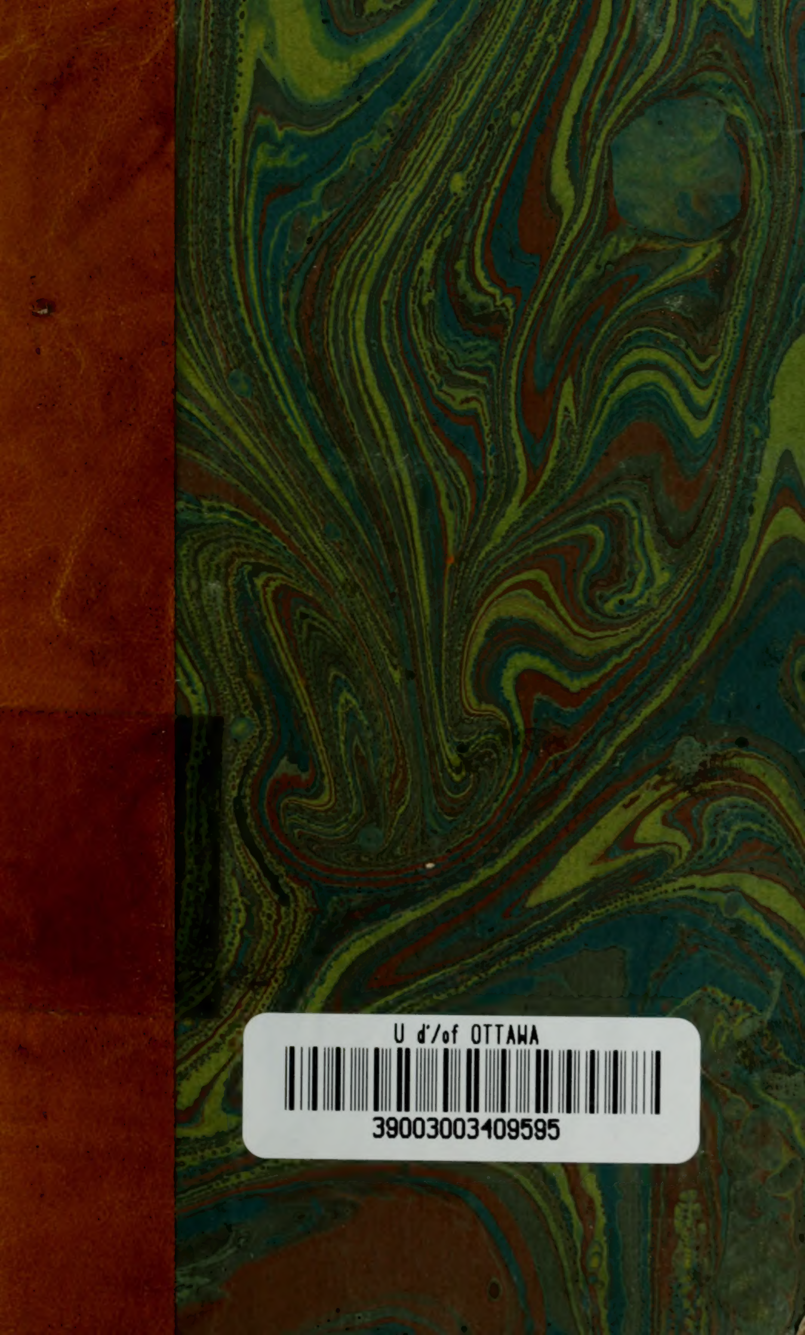




SON EXCELLENCE

EUGÈNE ROUGON

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES D'ÉMILE ZOLA
DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

LES ROUGON-MACQUART
HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

LA FORTUNE DES ROUGON	51e mille.	1 vol.
LA CURÉE	68e mille.	1 vol.
LE VENTRE DE PARIS	62e mille.	1 vol.
LA CONQUÊTE DE PLASSANS	45e mille.	1 vol.
LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET	83e mille.	1 vol.
SON EXCELLENCE EUGÈNE ROUGON	48e mille.	1 vol.
L'ASSOMMOIR	190e mille.	2 vol.
UNE PAGE D'AMOUR	131e mille.	1 vol.
NANA	247e mille.	2 vol.
POT-BOUILLE	113e mille.	2 vol.
AU BONHEUR DES DAMES	101e mille.	2 vol.
LA JOIE DE VIVRE	73e mille.	1 vol.
GERMINAL	165e mille.	2 vol.
L'ŒUVRE	78e mille.	2 vol.
LA TERRE	217e mille.	2 vol.
LE RÊVE	160e mille.	1 vol.
LA BÊTE HUMAINE	125e mille.	1 vol.
L'ARGENT	106e mille.	1 vol.
LA DÉBACLE	260e mille.	2 vol.
LE DOCTEUR PASCAL	112e mille.	1 vol.
LES PERSONNAGES DES ROUGON-MACQUART	6e mille.	1 vol.

LES TROIS VILLES

LOURDES	188e mille.	2 vol.
ROME	135e mille.	2 vol.
PARIS	121e mille.	2 vol.

LES QUATRE ÉVANGILES

FÉCONDITÉ	126e mille.	2 vol.
TRAVAIL	87e mille.	2 vol.
VÉRITÉ	68e mille.	2 vol.

ROMANS ET NOUVELLES

CONTES A NINON. Nouvelle édition		1 vol.
NOUVEAUX CONTES A NINON. Nouvelle édition		1 vol.
LA CONFESSION DE CLAUDE. Nouvelle édition		1 vol.
THÉRÈSE RAQUIN. Nouvelle édition		1 vol.
MADELEINE FÉRAT. Nouvelle édition		1 vol.
LE VŒU D'UNE MORTE. Nouvelle édition		1 vol.
LES MYSTÈRES DE MARSEILLE. Nouvelle édition		1 vol.
LE CAPITAINE BURLE. Nouvelle édition	15e mille.	1 vol.
NAÏS MICOULIN. Nouvelle édition	18e mille.	1 vol.
LES SOIRÉES DE MÉDAN (en collaboration)	33e mille.	1 vol.

THÉATRE

THÉRÈSE RAQUIN. — LES HÉRITIERS RABOURDIN. — LE BOUTON DE ROSE	8e mille.	1 vol.

ŒUVRES CRITIQUES

MES HAINES. Nouvelle édition		1 vol.
LE ROMAN EXPÉRIMENTAL	8e mille.	1 vol.
LE NATURALISME AU THÉATRE		1 vol.
NOS AUTEURS DRAMATIQUES		1 vol.
LES ROMANCIERS NATURALISTES		1 vol.
DOCUMENTS LITTÉRAIRES		1 vol.
UNE CAMPAGNE, 1880-1881	5e mille.	1 vol.
NOUVELLE CAMPAGNE, 1896	7e mille.	1 vol.
LA VÉRITÉ EN MARCHE	11e mille.	1 vol.

CORRESPONDANCE

LETTRES DE JEUNESSE	7e mille.	1 vol.
LES LETTRES ET LES ARTS	5e mille.	1 vol.

LES ROUGON-MACQUART

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

SON EXCELLENCE
EUGÈNE ROUGON

PAR

ÉMILE ZOLA

TOME PREMIER

QUARANTE-HUITIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

—

1921

SON EXCELLENCE
EUGÈNE ROUGON

I

Le président était encore debout, au milieu du léger tumulte que son entrée venait de produire. Il s'assit, en disant à demi-voix, négligemment :

— La séance est ouverte.

Et il classa les projets de loi, placés devant lui, sur le bureau. A sa gauche, un secrétaire, myope, le nez sur le papier, lisait le procès-verbal de la dernière séance, d'un balbutiement rapide que pas un député n'écoutait. Dans le brouhaha de la salle, cette lecture n'arrivait qu'aux oreilles des huissiers, très-dignes, très corrects, en face des poses abandonnées des membres de la Chambre.

Il n'y avait pas cent députés présents. Les uns se renversaient à demi sur les banquettes de velours rouge, les yeux vagues, sommeillant déjà. D'autres, pliés au bord de leurs pupitres comme sous l'ennui de cette corvée d'une séance publique, battaient doucement l'acajou du bout de leurs doigts. Par la baie vitrée qui taillait dans le ciel une demi-lune grise, toute la pluvieuse après-midi de mai entrait, tombant d'aplomb,

éclairant régulièrement la sévérité pompeuse de la salle. La lumière descendait les gradins en une large nappe rougie, d'un éclat sombre, allumée çà et là d'un reflet rose, aux encoignures des bancs vides; tandis que, derrière le président, la nudité des statues et des sculptures arrêtait des pans de clarté blanche.

Un député, au troisième banc, à droite, était resté debout, dans l'étroit passage. Il frottait de la main son rude collier de barbe grisonnante, l'air préoccupé. Et, comme un huissier montait, il l'arrêta et lui adressa une question à demi-voix.

— Non, monsieur Kahn, répondit l'huissier, monsieur le président du Conseil d'État n'est pas encore arrivé.

Alors, M. Kahn s'assit. Puis, se tournant brusquement vers son voisin de gauche :

— Dites donc, Béjuin, demanda-t-il, est-ce que vous avez vu Rougon, ce matin ?

M. Béjuin, un petit homme maigre, noir, de mine silencieuse, leva la tête, les regards inquiets, la tête ailleurs. Il avait tiré la planchette de son pupitre. Il faisait sa correspondance, sur du papier bleu, à en-tête commercial, portant ces mots : *Béjuin et Cᵉ, cristallerie de Saint-Florent.*

— Rougon ? répéta-t-il. Non, je ne l'ai pas vu. Je n'ai pas eu le temps de passer au Conseil d'État.

Et il se remit posément à sa besogne. Il consultait un carnet, il écrivait sa deuxième lettre, sous le bourdonnement confus du secrétaire, qui achevait la lecture du procès-verbal.

M. Kahn se renversa, les bras croisés. Sa figure aux traits forts, dont le grand nez bien fait trahissait une origine juive, restait maussade. Il regarda les rosaces d'or du plafond, s'arrêta au ruissellement d'une averse qui crevait en ce moment sur les vitres de la baie ; puis,

les yeux perdus, il parut examiner attentivement l'ornementation compliquée du grand mur qu'il avait en face de lui. Aux deux bouts, il fut retenu un instant par les panneaux tendus de velours vert, chargés d'attributs et d'encadrements dorés. Puis, après avoir mesuré d'un regard les paires de colonnes, entre lesquelles les statues allégoriques de la *Liberté* et de l'*Ordre public* mettaient leur face de marbre aux prunelles vides, il finit par s'absorber dans le spectacle du rideau de soie verte, qui cachait la fresque représentant Louis-Philippe prêtant serment à la Charte.

Cependant, le secrétaire s'était assis. Le brouhaha continuait dans la salle. Le président, sans se presser, feuilletait toujours des papiers. Il appuya machinalement la main sur la pédale de la sonnette, dont la grosse sonnerie ne dérangea pas une seule des conversations particulières. Et, debout au milieu du bruit, il resta là un moment, à attendre.

— Messieurs, commença-t-il, j'ai reçu une lettre...

Il s'interrompit pour donner un nouveau coup de sonnette, attendant encore, dominant de sa figure grave et ennuyée le bureau monumental, qui étageait au dessous de lui ses panneaux de marbre rouge encadrés de marbre blanc. Sa redingote boutonnée se détachait sur le bas-relief placé derrière le bureau, où elle coupait d'une ligne noire les peplums de l'Agriculture et de l'Industrie, aux profils antiques.

— Messieurs, reprit-il, lorsqu'il eut obtenu un peu de silence, j'ai reçu une lettre de monsieur de Lamberthon, dans laquelle il s'excuse de ne pouvoir assister à la séance d'aujourd'hui.

Il y eut un léger rire sur un banc, le sixième en face du bureau. C'était un député tout jeune, vingt-huit ans au plus, blond et adorable, qui étouffait dans ses mains

blanches une gaieté perlée de jolie femme. Un de ses collègues, énorme, se rapprocha de trois places, pour lui demander à l'oreille :

— Est-ce que Lamberthon a vraiment trouvé sa femme...? Contez-moi donc ça, La Rouquette.

Le président avait pris une poignée de papiers. Il parlait d'une voix monotone; des lambeaux de phrase arrivaient jusqu'au fond de la salle.

— Il y a des demandes de congé... monsieur Blachet, monsieur Buquin-Lecomte, monsieur de la Villardière...

Et, pendant que la Chambre consultée accordait les congés, M. Kahn, las sans doute de considérer la soie verte tendue devant l'image séditieuse de Louis-Philippe, s'était tourné à demi pour regarder les tribunes. Au-dessus du soubassement de marbre jaune veiné de laque, un seul rang de tribunes mettait, d'une colonne à l'autre, des bouts de rampe de velours amarante; tandis que, tout en haut, un lambrequin de cuir gaufré n'arrivait pas à dissimuler le vide laissé par la suppression du second rang, réservé aux journalistes et au public, avant l'empire. Entre les grosses colonnes jaunies, développant leur pompe un peu lourde autour de l'hémicycle, les étroites loges s'enfonçaient, pleines d'ombre, presque vides, égayées par trois ou quatre toilettes claires de femme.

— Tiens! le colonel Jobelin est venu, murmura M. Kahn.

Il sourit au colonel, qui l'avait aperçu. Le colonel Jobelin portait la redingote bleu foncé qu'il avait adoptée comme uniforme civil, depuis sa retraite. Il était tout seul dans la tribune des questeurs, avec sa rosette d'officier, si grande, qu'elle semblait le nœud d'un foulard

Plus loin, à gauche, les yeux de M. Kahn venaient de se fixer sur un jeune homme et une jeune femme, serrés

tendrement l'un contre l'autre, dans un coin de la tribune du Conseil d'État. Le jeune homme se penchait à tous moments, parlait dans le cou de la jeune femme, qui souriait d'un air doux, sans le regarder, les yeux fixés sur la figure allégorique de l'*Ordre public*.

— Dites donc, Béjuin? murmura le député en poussant son collègue du genou.

M. Béjuin était à sa cinquième lettre. Il leva la tête, effaré.

— Là haut, tenez, vous ne voyez pas le petit d'Escorailles et la jolie madame Bouchard. Je parie qu'il lui pince les hanches. Elle a des yeux mourants... Tous les amis de Rougon se sont donc donné rendez-vous. Il y a encore là, dans la tribune du public, madame Correur et le ménage Charbonnel.

Un coup de sonnette plus prolongé retentit. Un huissier lança d'une belle voix de basse : « Silence, messieurs! » On écouta. Et le président dit cette phrase, dont pas un mot ne fut perdu :

— Monsieur Kahn demande l'autorisation de faire imprimer le discours qu'il a prononcé dans la discussion du projet de loi relatif à l'établissement d'une taxe municipale sur les voitures et les chevaux circulant dans Paris.

Un murmure courut sur les bancs, et les conversations reprirent. M. La Rouquette était venu s'asseoir près de M. Kahn.

— Vous travaillez donc pour les populations, vous? lui dit-il en plaisantant.

Puis, sans le laisser répondre, il ajouta :

— Vous n'avez pas vu Rougon? vous n'avez rien appris?... Tout le monde parle de la chose. Il paraît qu'il n'y a encore rien de certain.

Il se tourna, il regarda l'horloge.

— Déjà deux heures vingt! C'est moi qui filerais, s'il

n'y avait pas la lecture de ce diable de rapport!... Est-ce vraiment pour aujourd'hui?

— On nous a tous prévenus, répondit M. Kahn. Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût contre-ordre... Vous ferez bien de rester. On votera les quatre cent mille francs du baptême tout de suite.

—Sans doute, reprit M. La Rouquette. Le vieux général Legrain, qui se trouve en ce moment perclus des deux jambes, s'est fait apporter par son domestique; il est dans la salle des Conférences, à attendre le vote... L'empereur a raison de compter sur le dévouement du Corps législatif tout entier. Pas une de nos voix ne doit lui manquer, dans cette occasion solennelle.

Le jeune député avait fait un grand effort pour se donner la mine sérieuse d'un homme politique. Sa figure poupine, égayée de quelques poils blonds, se rengorgeait sur sa cravate, avec un léger balancement. Il parut goûter un instant les deux dernières phrases d'orateur qu'il avait trouvées. Puis, brusquement, il partit d'un éclat de rire.

— Mon Dieu! dit-il, que ces Charbonnel ont une bonne tête!

Alors, M. Kahn et lui plaisantèrent aux dépens des Charbonnel. La femme avait un châle jaune extravagant; le mari portait une de ces redingotes de province, qui semblent taillées à coups de hache; et tous deux, larges, rouges, écrasés, appuyaient presque le menton sur le velours de la rampe, pour mieux suivre la séance, à laquelle leurs yeux écarquillés ne paraissaient rien comprendre.

— Si Rougon saute, murmura M. La Rouquette, je ne donne pas deux sous du procès des Charbonnel.. C'est comme madame Correur...

Il se pencha à l'oreille de M. Kahn, et continua très-bas :

— En somme, vous qui connaissez Rougon, dites-moi au juste ce que c'est que madame Correur. Elle a tenu un hôtel, n'est-ce pas? Autrefois, elle logeait Rougon. On raconte même qu'elle lui prêtait de l'argent .. Et maintenant, quel métier fait-elle?

M. Kahn était devenu très-grave. Il frottait son collier de barbe, d'une main lente.

— Madame Correur est une dame fort respectable, dit-il nettement.

Ce mot coupa court à la curiosité de M. La Rouquette. Il pinça les lèvres, de l'air d'un écolier qui vient de recevoir une leçon. Tous deux regardèrent un instant en silence madame Correur, assise près des Charbonnel. Elle avait une robe de soie mauve, très-voyante, avec beaucoup de dentelles et de bijoux; la face trop rose, le front couvert de petits frisons de poupée blonde, elle montrait son cou gras, encore très-beau, malgré ses quarante-huit ans.

Mais, au fond de la salle, il y eut tout d'un coup un bruit de porte, un tapage de jupes, qui fit tourner les têtes. Une grande fille, d'une admirable beauté, mise très-étrangement, avec une robe de satin vert d'eau mal faite, venait d'entrer dans la loge du Corps diplomatique, suivie d'une dame âgée, vêtue de noir.

— Tiens! la belle Clorinde! murmura M. La Rouquette, qui se leva pour saluer à tout hasard.

M. Kahn s'était levé également. Il se pencha vers M. Béjuin, occupé à mettre ses lettres sous enveloppe.

— Dites-donc, Béjuin, murmura-t-il, la comtesse Balbi et sa fille sont là... Je monte leur demander si elles n'ont pas vu Rougon.

Au bureau, le président avait pris une nouvelle poignée de papiers. Il donna, sans cesser de lire, un regard à la belle Clorinde Balbi, dont l'arrivée soulevait un

chuchotement dans la salle. Et, tout en passant les feuilles une à une à un secrétaire, il disait sans points ni virgules, d'une façon interminable :

— Présentation d'un projet de loi tendant à proroger la perception d'une surtaxe à l'octroi de la ville de Lille... Présentation d'un projet de loi relatif à la réunion en une seule commune des communes de Doulevant-le-Petit et de Ville-en-Blaisais (Haute-Marne)....

Quand M. Kahn redescendit, il était désolé.

— Décidément, personne ne l'a vu, dit-il à ses collègues Béjuin et La Rouquette, qu'il rencontra au bas de l'hémicycle. On m'a assuré que l'empereur l'avait fait demander hier soir, mais j'ignore ce qu'il est résulté de l'entretien... Rien n'est ennuyeux comme de ne pas savoir à quoi s'en tenir.

M. La Rouquette, pendant qu'il tournait le dos, murmura à l'oreille de M. Béjuin :

— Ce pauvre Kahn a joliment peur que Rougon ne se fâche avec les Tuileries. Il pourrait courir après son chemin de fer.

Alors, M. Béjuin, qui parlait peu, lâcha gravement cette phrase :

— Le jour où Rougon quittera le Conseil d'État, ce sera une perte pour tout le monde.

Et il appela du geste un huissier, pour le prier d'aller jeter à la boîte les lettres qu'il venait d'écrire.

Les trois députés restèrent au pied du bureau, à gauche. Ils causèrent prudemment de la disgrâce qui menaçait Rougon. C'était une histoire compliquée. Un parent éloigné de l'impératrice, un sieur Rodriguez, réclamait au gouvernement français une somme de deux millions, depuis 1808. Pendant la guerre d'Espagne, ce Rodriguez, qui était armateur, eut un navire chargé de sucre et de café capturé dans le golfe de Gascogne et

mené à Brest par une de nos frégates, la *Vigilante*. A la suite de l'instruction que fit la commission locale, l'officier d'administration conclut à la validité de la capture, sans en référer au Conseil des prises. Cependant, le sieur Rodriguez s'était empressé de se pourvoir au Conseil d'État. Puis, il était mort, et son fils, sous tous les gouvernements, avait tenté vainement d'évoquer l'affaire, jusqu'au jour où un mot de son arrière-petite cousine, devenue toute-puissante, finit par faire mettre le procès au rôle.

Au-dessus de leurs têtes, les trois députés entendaient la voix monotone du président, qui continuait :

— Présentation d'un projet de loi autorisant le département du Calvados à ouvrir un emprunt de trois cent mille francs.... Présentation d'un projet de loi autorisant la ville d'Amiens à ouvrir un emprunt de deux cent mille francs pour la création de nouvelles promenades... Présentation d'un projet de loi autorisant le département des Côtes-du-Nord à ouvrir un emprunt de trois cent quarante-cinq mille francs, destiné à couvrir les déficits des cinq dernières années....

— La vérité est, dit M. Kahn en baissant encore la voix, que le Rodriguez en question avait eu une invention fort ingénieuse. Il possédait avec un de ses gendres, fixé à New-York, des navires jumeaux voyageant à volonté sous le pavillon américain ou sous le pavillon espagnol, selon les dangers de la traversée... Rougon m'a affirmé que le navire capturé était bien à lui, et qu'il n'y avait aucunement lieu de faire droit à ses réclamations.

— D'autant plus, ajouta M. Béjuin, que la procédure est inattaquable. L'officier d'administration de Brest avait parfaitement le droit de conclure à la validation, selon la coutume du port, sans en référer au Conseil des prises.

Il y eut un silence. M. La Rouquette, adossé contre le soubassement de marbre, levait le nez, tâchait de fixer l'attention de la belle Clorinde.

— Mais, demanda-t-il naïvement, pourquoi Rougon ne veut-il pas qu'on rende les deux millions au Rodriguez? Qu'est-ce que ça lui fait?

— Il y a là une question de conscience, dit gravement M. Kahn.

M. La Rouquette regarda ses deux collègues l'un après l'autre; mais, les voyant solennels, il ne sourit même pas.

— Puis, continua M. Kahn comme répondant aux choses qu'il ne disait pas tout haut, Rougon a des ennuis, depuis que Marsy est ministre de l'intérieur. Ils n'ont jamais pu se souffrir... Rougon me disait que, sans son attachement à l'empereur, auquel il a déjà rendu tant de services, il serait depuis longtemps rentré dans la vie privée... Enfin, il n'est plus bien aux Tuileries, il sent la nécessité de faire peau neuve.

— Il agit en honnête homme, répéta M. Béjuin.

— Oui, dit M. La Rouquette d'un air fin, s'il veut se retirer, l'occasion est bonne... N'importe, ses amis seront désolés. Voyez donc le colonel là-haut, avec sa mine inquiète; lui qui comptait si bien s'attacher son ruban rouge au cou, le 15 août prochain!... Et la jolie madame Bouchard qui avait juré que le digne monsieur Bouchard serait chef de division à l'Intérieur avant six mois! Le petit d'Escorailles, l'enfant gâté de Rougon, devait mettre la nomination sous la serviette de monsieur Bouchard, le jour de la fête de madame... Tiens! où sont-ils donc, le petit d'Escorailles et la jolie madame Bouchard?

Ces messieurs les cherchèrent. Enfin ils les découvrirent au fond de la tribune, dont ils occupaient le premier banc, à l'ouverture de la séance. Ils s'étaient réfugiés là,

dans l'ombre, derrière un vieux monsieur chauve; et ils restaient bien tranquilles tous les deux, très-rouges.

A ce moment, le président achevait sa lecture. Il jeta ces derniers mots d'une voix un peu tombée, qui s'embarrassait dans la rudesse barbare de la phrase :

— Présentation d'un projet de loi ayant pour objet d'autoriser l'élévation du taux d'intérêt d'un emprunt autorisé par la loi du 9 juin 1853, et une imposition extraordinaire par le département de la Manche.

M. Kahn venait de courir à la rencontre d'un député qui entrait dans la salle. Il l'amena, en disant :

— Voici monsieur de Combelot... Il va nous donner des nouvelles.

M. de Combelot, un chambellan que le département des Landes avait nommé député sur un désir formel exprimé par l'empereur, s'inclina d'un air discret, en attendant qu'on le questionnât. C'était un grand bel homme, très-blanc de peau, avec une barbe d'un noir d'encre qui lui valait de vifs succès parmi les femmes.

— Eh bien ! interrogea M. Kahn, qu'est-ce qu'on dit au château ? Qu'est-ce que l'empereur a décidé ?

— Mon Dieu, répondit M. de Combelot en grasseyant, on dit bien des choses... L'empereur a la plus grande amitié pour monsieur le président du Conseil d'État. Il est certain que l'entrevue a été très-amicale... Oui, ell a été très-amicale.

Et il s'arrêta, après avoir pesé le mot, pour savoir s'il ne s'était pas trop avancé.

— Alors, la démission est retirée ? reprit M. Kahn, dont les yeux brillèrent.

— Je n'ai pas dit cela, reprit le chambellan très-inquiet. Je ne sais rien. Vous comprenez, ma situation est particulière...

Il n'acheva pas, il se contenta de sourire, et se hâta de

monter à son banc. M. Kahn haussa les épaules, et s'adressant à M. La Rouquette :

— Mais, j'y songe, vous devriez être au courant, vous! Madame de Lorentz, votre sœur, ne vous raconte donc rien ?

— Oh! ma sœur est plus muette encore que monsieur de Combelot, dit le jeune député en riant. Depuis qu'elle est dame du palais, elle a une gravité de ministre... Pourtant hier, elle m'assurait que la démission serait acceptée.... A ce propos, une bonne histoire. On a envoyé, paraît-il, une dame pour fléchir Rougon. Vous ne savez pas ce qu'il a fait, Rougon ? Il a mis la dame à la porte; notez qu'elle était délicieuse.

— Rougon est chaste, déclara solennellement M. Béjuin.

M. La Rouquette fut pris d'un fou rire. Il protestait; il aurait cité des faits, s'il avait voulu.

— Ainsi, murmura-t-il, madame Correur...

— Jamais ! dit M. Kahn, vous ne connaissez pas cette histoire.

— Eh bien, la belle Clorinde alors !

— Allons donc! Rougon est trop fort pour s'oublier avec cette grande diablesse de fille.

Et ces messieurs se rapprochèrent, s'enfonçant dans une conversation risquée, à mots très-crus. Ils dirent les anecdotes qui circulaient sur ces deux Italiennes, la mère et la fille, moitié aventurières et moitié grandes dames, qu'on rencontrait partout, au milieu de toutes les cohues : chez les ministres, dans les avant-scènes des petits théâtres, sur les plages à la mode, au fond des auberges perdues. La mère, assurait-on, sortait d'un lit royal; la fille, avec une ignorance de nos conventions françaises qui faisait d'elle « une grande diablesse » originale et fort mal élevée, crevait des chevaux à la course, montrait

ses bas sales et ses bottines éculées sur les trottoirs les jours de pluie, cherchait un mari avec des sourires hardis de femme faite. M. La Rouquette raconta que, chez le chevalier Rusconi, le légat d'Italie, elle était arrivée, un soir de bal, en Diane chasseresse, si nue, qu'elle avait failli être demandée en mariage, le lendemain, par le vieux M. de Nougarède, un sénateur très-friand. Et, pendant cette histoire, les trois députés jetaient des regards sur la belle Clorinde, qui, malgré le règlement, regardait les membres de la Chambre les uns après les autres, à l'aide d'une grosse jumelle de théâtre.

— Non, non, répéta M Kahn, jamais Rougon ne serait assez fou !... Il la dit très-intelligente, et il la nomme en riant « mademoiselle Machiavel ». Elle l'amuse, voilà tout.

— N'importe, conclut M. Béjuin, Rougon a tort de ne pas se marier... Ça asseoit un homme

Alors, tous trois tombèrent d'accord sur la femme qu'il faudrait à Rougon : une femme d'un certain âge, trente-cinq ans au moins, riche, et qui tînt sa maison sur un pied de haute honnêteté.

Cependant une clameur montait. Ils s'oubliaient à ce point dans leurs anecdotes scabreuses, qu'ils ne s'apercevaient plus de ce qui se passait autour d'eux. Au loin, au fond des couloirs, on entendait la voix perdue des huissiers qui criaient : « En séance, messieurs, en séance ! » Et des députés arrivaient de tous les côtés, par les portes d'acajou massif, ouvertes à deux battants, montrant les étoiles d'or de leurs panneaux. La salle, jusque là à moitié vide, s'emplissait peu à peu. Les petits groupes, causant d'un air d'ennui d'un banc à l'autre, les dormeurs, étouffant leurs bâillements, étaient noyés dans le flot montant, au milieu d'une distribution considérable de poignées de mains. En s'asseyant à leurs places,

à droite comme à gauche, les membres se souriaient; ils avaient un air de famille, des visages également pénétrés du devoir qu'ils venaient remplir là. Un gros homme, sur le dernier banc, à gauche, qui s'était assoupi trop profondément, fut réveillé par son voisin; et, quand celui-ci lui eut dit quelques mots à l'oreille, il se hâta de se frotter les yeux, il prit une pose convenable. La séance, après s'être traînée dans des questions d'affaires fort ennuyeuses pour ces messieurs, allait prendre un intérêt capital.

Poussés par la foule, M. Kahn et ses deux collègues montèrent jusqu'à leurs bancs, sans en avoir conscience. Ils continuaient à causer, en étouffant des rires. M. La Rouquette racontait une nouvelle histoire sur la belle Clorinde. Elle avait eu, un jour, l'étonnante fantaisie de faire tendre sa chambre de draperies noires semées de larmes d'argent, et de recevoir là ses intimes, couchée sur son lit, ensevelie dans des couvertures, également noires, qui ne laissaient passer que le bout de son nez.

M. Kahn s'asseyait, lorsqu'il revint brusquement à lui.

— Ce La Rouquette est idiot avec ses commérages! murmura-t-il. Voilà que j'ai manqué Rougon, maintenant!

Et, se tournant vers son voisin, d'un air furieux :

— Dites donc, Béjuin, vous auriez bien pu m'avertir!

Rougon, qui venait d'être introduit avec le cérémonial d'usage, était déjà assis entre deux conseillers d'État, au banc des commissaires du gouvernement, une sorte de caisse d'acajou énorme, installée au bas du bureau, à la place même de la tribune supprimée. Il crevait de ses larges épaules son uniforme de drap vert, chargé d'or au collet et aux manches. La face

tournée vers la salle, avec sa grosse chevelure grisonnante plantée sur son front carré, il éteignait ses yeux sous d'épaisses paupières toujours à demi baissées; et son grand nez, ses lèvres taillées en pleine chair, ses joues longues où ses quarante-six ans ne mettaient pas une ride, avaient une vulgarité rude, que transfigurait par éclairs la beauté de la force. Il resta adossé, tranquillement, le menton dans le collet de son habit, sans paraître voir personne, l'air indifférent et un peu las.

— Il a son air de tous les jours, murmura M. Béjuin.

Sur les bancs, les députés se penchaient, pour voir la mine qu'il faisait. Un chuchotement de remarques discrètes courait d'oreille à oreille. Mais l'entrée de Rougon produisait surtout une vive impression dans les tribunes. Les Charbonnel, pour montrer qu'ils étaient là, allongeaient leur paire de faces ravies, au risque de tomber. Madame Correur avait eu une légère toux, sortant un mouchoir qu'elle agitait légèrement, sous le prétexte de le porter à ses lèvres. Le colonel Jobelin s'était redressé, et la jolie madame Bouchard, redescendue vivement au premier banc, soufflait un peu, en refaisant le nœud de son chapeau, pendant que M. d'Escorailles, derrière elle, restait muet, très-contrarié. Quant à la belle Clorinde, elle ne se gêna point. Voyant que Rougon ne levait pas les yeux, elle tapa à petits coups très-distincts sa jumelle sur le marbre de la colonne contre laquelle elle s'appuyait; et, comme il ne la regardait toujours pas, elle dit à sa mère, d'une voix si claire, que toute la salle l'entendit :

— Il boude donc, le gros sournois!

Des députés se tournèrent, avec des sourires. Rougon se décida à donner un regard à la belle Clorinde. Alors, pendant qu'il lui adressait un imperceptible signe de tête, elle, toute triomphante, battit des mains, se ren-

versa en riant, en parlant haut à sa mère, sans se soucier le moins du monde de tous ces hommes, en bas, qui la dévisageaient.

Rougon, lentement, avant de laisser retomber ses paupières, avait fait le tour des tribunes, où son large regard enveloppa à la fois madame Bouchard, le colonel Jobelin, madame Correur et les Charbonnel. Son visage demeura muet. Il remit son menton dans le collet de son habit, les yeux à demi refermés, en étouffant un léger bâillement.

— Je vais toujours lui dire un mot, souffla M. Kahn à l'oreille de M. Béjuin.

Mais, comme il se levait, le président qui, depuis un instant, s'assurait que tous les députés étaient bien à leur poste, donna un coup de sonnette magistral. Et, brusquement, un silence profond régna.

Un monsieur blond était debout au premier banc, un banc de marbre jaune, à tablette de marbre blanc. Il tenait à la main un grand papier, qu'il couvait des yeux, tout en parlant.

— J'ai l'honneur, dit-il d'une voix chantante, de déposer un rapport sur le projet de loi portant ouverture au ministère d'État, sur l'exercice 1856, d'un crédit de quatre cent mille francs, pour les dépenses de la cérémonie et des fêtes du baptême du Prince Impérial.

Et il faisait mine d'aller déposer le rapport, d'un pas ralenti, lorsque tous les députés, avec un ensemble parfait, crièrent :

— La lecture ! la lecture !

Le rapporteur attendit que le président eût décidé que la lecture aurait lieu. Et il commença, d'un ton presque attendri :

— « Messieurs, le projet de loi qui nous est présenté » est de ceux qui font paraître trop lentes les formes ordi-

» naires du vote, en ce qu'elles retardent l'élan spon-
» tané du Corps législatif. »

— Très-bien! lancèrent plusieurs membres.

— « Dans les familles les plus humbles, continua le » rapporteur en modulant chaque mot, la naissance d'un » fils, d'un héritier, avec toutes les idées de transmission » qui se rattachent à ce titre, est un sujet de si douce » allégresse, que les épreuves du passé s'oublient et que » l'espoir seul plane sur le berceau du nouveau-né. Mais » que dire de cette fête du foyer, quand elle est en même » temps celle d'une grande nation, et qu'elle est aussi un » événement européen! »

Alors, ce fut un ravissement. Ce morceau de rhétorique fit pâmer la Chambre. Rougon, qui semblait dormir, ne voyait, devant lui, sur les gradins, que des visages épanouis. Certains députés exagéraient leur attention, les mains aux oreilles, pour ne rien perdre de cette prose soignée. Le rapporteur, après une courte pause, haussait la voix.

— « Ici, messieurs, c'est, en effet, la grande famille » française qui convie tous ses membres à exprimer leur » joie; et quelle pompe ne faudrait-il pas, s'il était pos- » sible que les manifestations extérieures pussent ré- » pondre à la grandeur de ses légitimes espérances! »

Et il ménagea une nouvelle pause.

— Très-bien! très-bien! crièrent les mêmes voix.

— C'est délicatement dit, fit remarquer M. Kahn, n'est-ce pas, Béjuin?

M. Béjuin dodelinait de la tête, les yeux sur le lustre qui pendait de la baie vitrée, devant le bureau. Il jouissait.

Dans les tribunes, la belle Clorinde, la jumelle braquée, ne perdait pas un jeu de physionomie du rapporteur; les Charbonnel avaient les yeux humides; madame Cor-

reur prenait une pose attentive de femme comme il faut; tandis que le colonel approuvait de la tête, et que la jolie madame Bouchard s'abandonnait sur les genoux de M. d'Escorailles. Cependant, au bureau, le président, les secrétaires, jusqu'aux huissiers, écoutaient, sans un geste, solennellement.

— « Le berceau du Prince Impérial, reprit le rappor-
» teur, est désormais la sécurité pour l'avenir; car, en
» perpétuant la dynastie que nous avons tous acclamée,
» il assure la prospérité du pays, son repos dans la sta-
» bilité, et, par là même, celui du reste de l'Europe. »

Quelques chuts! durent empêcher l'enthousiasme d'éclater, à cette image touchante du berceau.

— « A une autre époque, un rejeton de ce sang il-
» lustre semblait aussi promis à de grandes destinées,
» mais les temps n'ont aucune similitude. La paix est le
» résultat du règne sage et profond dont nous recueil-
» lons les fruits, de même que le génie de la guerre
» dicta ce poëme épique qui constitue le premier Em-
» pire.

» Salué à sa naissance par le canon, qui, du Nord au
» Midi, proclamait le succès de nos armes, le roi de
» Rome n'eut pas même la fortune de servir sa patrie :
» tels furent alors les enseignements de la Provi-
» dence. »

— Qu'est-ce qu'il dit donc ? il s'enfonce, murmura le sceptique M. La Rouquette. C'est maladroit, tout ce passage. Il va gâter son morceau.

A la vérité, les députés devenaient inquiets. Pourquoi ce souvenir historique qui gênait leur zèle ? Certains se mouchèrent. Mais le rapporteur, sentant le froid jeté par sa dernière phrase, eut un sourire. Il haussa la voix, Il poursuivit son antithèse, en balançant les mots, certain de son effet.

— « Mais venu dans un de ces jours solennels où la » naissance d'un seul doit être regardée comme le salut » de tous, l'Enfant de France semble aujourd'hui nous » donner, à nous comme aux générations futures, le » droit de vivre et de mourir au foyer paternel. Tel est » désormais le gage de la clémence divine. »

Ce fut une chute de phrase exquise. Tous les députés comprirent, et un murmure d'aise passa dans la salle. L'assurance d'une paix éternelle était vraiment douce. Ces messieurs, rassurés, reprirent leurs poses charmées d'hommes politiques faisant une débauche de littérature. Ils avaient des loisirs. L'Europe était à leur maître.

— « L'empereur, devenu l'arbitre de l'Europe, con» tinuait le rapporteur avec une ampleur nouvelle, allait » signer cette paix généreuse, qui, réunissant les forces » productives des nations, est l'alliance des peuples au» tant que celle des rois, lorsqu'il plut à Dieu de mettre » le comble à son bonheur en même temps qu'à sa » gloire. N'est-il pas permis de penser que, dès cet » instant, il entrevit de nombreuses années prospères, » en regardant ce berceau où repose, encore si petit, le » continuateur de sa grande politique? »

Très-jolie encore, cette image. Et cela était certainement permis : des députés l'affirmaient, en hochant doucement la tête. Mais le rapport commençait à paraître un peu long. Beaucoup de membres redevenaient graves; plusieurs même regardaient les tribunes du coin de l'œil, en gens pratiques qui éprouvaient quelque ennui à se montrer ainsi, dans le déshabillé de leur politique. D'autres s'oubliaient, la face terreuse, songeant à leurs affaires, battant de nouveau du bout des doigts l'acajou de leurs pupitres; et, vaguement, dans leur mémoire, passaient d'anciennes séances, d'anciens dévouements, qui acclamaient des pouvoirs au berceau. M. La Rou-

quiète se tournait fréquemment pour voir l'heure ; quand l'aigui le marqua trois heures moins un quart, il eut un geste désespéré; il manquait un rendez-vous. Côte à côte, M. Kahn et M. Béjuin restaient immobiles, les bras croisés, les paupières clignotantes, passant des grands panneaux de velours vert au bas-relief de marbre blanc, que la redingote du président tachait de noir. Et, dans la tribune diplomatique, la belle Clorinde, la jumelle toujours braquée, s'était remise à examiner longuement Rougon, qui gardait à son banc une attitude superbe de tauraeu assoupi.

Le rapporteur, pourtant, ne se pressait pas, lisait pour lui, avec un mouvement rhythmé et béat des épaules

— « Ayons donc pleine et entière confiance, et que » le Corps législatif, dans cette grande et sérieuse occa- » sion, se souvienne de sa parité d'origine avec l'empe- » reur, laquelle lui donne presque un droit de famille » de plus qu'aux autres corps de l'État de s'associer aux » joies du souverain.

» Fils, comme lui, du libre vœu du peuple, le Corps » législatif devient donc à cette heure la voix même de » la nation pour offrir à l'auguste Enfant l'hommage » d'un respect inaltérable, d'un dévouement à toute » épreuve, et de cet amour sans bornes qui fait de la foi » politique une religion dont on bénit les devoirs. »

Cela devait approcher de la fin, du moment où il était question d'hommage, de religion et de devoirs. Les Charbonnel se risquèrent à échanger leurs impressions à voix basse, tandis que madame Correur étouffait une légère toux dans son mouchoir. Madame Bouchard remonta discrètement au fond de la tribune du Conseil d'État, auprès de M. Jules d'Escorailles.

En effet, le rapporteur changeant brusquement de

voix, descendant du ton solennel au ton familier, bredouilla rapidement :

— « Nous vous proposons, messieurs, l'adoption pure et simple du projet de loi tel qu'il a été présenté par le Conseil d'État. »

Et il s'assit, au milieu d'une grande rumeur.

— Très-bien! très-bien! criait toute la salle.

Des bravos éclatèrent. M. de Combelot, dont l'attention souriante ne s'était pas démentie une minute, lança même un : *Vive l'empereur!* qui se perdit dans le bruit Et l'on fit presque une ovation au colonel Jobelin, debout au bord de la tribune où il était seul, s'oubliant à applaudir de ses mains sèches, malgré le règlement. Toute l'extase des premières phrases reparaissait avec un débordement nouveau de congratulations. C'était la fin de la corvée. D'un banc à un autre, on échangeait des mots aimables, pendant qu'un flot d'amis se précipitaient vers le rapporteur, pour lui serrer énergiquement les deux mains.

Puis, dans le tumulte, un mot domina bientôt.

— La délibération! la délibération!

Le président, debout au bureau, semblait attendre ce cri. Il donna un coup de sonnette, et dans la salle subitement respectueuse, il dit :

— Messieurs, un grand nombre de membres demandent qu'on passe immédiatement à la délibération.

— Oui, oui, appuya d'une seule clameur la Chambre entière.

Et il n'y eut pas de délibération. On vota tout de suite. Les deux articles du projet de loi, successivement mis aux voix, furent adoptés par assis et levé. A peine le président achevait-il la lecture de l'article, que, du haut en bas des gradins, tous les députés se levaient d'un bloc, avec un grand remuement de pieds, comme soule-

vés par un élan d'enthousiasme. Puis, les urnes circulèrent, des huissiers passèrent entre les bancs, recueillant les votes dans les boîtes de zinc. Le crédit de quatre cent mille francs était accordé à l'unanimité de deux cent trente-neuf voix.

— Voilà de la bonne besogne, dit naïvement M. Béjuin, qui se mit à rire ensuite, croyant avoir lâché un mo spirituel.

— Il est trois heures passées, moi je file, murmura M. La Rouquette, en passant devant M. Kahn.

La salle se vidait. Des députés, doucement, gagnaient les portes, semblaient disparaître dans les murs. L'ordre du jour appelait des lois d'intérêt local. Bientôt, il n'y eut plus, sur les bancs, que les membres de bonne volonté, ceux qui n'avaient sans doute ce jour-là aucune affaire au dehors; ils continuèrent leur somme interrompu, ils reprirent leur causerie au point où ils l'avaient laissée; et la séance s'acheva, ainsi qu'elle avait commencé, au milieu d'une tranquille indifférence. Même le brouhaha tombait peu à peu, comme si le Corps législatif se fût complétement endormi, dans un coin de Paris muet.

— Dites donc, Béjuin, demanda M. Kahn, tâchez à la sortie de faire causer Delestang. Il est venu avec Rougon, il doit savoir quelque chose.

— Tiens! vous avez raison, c'est Delestang, murmura M. Béjuin, en regardant le conseiller d'État assis à la gauche de Rougon. Je ne les reconnais jamais, avec ces diables d'uniformes.

— Moi, je ne m'en vais pas, pour pincer notre grand homme, ajouta M. Kahn. Il faut que nous sachions.

Le président mettait aux voix un défilé interminable de projets de loi, que l'on votait par assis et levé. Les députés, machinalement, se levaient, se rasseyaient, sans cesser de causer, sans même cesser de dormir.

L'ennui devenait tel, que les quelques curieux des tribunes s'en allèrent. Seuls, les amis de Rougon restaient. Ils espéraient encore qu'il parlerait.

Tout d'un coup, un député, avec des favoris corrects d'avoué de province, se leva. Cela arrêta net le fonctionnement monotone de la machine à voter. Une vive surprise fit tourner les têtes.

— Messieurs, dit le député, debout à son banc, je demande à m'expliquer sur les motifs qui m'ont forcé à me séparer, bien malgré moi, de la majorité de la commission.

La voix était si aigre, si drôle, que la belle Clorinde étouffa un rire dans ses mains. Mais, en bas, parmi ces messieurs, l'étonnement grandissait. Qu'était-ce donc? pourquoi parlait-il? Alors, en interrogeant, on finit par savoir que le président venait de mettre en discussion un projet de loi autorisant le département des Pyrénées-Orientales à emprunter deux cent cinquante mille francs, pour la construction d'un Palais de Justice, à Perpignan. L'orateur, un conseiller général du département, parlait contre le projet de loi. Cela parut intéressant. On écouta.

Cependant, le député aux favoris corrects procédait avec une prudence extrême. Il avait des phrases pleines de réticences, le long desquelles il envoyait des coups de chapeau à toutes les autorités imaginables. Mais les charges du département étaient lourdes; et il fit un tableau complet de la situation financière des Pyrénées-Orientales. Puis, la nécessité d'un nouveau Palais de Justice ne lui semblait pas bien démontrée. Il parla ainsi près d'un quart d'heure. Quand il s'assit, il était très-ému. Rougon, qui avait haussé les paupières, les laissa retomber lentement.

Alors, ce fut le tour du rapporteur, un petit vieux très-vif, qui parla d'une voix nette, en homme sûr de

son terrain. D'abord, il eut un mot de politesse pour son honorable collègue, avec lequel il avait le regret de n'être pas d'accord. Seulement, le département des Pyrénées-Orientales était loin d'être aussi obéré qu'on voulait bien le dire; et il refit, avec d'autres chiffres, le tableau complet de la situation financière du département. D'ailleurs, la nécessité d'un nouveau Palais de Justice ne pouvait être niée. Il donna des détails. L'ancien Palais se trouvait situé dans un quartier si populeux, que le bruit des rues empêchait les juges d'entendre les avocats. En outre, il était trop petit : ainsi, lorsque les témoins, dans les procès de cours d'assises, étaient très-nombreux, ils devaient se tenir sur un palier de l'escalier, ce qui les laissait en butte à des obsessions dangereuses. Le rapporteur termina, en lançant comme argument irrésistible que c'était le garde des sceaux lui-même qui avait provoqué la présentation du projet de loi.

Rougon ne bougeait pas, les mains nouées sur les cuisses, la nuque appuyée contre le banc d'acajou. Depuis que la discussion était ouverte, sa carrure semblait s'alourdir encore. Et, lentement, comme le premier orateur faisait mine de vouloir répliquer, il souleva son grand corps, sans se mettre debout tout à fait, disant d'une voix pâteuse cette seule phrase :

— Monsieur le rapporteur a oublié d'ajouter que le ministre de l'Intérieur et le ministre des Finances ont approuvé le projet de loi.

Il se laissa retomber, il s'abandonna de nouveau, dans son attitude de taureau assoupi. Parmi les députés, il y avait eu un petit frémissement. L'orateur se rassit, en saluant du buste. Et la loi fut votée. Les quelques membres qui suivaient curieusement le débat, prirent des mines indifférentes.

Rougon avait parlé. D'une tribune à l'autre, le colonel Jobelin échangea un clignement d'yeux avec le ménage Charbonnel; pendant que madame Correur s'apprêtait à quitter la tribune, comme on quitte une loge de théâtre avant la tombée du rideau, lorsque le héros de la pièce a lancé sa dernière tirade. Déjà M. d'Escorailles et madame Bouchard s'en étaient allés. Clorinde, debout contre la rampe de velours, dominant la salle de sa taille superbe, se drapait lentement dans un châle de dentelle, en promenant un regard autour de l'hémicycle. La pluie ne battait plus les vitres de la baie, mais le ciel restait sombre de quelque gros nuage. Sous la lumière salie, l'acajou des pupitres semblait noir; une buée d'ombre montait le long des gradins, où des crânes chauves de députés gardaient seuls une tache blanche; et, sur les marbres des soubassements, au-dessous de la pâleur vague des figures allégoriques, le président, les secrétaires et les huissiers, rangés en ligne, mettaient des silhouettes raidies d'ombres chinoises. La séance, dans ce jour brusquement tombé, se noyait.

— Bon Dieu! on meurt là-dedans, dit Clorinde, en poussant sa mère hors de la tribune.

Et elle effaroucha les huissiers endormis sur le palier, par la façon étrange dont elle avait roulé son châle autour de ses reins.

En bas, dans le vestibule, ces dames rencontrèrent le colonel Jobelin et madame Correur.

— Nous l'attendons, dit le colonel; peut-être sortira-t-il par ici... En tout cas, j'ai fait signe à Kahn et à Béjuin, pour qu'ils viennent me donner des nouvelles.

Madame Correur s'était approchée de la comtesse Balbi. Puis, d'une voix désolée :

— Ah! ce serait un grand malheur! dit-elle, sans s'expliquer davantage.

Le colonel leva les yeux au ciel.

— Des hommes comme Rougon sont nécessaires au pays, reprit-il, après un silence. L'empereur commettrait une faute.

Et le silence recommença. Clorinde voulut allonger la tête dans la salle des Pas perdus; mais un huissier referma brusquement la porte. Alors, elle revint auprès de sa mère, muette sous sa voilette noire. Elle murmura :

— C'est crevant d'attendre.

Des soldats arrivaient. Le colonel annonça que la séance était finie. En effet, les Charbonnel parurent, en haut de l'escalier. Ils descendaient prudemment, le long de la rampe, l'un derrière l'autre. Quand M. Charbonnel aperçut le colonel, il lui cria :

— Il n'en a pas dit long, mais il leur a joliment cloué le bec!

— Les occasions lui manquent, répondit le colonel à l'oreille du bonhomme, lorsque celui-ci fut près de lui; autrement vous l'entendriez! Il faut qu'il s'échauffe.

Cependant, les soldats avaient formé une double haie, de la salle des séances à la galerie de la présidence, ouverte sur le vestibule. Et un cortége parut, pendant que les tambours battaient aux champs. En tête marchaient deux huissiers, vêtus de noir, portant le chapeau à claque sous le bras, la chaîne au cou, l'épée à pommeau d'acier au côté. Puis, venait le président, qu'escortaient deux officiers. Les secrétaires du bureau et le secrétaire général de la présidence suivaient. Quand le président passa devant la belle Clorinde, il lui sourit en homme du monde, malgré la pompe du cortége.

— Ah! vous êtes là, dit M. Kahn qui accourait effaré.

Et bien que la salle des Pas perdus fût alors interdite au public, il les fit tous entrer, il les mena dans l'em-

brasure d'une des grandes portes-fenêtres qui ouvrent sur le jardin. Il paraissait furibond.

— Je l'ai encore manqué! reprit-il. Il a filé par la rue de Bourgogne, pendant que je le guettais dans la salle du général Foy... Mais ça ne fait rien, nous allons tout de même savoir. J'ai lancé Béjuin aux trousses de Delestang.

Et il y eut là une nouvelle attente, pendant dix bonnes minutes. Les députés sortaient d'un air nonchalant, par les deux grands tambours de drap vert qui masquaient les portes. Certains s'attardaient à allumer un cigare. D'autres, en petits groupes, stationnaient, riant, échangeant des poignées de main. Cependant, madame Correur était allée contempler le groupe du Laocoon. Et, tandis que les Charbonnel pliaient le cou en arrière pour voir une mouette que la fantaisie bourgeoise du peintre avait peinte sur le cadre d'une fresque, comme envolée du tableau, la belle Clorinde, debout devant la grande Minerve de bronze, s'intéressait à ses bras et à sa gorge de déesse géante. Dans l'embrasure de la porte-fenêtre, le colonel Jobelin et M. Kahn causaient vivement, à voix basse.

— Ah! voici Béjuin! s'écria ce dernier.

Tous se rapprochèrent, la face tendue. M. Béjuin respirait fortement.

— Eh bien? lui demanda-t-on.

— Eh bien! la démission est acceptée, Rougon se retire.

Ce fut un coup de massue. Un gros silence régna. Clorinde, qui nouait nerveusement un coin de son châle pour occuper ses doigts irrités, vit alors au fond du jardin la jolie madame Bouchard qui marchait doucement au bras de M. d'Escorailles, la tête un peu penchée sur son épaule. Ils étaient descendus avant les

autres, ils avaient profité d'une porte ouverte; et, dans ces allées réservées aux méditations graves, sous la dentelle des feuilles nouvelles, ils promenaient leur tendresse. Clorinde les appela de la main.

— Le grand homme se retire, dit-elle à la jeune femme qui souriait.

Madame Bouchard lâcha brusquement le bras de son cavalier, toute pâle et sérieuse; pendant que M. Kahn, au milieu du groupe consterné des amis de Rougon, protestait, en levant désespérément les bras au ciel, sans trouver un mot.

II

Le matin, au *Moniteur*, avait paru la démission de Rougon, qui se retirait pour « des raisons de santé ». Il était venu après son déjeuner au Conseil d'Etat, voulant dès le soir laisser la place nette à son successeur. Et, dans le grand cabinet rouge et or réservé au président, assis devant l'immense bureau de palissandre, il vidait les tiroirs, il classait des papiers, qu'il nouait en paquets, avec des bouts de ficelle rose.

Il sonna. Un huissier entra, un homme superbe, qui avait servi dans la cavalerie.

— Donnez-moi une bougie allumée, demanda Rougon.

Et, comme l'huissier se retirait, après avoir posé sur le bureau un des petits flambeaux de la cheminée, il le rappela.

— Merle, écoutez !... Ne laissez entrer personne. Entendez-vous, personne.

— Oui, monsieur le président, répondit l'huissier qui referma la porte sans bruit.

Rougon eut un faible sourire. Il se tourna vers Delestang, debout à l'autre extrémité de la pièce, devant un cartonnier, dont il visitait soigneusement les cartons

— Ce brave Merle n'a pas lu le *Moniteur*, ce matin, murmura-t-il.

Delestang hocha la tête, ne trouvant rien à dire. Il

avait une tête magnifique, très-chauve, mais d'une de ces calvities précoces qui plaisent aux femmes. Son crâne nu qui agrandissait démesurément son front, lui donnait un air de vaste intelligence. Sa face rosée, un peu carrée, sans un poil de barbe, rappelait ces faces correctes et pensives que les peintres d'imagination aiment à prêter aux grands hommes politiques.

— Merle vous est très-dévoué, finit-il par dire.

Et il replongea la tête dans le carton qu'il fouillait. Rougon, qui avait tordu une poignée de papiers, les alluma à la bougie, puis les jeta dans une large coupe de bronze, posée sur un coin du bureau. Il les regarda brûler.

— Delestang, vous ne toucherez pas aux cartons du bas, reprit-il. Il y a là des dossiers dans lesquels je puis seul me reconnaître.

Tous deux, alors, continuèrent leur besogne en silence, pendant un gros quart d'heure. Il faisait très-beau, le soleil entrait par les trois grandes fenêtres donnant sur le quai. Une de ces fenêtres, entr'ouverte, laissait passer les petits souffles frais de la Seine, qui soulevaient par moments la frange de soie des rideaux. Des papiers froissés, jetés sur le tapis, s'envolaient avec un léger bruit.

— Tenez, voyez donc ça, dit Delestang, en remettant à Rougon une lettre qu'il venait de trouver.

Rougon lut la lettre et l'alluma tranquillement à la bougie. C'était une lettre délicate. Et ils causèrent, par phrases coupées, s'interrompant à toutes les minutes, le nez dans des paperasses. Rougon remerciait Delestang d'être venu l'aider. Ce « bon ami » était le seul avec lequel il pût à l'aise laver le linge sale de ses cinq années de présidence. Il l'avait connu à l'Assemblée législative, où ils siégeaient tous les deux sur le même banc, côte à

côte. C'était là qu'il avait éprouvé un véritable penchant pour ce bel homme, en le trouvant adorablement sot, creux et superbe. Il disait d'ordinaire, d'un air convaincu, « que ce diable de Delestang irait loin ». Et il le poussait, se l'attachait par la reconnaissance, l'utilisait comme un meuble dans lequel il enfermait tout ce qu'il ne pouvait garder sur lui.

— Est-on bête, garde-t-on des papiers! murmura Rougon, en ouvrant un nouveau tiroir qui débordait.

— Voilà une lettre de femme, dit Delestang, avec un clignement d'yeux.

Rougon eut un bon rire. Toute sa vaste poitrine était secouée. Il prit la lettre, en protestant. Dès qu'il eut parcouru les premières lignes, il cria :

— C'est le petit d'Escorailles qui a égaré ça ici!... De jolis chiffons encore, ces billets-là! On va loin, avec trois lignes de femme.

Et, pendant qu'il brûlait la lettre, il ajouta :

— Vous savez, Delestang, méfiez-vous des femmes!

Delestang baissa le nez. Toujours il se trouvait embarqué dans quelque passion scabreuse. En 1851, il avait même failli compromettre son avenir politique; il adorait alors la femme d'un député socialiste, et le plus souvent, pour plaire au mari, il votait avec l'opposition, contre l'Élysée. Aussi, au 2 Décembre, reçut-il un véritable coup de massue. Il s'enferma pendant deux jours, perdu, fini, anéanti, tremblant qu'on ne vînt l'arrêter d'une minute à l'autre. Rougon avait dû le tirer de ce mauvais pas, en le décidant à ne point se présenter aux élections, et en le menant à l'Élysée, où il pêcha pour lui une place de conseiller d'État. Delestang, fils d'un marchand de vin de Bercy, ancien avoué, propriétaire d'une ferme-modèle près de Sainte-Menehould,

était riche à plusieurs millions et habitait rue du Colisée un hôtel fort élégant.

— Oui, méfiez-vous des femmes, répétait Rougon, qui faisait une pause à chaque mot, pour jeter des coups d'œil dans les dossiers. Quand les femmes ne vous mettent pas une couronne sur la tête, elles vous passent une corde au cou... A notre âge, voyez-vous, il faut soigner son cœur autant que son estomac.

A ce moment, un grand bruit s'éleva dans l'antichambre. On entendait la voix de Merle qui défendait la porte. Et, brusquement, un petit homme entra, en disant :

— Il faut que je lui serre la main, que diable! à ce cher ami.

— Tiens! Du Poizat! s'écria Rougon sans se lever.

Et, comme Merle faisait de grands gestes pour s'excuser, il lui ordonna de fermer la porte. Puis, tranquillement :

— Je vous croyais à Bressuire, vous... On lâche donc sa sous-préfecture comme une vieille maîtresse.

Du Poizat, mince, la mine chafouine, avec des dents très-blanches, mal rangées, haussa légèrement les épaules.

— Je suis à Paris de ce matin, pour des affaires, et je ne comptais aller que ce soir vous serrer la main, rue Marbeuf. Je vous aurais demandé à dîner... Mais quand j'ai lu le *Moniteur*....

Il traîna un fauteuil devant le bureau, s'installa carrément en face de Rougon.

— Ah ça ! que se passe-t-il, voyons ! Moi, j'arrive du fond des Deux-Sèvres... J'ai bien eu vent de quelque chose, là-bas. Mais j'étais loin de me douter... Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ?

Rougon, à son tour, haussa les épaules. Il était clair

que Du Poizat avait appris là-bas sa disgrâce, et qu'il accourait, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de se raccrocher aux branches. Il le regarda jusqu'à l'âme, en disant :

— Je vous aurais écrit ce soir... Donnez votre démission, mon brave.

— C'est tout ce que je voulais savoir, on donnera sa démission, répondit simplement Du Poizat.

Et il se leva, sifflotant. Comme il se promenait à petits pas, il aperçut Delestang, à genoux sur le tapis, au milieu d'une débâcle de cartons. Il alla en silence lui donner une poignée de main. Puis, il tira de sa poche un cigare qu'il alluma à la bougie.

— On peut fumer, puisqu'on déménage, dit-il en s'installant de nouveau dans le fauteuil. C'est gai, de déménager !

Rougon s'absorbait dans une liasse de papiers, qu'il lisait avec une attention profonde. Il les triait soigneusement, brûlant les uns, conservant les autres. Du Poizat, la tête renversée, soufflant du coin des lèvres de légers filets de fumée, le regardait faire. Ils s'étaient connus quelques mois avant la révolution de Février. Ils logeaient alors tous les deux chez madame Mélanie Correur, hôtel Vanneau, rue Vanneau. Du Poizat se trouvait là en compatriote; il était né, ainsi que madame Correur, à Coulonges, une petite ville de l'arrondissement de Niort. Son père, un huissier, l'avait envoyé faire son droit à Paris, où il lui servait une pension de cent francs par mois, bien qu'il eût gagné des sommes fort rondes en prêtant à la petite semaine; la fortune du bonhomme restait même si inexplicable dans le pays, qu'on l'accusait d'avoir trouvé un trésor, au fond d'une vieille armoire, dont il avait opéré la saisie. Dès les premiers temps de la propagande bonapartiste Rougon utilisa ce garçon mai-

gre qui mangeait rageusement ses cent francs par mois, avec des sourires inquiétants; et ils trempèrent ensemble dans les besognes les plus délicates. Plus tard, lorsque Rougon voulut entrer à l'Assemblée législative, ce fut Du Poizat qui alla emporter son élection de haute lutte dans les Deux-Sèvres. Puis, après le coup d'État, Rougon à son tour travailla pour Du Poizat, en le faisant nommer sous-préfet à Bressuire. Le jeune homme, âgé à peine de trente ans, avait voulu triompher dans son pays, à quelques lieues de son père, dont l'avarice le torturait depuis sa sortie du collége.

— Et le papa Du Poizat, comment va-t-il? demanda Rougon, sans lever les yeux.

— Trop bien, répondit l'autre carrément. Il a chassé sa dernière domestique, parce qu'elle mangeait trois livres de pain. Maintenant, il a deux fusils chargés derrière sa porte, et quand je vais le voir, il faut que je parlemente par-dessus le mur de la cour.

Tout en causant, Du Poizat s'était penché, et il fouillait du bout des doigts dans la coupe de bronze, où traînaient des fragments de papier à demi consumés. Rougon s'étant aperçu de ce jeu, leva vivement la tête. Il avait toujours eu une légère peur de son ancien lieutenant, dont les dents blanches mal rangées ressemblaient à celles d'un jeune loup. Sa grande préoccupation, autrefois, lorsqu'ils travaillaient ensemble, était de ne pas lui laisser entre les mains la moindre pièce compromettante. Aussi, en voyant qu'il cherchait à lire les mots restés intacts, jeta-t-il dans la coupe une poignée de lettres enflammées. Du Poizat comprit parfaitement. Mais il eut un sourire, il plaisanta.

— C'est le grand nettoyage, murmura-t-il.

Et, prenant une paire de longs ciseaux, il s'en servit comme d'une paire de pincettes. Il rallumait à la bougie

les lettres qui s'éteignaient; il faisait brûler en l'air les boules de papier trop serrées; il remuait les débris embrasés, comme s'il avait agité l'alcool flambant d'un bol de punch. Dans la coupe, des étincelles vives couraient; tandis qu'une fumée bleuâtre montait, roulait doucement jusqu'à la fenêtre ouverte. La bougie s'effarait par instants, puis brûlait avec une flamme toute droite, très-haute

— Votre bougie a l'air d'un cierge, dit encore Du Poizat en ricanant. Hein! quel enterrement, mon pauvre ami! comme on a des morts à coucher dans la cendre!

Rougon allait répondre, lorsqu'un nouveau bruit vint de l'antichambre. Merle, une seconde fois, défendait la porte. Et, comme les voix grandissaient :

— Delestang, ayez donc l'obligeance de voir ce qui se passe, dit Rougon. Si je me montre, nous allons être envahis.

Delestang ouvrit prudemment la porte, qu'il referma derrière lui. Mais il passa presque aussitôt la tête, en murmurant :

— C'est Kahn qui est là.

— Eh bien! qu'il entre, dit Rougon. Mais lui seulement, entendez-vous!

Et il appela Merle pour lui renouveler ses ordres.

— Je vous demande pardon, mon cher ami, reprit-il en se tournant vers M. Kahn, quand l'huissier fut sorti. Mais je suis si occupé... Asseyez-vous à côté de Du Poizat, et ne bougez plus; autrement, je vous flanque à la porte tous les deux.

Le député ne parut pas ému le moins du monde de cet accueil brutal. Il était fait au caractère de Rougon. Il prit un fauteuil, s'assit à côté de Du Poizat, qui allumait un second cigare. Puis, après avoir soufflé :

— Il fait déjà chaud... Je viens de la rue Marbeuf, je croyais vous trouver encore chez vous.

Rougon ne répondant rien, il y eut un silence. Il froissait des papiers, les jetait dans une corbeille, qu'il avait attirée près de lui.

— J'ai à causer avec vous, reprit M. Kahn.

— Causez, causez, dit Rougon. Je vous écoute.

Mais le député sembla tout d'un coup s'apercevoir du désordre qui régnait dans la pièce.

— Que faites-vous donc? demanda-t-il, avec une surprise parfaitement jouée. Vous changez de cabinet?

La voix était si juste, que Delestang eut la complaisance de se déranger pour mettre un *Moniteur* sous les yeux de M. Kahn.

— Ah! mon Dieu! cria ce dernier, dès qu'il eut jeté un regard sur le journal. Je croyais la chose arrangée d'hier soir. C'est un vrai coup de foudre.... Mon cher ami...

Il s'était levé, il serrait les mains de Rougon. Celui-ci se taisait, en le regardant; sur sa grosse face, deux grands plis moqueurs coupaient les coins des lèvres. Et, comme Du Poizat prenait des airs indifférents, il les soupçonna de s'être vus le matin; d'autant plus que M. Kahn avait négligé de paraître étonné en apercevant le sous-préfet. L'un devait être venu au Conseil d'État, tandis que l'autre courait rue Marbeuf. De cette façon, ils étaient certains de ne pas le manquer.

— Alors, vous aviez quelque chose à me dire? reprit Rougon, de son air paisible.

— Ne parlons plus de ça, mon cher ami! s'écria le député. Vous avez assez de tracas. Je n'irai bien sûr pas, dans un jour pareil, vous tourmenter encore avec mes misères..

— Non, ne vous gênez pas, dites toujours.

— Eh bien! c'est pour mon affaire, vous savez, pour cette maudite concession... Je suis même content que Du Poizat soit là. Il pourra nous fournir certains renseignements.

Et, longuement, il exposa le point où en était son affaire. Il s'agissait d'un chemin de fer de Niort à Angers, dont il caressait le projet depuis trois ans. La vérité était que cette voie ferrée passait à Bressuire, où il possédait des hauts fourneaux, dont elle devait décupler la valeur; jusque là, les transports restaient difficiles, l'entreprise végétait. Puis, il y avait dans la mise en actions du projet tout un espoir de pêche en eau trouble des plus productives. Aussi M. Kahn déployait-il une activité prodigieuse pour obtenir la concession; Rougon l'appuyait énergiquement, et la concession allait être accordée, lorsque M. de Marsy, ministre de l'Intérieur, fâché de n'être pas dans l'affaire, où il flairait des tripotages superbes, très-désireux d'autre part d'être désagréable à Rougon, avait employé toute sa haute influence à combattre le projet. Il venait même, avec l'audace qui le rendait si redoutable, de faire offrir la concession par le ministre des Travaux publics au directeur de la Compagnie de l'Ouest; et il répandait le bruit que la Compagnie seule pouvait mener à bien un embranchement dont les travaux demandaient des garanties sérieuses. M. Kahn allait être dépouillé. La chute de Rougon consommait sa ruine.

— J'ai appris hier, dit-il, qu'un ingénieur de la Compagnie était chargé d'étudier un nouveau tracé.... Avez-vous eu vent de la chose, Du Poizat?

— Parfaitement, répondit le sous-préfet. Les études sont même commencées... On cherche à éviter le coude que vous faisiez, pour venir passer à Bressuire. La ligne filerait droit par Parthenay et par Thouars.

Le député eut un geste de découragement.

— C'est de la persécution, murmura-t-il. Qu'est-ce que ça leur ferait de passer devant mon usine?... Mais je protesterai, j'écrirai un mémoire contre leur tracé.... Je retourne à Bressuire avec vous.

— Non, ne m'attendez pas, dit Du Poizat en souriant. Il paraît que je vais donner ma démission.

M. Kahn se laissa aller dans son fauteuil, comme sous le coup d'une dernière catastrophe. Il frottait son collier de barbe à deux mains, il regardait Rougon d'un air suppliant. Celui-ci avait lâché ses dossiers. Les coudes sur le bureau, il écoutait.

— Vous voulez un conseil, n'est-ce pas? dit-il enfin d'une voix rude. Eh bien! faites les morts, mes bons amis; tâchez que les choses restent en l'état, et attendez que nous soyons les maîtres... Du Poizat va donner sa démission, parce que, s'il ne la donnait pas, il la recevrait avant quinze jours. Quant à vous, Kahn, écrivez à l'empereur, empêchez par tous les moyens que la concession ne soit accordée à la Compagnie de l'Ouest. Vous ne l'obtiendrez certes pas, mais tant qu'elle ne sera à personne, elle pourra être à vous, plus tard.

Et, comme les deux hommes hochaient la tête :

— C'est tout ce que je puis pour vous, reprit-il plus brutalement. Je suis par terre, laissez-moi le temps de me relever... Est-ce que j'ai la mine triste? Non, n'est-ce pas? Eh bien! faites-moi le plaisir de ne plus avoir l'air de suivre mon convoi... Moi, je suis ravi de rentrer dans la vie privée. Enfin, je vais donc pouvoir me reposer un peu!

Il respira fortement, croisant les bras, berçant son grand corps. Et M. Kahn ne parla plus de son affaire. Il affecta l'air dégagé de Du Poizat, tenant à montrer une liberté d'esprit complète. Delestang avait attaqué un autre

cartonnier; il faisait, derrière les fauteuils, un si petit bruit, qu'on eût dit, par instants, le bruit discret d'une bande de souris lâchées au milieu des dossiers. Le soleil, qui marchait sur le tapis rouge, écornait le bureau d'un angle de lumière blonde, dans lequel la bougie continuait à brûler, toute pâle.

Cependant, une causerie intime s'était engagée. Rougon, qui ficelait de nouveau des paquets, assurait que la politique n'était pas son affaire. Il souriait, d'un air bonhomme, tandis que ses paupières, comme lasses, retombaient sur la flamme de ses yeux. Lui, aurait voulu avoir d'immenses terres à cultiver, avec des champs qu'il creuserait à sa guise, avec des troupeaux de bêtes, des chevaux, des bœufs, des moutons, des chiens, dont il serait le roi absolu. Et il racontait qu'autrefois, à Plassans, lorsqu'il n'était encore qu'un petit avocat de province, sa grande joie consistait à partir en blouse, à chasser pendant des journées dans les gorges de la Seille, où il abattait des aigles. Il se disait paysan, son grand-père avait pioché la terre. Puis, il en vint à faire l'homme dégoûté du monde. Le pouvoir l'ennuyait. Il allait passer l'été à la campagne. Jamais il ne s'était senti plus léger que depuis le matin; et il imprimait à ses fortes épaules un haussement formidable, comme s'il avait jeté bas un fardeau.

— Qu'aviez-vous ici comme président? quatre-vingt mille francs? demanda M. Kahn.

Il dit oui, d'un signe de tête.

— Et il ne va vous rester que vos trente mille francs de sénateur.

Que lui importait! Il vivait de rien, il ne se connaissait pas de vice, ce qui était vrai. Ni joueur, ni coureur, ni gourmand. Il rêvait d'être le maître chez lui, voilà tout. Et, fatalement, il revint à son idée d'une ferme, dans

laquelle toutes les bêtes lui obéiraient. C'était son idéal, avoir un fouet et commander, être supérieur, plus intelligent et plus fort. Peu à peu, il s'anima, il parla des bêtes comme il aurait parlé des hommes, disant que les foules aiment le bâton, que les bergers ne conduisent leurs troupeaux qu'à coups de pierre. Il se transfigurait, ses grosses lèvres gonflées de mépris, sa face entière suant la force. Dans son poing fermé, il agitait un dossier, qu'il semblait près de jeter à la tête de M. Kahn et de Du Poizat, inquiets et gênés devant ce brusque accès de fureur.

— L'empereur a bien mal agi, murmura Du Poizat.

Alors, tout d'un coup, Rougon se calma. Sa face redevint grise, son corps s'avachit dans une lourdeur d'homme obèse. Il se mit à faire l'éloge de l'empereur, d'une façon outrée : c'était une puissante intelligence, un esprit d'une profondeur incroyable. Du Poizat et M. Kahn échangèrent un coup d'œil. Mais Rougon renchérissait encore, en parlant de son dévouement, en disant avec une grande humilité qu'il avait toujours été fier d'être un simple instrument aux mains de Napoléon III. Il finit même par impatienter Du Poizat, garçon d'une vivacité fâcheuse. Et une querelle s'engagea. Du Poizat parlait amèrement de tout ce que Rougon et lui avaient fait pour l'empire, de 1848 à 1851, lorsqu'ils crevaient la faim, chez madame Mélanie Correur. Il racontait des journées terribles, pendant la première année surtout, des journées passées à patauger dans la boue de Paris, pour raccoler des partisans. Plus tard, ils avaient risqué leur peau vingt fois. N'était-ce pas Rougon qui, le matin du 2 décembre, s'était emparé du Palais Bourbon, à la tête d'un régiment de ligne ? A ce jeu, on jouait sa tête. Et, aujourd'hui, on le sacrifiait, victime d'une intrigue de cour. Mais Rougon protestait ; il n'était pas sacrifié ;

il se retirait pour des raisons personnelles. Puis, comme Du Poizat, tout à fait lancé, traitait les gens des Tuileries de « cochons », il finit par le faire taire, en assénant un coup de poing sur le bureau de palissandre, qui craqua.

— C'est bête, tout ça ! dit-il simplement.

— Vous allez un peu loin, murmura M. Kahn.

Delestang, très-pâle, s'était mis debout, derrière les fauteuils. Il ouvrit doucement la porte pour voir si personne n'écoutait. Mais il n'aperçut, dans l'antichambre, que la haute silhouette de Merle, dont le dos tourné avait un grand air de discrétion. Le mot de Rougon avait fait rougir Du Poizat, qui se tut, dégrisé, mâchant son cigare d'un air mécontent.

— Sans doute, l'empereur est mal entouré, reprit Rougon après un silence. Je me suis permis de le lui dire, et il a souri. Il a même daigné plaisanter, en ajoutant que mon entourage ne valait pas mieux que le sien.

Du Poizat et M. Kahn eurent un rire contraint. Ils trouvèrent le mot très-joli.

— Mais, je le répète, continua Rougon d'une voix particulière, je me retire de mon plein gré. Si l'on vous interroge, vous qui êtes de mes amis, affirmez qu'hier soir encore j'étais libre de reprendre ma démission... Démentez aussi les commérages qui circulent à propos de cette affaire Rodriguez, dont on fait, paraît-il, tout un roman. J'ai pu me trouver, sur cette affaire, en désaccord avec la majorité du Conseil d'État, et il y a eu certainement là des froissements qui ont hâté ma retraite. Mais j'avais des raisons plus anciennes et plus sérieuses. J'étais résolu depuis longtemps à abandonner la haute situation que je devais à la bienveillance de l'empereur.

Il dit toute cette tirade en l'accompagnant d'un geste de la main droite, dont il abusait, lorsqu'il parlait à la

Chambre. Ces explications étaient évidemment destinées au public. M. Kahn et Du Poizat, qui connaissaient leur Rougon, tâchèrent par des phrases habiles de savoir la vérité vraie. Le grand homme, comme ils le nommaient familièrement entre eux, devait jouer quelque jeu formidable. Ils mirent la conversation sur la politique en général. Rougon plaisantait le régime parlementaire, qu'il appelait « le fumier des médiocrités ». La Chambre, selon lui, jouissait encore d'une liberté absurde. On y parlait beaucoup trop. La France devait être gouvernée par une machine bien montée, l'empereur au sommet, les grands corps et les fonctionnaires au-dessous, réduits à l'état de rouages. Il riait, sa poitrine sautait, pendant qu'il outrait son système, avec une rage de mépris contre les imbéciles qui demandent des gouvernements forts.

— Mais, interrompit M. Kahn, l'empereur en haut, tous les autres en bas, ce n'est gai que pour l'empereur, cela!

— Quand on s'ennuie, on s'en va, dit tranquillement Rougon.

Il sourit, puis il ajouta :

— On attend que cela soit amusant, et l'on revient.

Il y eut un long silence. M. Kahn se mit à frotter son collier de barbe, satisfait, sachant ce qu'il voulait savoir. La veille, à la Chambre, il avait deviné juste, quand il insinuait que Rougon, voyant son crédit ébranlé aux Tuileries, était allé de lui-mêne au-devant d'une disgrâce, pour faire peau neuve; l'affaire Rodriguez lui offrait une superbe occasion de tomber en honnête homme.

— Et que dit-on? demanda Rougon pour rompre le silence.

— Moi, j'arrive, répondit Du Poizat. Cependant, tout à l'heure, dans un café, j'ai entendu un monsieur décoré qui approuvait vivement votre retraite.

— Hier, Béjuin était très-affecté, déclara à son tour M. Kahn; Béjuin vous aime beaucoup. C'est un garçon un peu éteint, mais d'une grande solidité... Le petit La Rouquette lui-même m'a paru très-convenable. Il parle de vous en excellents termes.

Et la conversation continua sur les uns et sur les autres. Rougon, sans le moindre embarras, posait des questions, se faisait faire un rapport exact par le député, qui lui donna complaisamment les notes les plus précises sur l'attitude du Corps législatif à son égard.

— Cette après-midi, interrompit Du Poizat, qui souffrait de n'avoir aucun renseignement à fournir, je me promènerai dans Paris, et demain matin, au saut du lit, j'en aurai long à vous conter.

— A propos, s'écria M. Kahn en riant, j'oubliais de vous parler de Combelot !... Non, jamais je n'ai vu un homme plus gêné...

Mais il s'arrêta devant un clignement d'yeux de Rougon, qui lui montrait le dos de Delestang, en ce moment monté sur une chaise et occupé à débarrasser le dessus d'une bibliothèque où des journaux s'entassaient. M. de Combelot avait épousé une sœur de Delestang. Ce dernier, depuis la disgrâce de Rougon, souffrait un peu de sa parenté avec un chambellan; aussi voulut-il montrer quelque crânerie. Il se tourna, il dit avec un sourire

— Pourquoi ne continuez-vous pas?... Combelot est un sot. Hein? voilà le mot lâché!

Cette exécution aisée d'un beau-frère égaya beaucoup ces messieurs. Delestang, voyant son succès, poussa les choses jusqu'à se moquer de la barbe de Combelot, cette fameuse barbe noire, si célèbre parmi les dames. Puis, sans transition, il prononça gravement ces paroles, en jetant un paquet de journaux sur le tapis :

— Ce qui fait la tristesse des uns fait la joie des autres.

Cette vérité ramena dans la conversation le nom de M. de Marsy. Rougon, le nez baissé, comme perdu au fond d'un portefeuille dont il examinait chaque poche, laissa ses amis se soulager. Ils parlaient de Marsy avec un emportement d'hommes politiques se ruant sur un adversaire. Les mots grossiers, les accusations abominables, les histoires vraies exagérées jusqu'au mensonge, pleuvaient dru. Du Poizat, qui avait connu Marsy autrefois, avant l'empire, affirmait qu'il était alors entretenu par sa maîtresse, une baronne dont il avait mangé les diamants en trois mois. M. Kahn prétendait que pas une affaire véreuse ne traînait sur la place de Paris, sans qu'on trouvât dedans la main de Marsy. Et ils s'échauffaient l'un l'autre, ils se renvoyaient des faits de plus en plus forts : dans une entreprise de mine, Marsy avait touché un pot-de-vin de quinze cent mille francs ; il venait d'offrir, le mois dernier, un hôtel à la petite Florence, des Bouffes, une bagatelle de six cent mille francs, sa part d'un trafic sur les actions des chemins de fer du Maroc ; il n'y avait pas huit jours enfin, la grande affaire des canaux égyptiens, lancée par des créatures à lui, s'était écroulée avec un immense scandale, les actionnaires ayant su que pas un coup de pioche n'avait été donné, depuis deux ans qu'ils opéraient des versements. Puis, ils se jetèrent sur sa personne elle-même, s'efforçant de rapetisser sa haute mine d'aventurier élégant, parlant de maladies anciennes qui lui joueraient plus tard un mauvais tour, allant jusqu'à attaquer la galerie de tableaux qu'il réunissait alors.

— C'est un bandit tombé dans la peau d'un vaudevilliste, finit par dire Du Poizat.

Rougon releva lentement la tête. Il regarda les deux hommes de ses gros yeux.

— Vous voilà bien avancés, dit-il. Marsy fait ses af-

faires, parbleu! comme vous voulez faire les vôtres... Nous ne nous entendons guère. Si je puis même lui casser les reins quelque jour, je les lui casserai volontiers. Mais tout ce que vous racontez là n'empêche pas que Marsy soit d'une jolie force. Si la fantaisie l'en prenait, il ne ferait qu'une bouchée de vous deux, je vous en préviens.

Et il quitta son fauteuil, las d'être assis, étirant ses membres. Puis, il ajouta, dans un gros bâillement :

— D'autant plus, mes bons amis, que maintenant je ne pourrais plus me mettre en travers.

— Oh! si vous vouliez, murmura Du Poizat avec un sourire mince, vous mèneriez Marsy fort loin. Vous avez bien ici quelques papiers qu'il achèterait cher... Tenez, là-bas, le dossier Lardenois, cette aventure dans laquelle il a joué un si singulier rôle. Je reconnais une lettre de lui, très-curieuse, que je vous ai apportée moi-même, dans le temps.

Rougon était allé jeter dans la cheminée les papiers dont il avait peu à peu empli la corbeille. La coupe de bronze ne suffisait plus.

— On s'assomme, on ne s'égratigne pas, dit-il en haussant dédaigneusement les épaules. Tout le monde a de ces lettres bêtes qui traînent chez les autres.

Et il prit la lettre, l'enflamma à la bougie, s'en servit comme d'une allumette pour mettre le feu au tas de papiers, dans la cheminée. Il resta là un instant, accroupi, énorme, à surveiller les feuilles embrasées qui roulaient jusque sur le tapis. Certains gros papiers administratifs noircissaient, se tordaient comme des lames de plomb; des billets, des chiffons salis de vilaines écritures, brûlaient avec de petites langues bleues; tandis que, dans le brasier ardent, au milieu d'un pullulement d'étincelles, des fragments consumés restaient intacts, lisibles encore.

A ce moment, la porte s'ouvrit toute grande. Une voix disait en riant :

— Bien, bien, je vous excuserai, Merle... Je suis de la maison. Si vous m'empêchiez d'entrer par ici, je ferais le tour par la salle des séances, parbleu!

C'était M. d'Escorailles, que Rougon, depuis six mois, avait fait nommer auditeur au conseil d'État. Il amenait à son bras la jolie madame Bouchard, toute fraîche dans une toilette claire de printemps.

— Allons, bon! des femmes, maintenant! murmura Rougon.

Il ne quitta pas la cheminée tout de suite. Il demeura par terre, tenant la pelle, sous laquelle il étouffait la flamme, de peur d'incendie. Et il levait sa large face, l'air maussade. M. d'Escorailles ne se déconcerta pas. Lui et la jeune femme, dès le seuil, avaient cessé de se sourire, pour prendre une figure de circonstance.

— Cher maître, dit-il, je vous amène une de vos amies qui tenait absolument à vous apporter ses regrets... Nous avons lu le *Moniteur* ce matin...

— Vous avez lu le *Moniteur*, vous autres, gronda Rougon qui se décida enfin à se mettre debout.

Mais il aperçut une personne qu'il n'avait pas encore vue. Il murmura, après avoir cligné les yeux :

— Ah! monsieur Bouchard.

C'était le mari, en effet. Il venait d'entrer, derrière les jupes de sa femme, silencieux et digne. M. Bouchard avait soixante ans, la tête toute blanche, l'œil éteint, la face comme usée par ses vingt-cinq années de service administratif. Lui, ne prononça pas une parole. Il prit d'un air pénétré la main de Rougon, qu'il secoua trois fois, de haut en bas, énergiquement.

— Eh bien! dit ce dernier, vous êtes très-gentils d'être tous venus me voir; seulement, vous allez diable-

ment me gêner... Enfin, mettez-vous de ce côté-là... Du Poizat, donnez votre fauteuil à madame.

Il se tournait, lorsqu'il se trouva en face du colonel Jobelin.

— Vous aussi, colonel! cria-t-il.

La porte était restée ouverte, Merle n'avait pu s'opposer à l'entrée du colonel, qui montait l'escalier derrière les talons des Bouchard. Il tenait son fils par la main, un grand galopin de quinze ans, alors élève de troisième au lycée Louis-le-Grand.

— J'ai voulu vous amener Auguste, dit-il. C'est dans le malheur que se révèlent les vrais amis... Auguste, donne une poignée de main.

Mais Rougon s'élançait vers l'antichambre, en criant :

— Fermez donc la porte, Merle! A quoi pensez-vous! Tout Paris va entrer.

L'huissier montra sa face calme, en disant :

— C'est qu'ils vous ont vu, monsieur le président.

Et il dut s'effacer pour laisser passer les Charbonnel. Ils arrivaient sur une même ligne, sans se donner le bras, soufflant, désolés, ahuris. Ils parlèrent en même temps.

— Nous venons de voir le *Moniteur*... Ah! quelle nouvelle! comme votre pauvre mère va être désolée! Et nous, dans quelle triste position cela nous met!

Ceux-là, plus naïfs que les autres, allaient tout de suite exposer leurs petites affaires. Rougon les fit taire. Il poussa un verrou caché sous la serrure de la porte, en murmurant qu'on pouvait l'enfoncer, maintenant. Puis, voyant que pas un de ses amis ne semblait décidé à quitter la place, il se résigna, il tâcha d'achever sa besogne, au milieu des neuf personnes qui emplissaient le cabinet. Le déménagement des papiers avait fini par bouleverser la pièce. Sur le tapis, une débandade de dossiers traînait, si bien que le colonel et

M. Bouchard, qui voulurent gagner l'embrasure d'une fenêtre, durent prendre les plus grandes précautions pour ne pas écraser en chemin quelque affaire importante. Tous les siéges étaient encombrés de paquets ficelés; madame Bouchard seule avait pu s'asseoir sur un fauteuil resté libre; et elle souriait aux galanteries de Du Poizat et de M. Kahn, pendant que M. d'Escorailles, ne trouvant plus de tabouret, lui glissait sous les pieds une épaisse chemise bleue bourrée de lettres. Les tiroirs du bureau, culbutés dans un coin, permirent aux Charbonnel de s'accroupir un instant, pour reprendre haleine; tandis que le jeune Auguste, ravi de tomber dans ce remue-ménage, furetait, disparaissait derrière la montagne de cartons, au milieu de laquelle Delestang semblait se retrancher. Ce dernier faisait beaucoup de poussière, en jetant de haut les journaux de la bibliothèque. Madame Bouchard eut une légère toux.

— Vous avez tort de rester dans cette saleté, dit Rougon, occupé à vider les cartons qu'il avait prié Delestang de ne point toucher.

Mais la jeune femme, toute rose d'avoir toussé, lui assura qu'elle était très-bien, que son chapeau ne craignait pas la poussière. Et la bande se lança dans les condoléances. L'empereur, vraiment, ne se souciait guère des intérêts du pays, pour se laisser circonvenir par des personnages si peu dignes de sa confiance. La France faisait une perte. D'ailleurs, c'était toujours ainsi : une grande intelligence devait liguer contre elle toutes les médiocrités.

— Les gouvernements sont ingrats, déclara M. Kahn.

— Tant pis pour eux! dit le colonel. Ils se frappent en frappant leurs serviteurs.

Mais M. Kahn voulut avoir le dernier mot. Il se tourna vers Rougon.

— Quand un homme comme vous tombe, c'est un deuil public.

La bande approuva :

— Oui, oui, un deuil public!

Sous la brutalité de ces éloges, Rougon leva la tête. Ses joues grises s'allumaient d'une lueur, sa face entière avait un sourire contenu de jouissance. Il était coquet de sa force, comme une femme l'est de sa grâce; et il aimait à recevoir les flatteries à bout portant, dans sa large poitrine, assez solide pour n'être écrasée par aucun pavé. Cependant, il devenait évident que ses amis se gênaient les uns les autres; ils se guettaient du regard, cherchant à s'évincer, ne voulant pas parler haut. A présent que le grand homme paraissait dompté, l'heure pressait d'en arracher une bonne parole. Et ce fut le colonel qui prit un parti le premier. Il emmena dans une embrasure Rougon, qui le suivit docilement, un carton entre les bras.

— Avez-vous songé à moi? lui demanda-t-il tout bas, avec un sourire aimable.

— Parfaitement. Votre nomination de commandeur m'a encore été promise il y a quatre jours. Seulement, vous sentez qu'aujourd'hui, il m'est impossible de rien affirmer... Je crains, je vous l'avoue, que mes amis ne reçoivent le contre-coup de ma disgrâce.

Les lèvres du colonel tremblèrent d'émotion. Il balbutia qu'il fallait lutter, qu'il lutterait lui-même. Puis, brusquement, il se tourna, il appela :

— Auguste!

Le galopin était à quatre pattes sous le bureau, en train de lire les titres des dossiers, ce qui lui permettait de jeter des coups d'œil luisants sur les petites bottines de madame Bouchard. Il accourut.

— Voilà mon gaillard! reprit le colonel à demi-voix.

Vous savez qu'il faudra me caser cette vermine-là, un de ces jours. Je compte sur vous. J'hésite encore entre la magistrature et l'administration... Donne une poignée de mains, Auguste, pour que ton bon ami se souvienne de toi.

Pendant ce temps, madame Bouchard, qui mordillait son gant d'impatience, s'était levée et avait gagné la fenêtre de gauche, en ordonnant d'un regard à M. d'Escorailles de la suivre. Le mari se trouvait déjà là, les coudes sur la barre d'appui, à regarder le paysage. En face, les grands marronniers des Tuileries avaient un frisson de feuilles, dans le soleil chaud; tandis que la Seine, du pont Royal au pont de la Concorde, roulait des eaux bleues, toutes pailletées de lumière.

Madame Bouchard se tourna tout d'un coup, en criant :

— Oh! monsieur Rougon, venez donc voir!

Et, comme Rougon se hâtait de quitter le colonel pour obéir, Du Poizat, qui avait suivi la jeune femme, se retira discrètement, alla rejoindre M. Kahn à la fenêtre du milieu.

— Tenez, ce bateau chargé de briques, qui a failli sombrer, racontait madame Bouchard.

Rougon resta là complaisamment, au soleil, jusqu'à ce que M. d'Escorailles, sur un nouveau regard de la jeune femme, lui dit :

— Monsieur Bouchard veut donner sa démission. Nous vous l'avons amené pour que vous le raisonniez.

Alors, M. Bouchard expliqua que les injustices le révoltaient.

— Oui, monsieur Rougon, j'ai commencé par être expéditionnaire à l'Intérieur, et je suis arrivé au poste de chef de bureau, sans rien devoir à la faveur ni à l'intrigue... Je suis chef de bureau depuis 47. Et bien! le poste de chef de division a déjà été cinq fois vacant,

quatre fois sous la république, et une fois sous l'empire, sans que le ministre ait songé à moi, qui avais des droits hiérarchiques... Maintenant vous n'allez plus être là pour tenir la promesse que vous m'aviez faite, et j'aime mieux me retirer.

Rougon dut le calmer. La place n'était toujours pas donnée à un autre ; si elle lui échappait cette fois encore, ce ne serait qu'une occasion perdue, une occasion qui se retrouverait certainement. Puis, il prit les mains de madame Bouchard, en la complimentant d'un air paternel. La maison du chef de bureau était la première qui l'eût accueilli, lors de son arrivée à Paris. C'était là qu'il avait rencontré le colonel, cousin germain du chef de bureau. Plus tard, lorsque M. Bouchard hérita de son père, à cinquante-quatre ans, et se trouva tout d'un coup mordu du désir de se marier, Rougon servit de témoin à madame Bouchard, née Adèle Desvignes, une demoiselle très-bien élevée, d'une honorable famille de Rambouillet. Le chef de bureau avait voulu une jeune fille de province, parce qu'il tenait à l'honnêteté. Adèle, blonde, petite, adorable, avec la naïveté un peu fade de ses yeux bleus, en était à son troisième amant, au bout de quatre ans de mariage.

— La, ne vous tourmentez pas, dit Rougon qui lui serrait toujours les poignets dans ses grosses mains. Vous savez bien qu'on fait tout ce que vous voulez... Jules vous dira ces jours-ci où nous en sommes.

Et il prit à part M. d'Escorailles, pour lui annoncer qu'il avait écrit le matin à son père, afin de le tranquilliser. Le jeune auditeur devait conserver tranquillement sa situation. La famille d'Escorailles était une des plus anciennes familles de Plassans, où elle jouissait de la vénération publique. Aussi Rougon, qui autrefois avait traîné des souliers éculés devant l'hôtel du vieux mar-

quis, père de Jules, mettait-il son orgueil à protéger le jeune homme. La famille gardait un culte dévot pour Henri V, tout en permettant que l'enfant se ralliât à l'empire. C'était un résultat de l'abomination des temps.

A la fenêtre du milieu, qu'ils avaient ouverte pour mieux s'isoler, M. Kahn et Du Poizat causaient, en regardant au loin les toits des Tuileries, qui bleuissaient dans une poussière de soleil. Ils se tâtaient, ils lâchaient des mots coupés par de grands silences. Rougon était trop vif. Il n'aurait pas dû se fâcher, à propos de cette affaire Rodriguez, si facile à arranger. Puis, les yeux perdus, M. Kahn murmura, comme se parlant à lui-même :

— On sait que l'on tombe, on ne sait jamais si l'on se relèvera.

Du Poizat feignit de n'avoir pas entendu. Et, longtemps après, il dit :

— Oh ! c'est un garçon très-fort.

Alors, le député se tourna brusquement, lui parla très-vite, dans la figure.

— La, entre nous, j'ai peur pour lui. Il joue avec le feu... Certes, nous sommes ses amis, et il n'est pas question de l'abandonner. Je tiens à constater seulement qu'il n'a guère songé à nous, dans tout ceci... Ainsi moi, par exemple, j'ai entre les mains des intérêts énormes qu'il vient de compromettre par son coup de tête. Il n'aurait pas le droit de m'en vouloir, n'est-ce pas? si j'allais maintenant frapper à une autre porte ; car, enfin, ce n'est pas seulement moi qui souffre, ce sont aussi les populations.

— Il faut frapper à une autre porte, répéta Du Poizat avec un sourire.

Mais l'autre, pris d'une colère subite, lâcha la vérité.

— Est-ce que c'est possible !... Ce diable d'homme

vous fâche avec tout le monde. Quand on est de sa bande, on a une affiche dans le dos.

Il se calma, soupirant, regardant du côté de l'Arc-de-Triomphe, dont le bloc de pierre grisâtre émergeait de la nappe verte des Champs-Élysées. Il reprit doucement :

— Que voulez-vous? moi, je suis d'une fidélité bête.

Le colonel, depuis un instant, se tenait debout derrière ces messieurs.

— La fidélité est le chemin de l'honneur, dit-il de sa voix militaire.

Du Poizat et M. Kahn s'écartèrent pour faire place au colonel, qui continua :

— Rougon contracte aujourd'hui une dette envers nous. Rougon ne s'appartient plus.

Ce mot eut un succès énorme. Non, certes, Rougon ne s'appartenait plus. Et il fallait le lui dire nettement, pour qu'il comprît ses devoirs. Tous trois baissèrent la voix, complotant, se distribuant des espérances. Parfois, ils se retournaient, ils jetaient un coup d'œil dans la vaste pièce, pour voir si quelque ami n'accaparait pas trop longtemps le grand homme.

Maintenant, le grand homme ramassait les dossiers, tout en continuant de causer avec madame Bouchard. Cependant, dans le coin où ils étaient restés silencieux et gênés jusque-là, les Charbonnel se disputaient. A deux reprises, ils avaient tenté de s'emparer de Rougon, qui s'était laissé enlever par le colonel et la jeune femme. M. Charbonnel finit par pousser madame Charbonnel vers lui:

— Ce matin, balbutia-t-elle, nous avons reçu une lettre de votre mère...

Il ne la laissa pas achever. Il emmena lui-même les Charbonnel dans l'embrasure de droite, lâchant une fois encore les dossiers, sans trop d'impatience.

— Nous avons reçu une lettre de votre mère, répéta madame Charbonnel.

Et elle allait lire la lettre, lorsqu'il la lui prit pour la parcourir d'un regard. Les Charbonnel, anciens marchands d'huile de Plassans, étaient les protégés de madame Félicité, comme on nommait dans sa petite ville la mère de Rougon. Elle les lui avait adressés à l'occasion d'une requête qu'ils présentaient au Conseil d'État. Un de leurs petits-cousins, un sieur Chevassu, avoué à Faverolles, le chef-lieu d'un département voisin, était mort en laissant une fortune de cinq cent mille francs aux sœurs de la Sainte-Famille. Les Charbonnel, qui n'avaient jamais compté sur l'héritage, devenus brusquement héritiers par la mort d'un frère du défunt, crièrent alors à la captation; et comme la communauté demandait au Conseil d'État d'être autorisée à accepter le legs, ils quittèrent leur vieille demeure de Plassans, ils accoururent à Paris se loger rue Jacob, hôtel du Périgord, pour suivre leur affaire de près. Et l'affaire traînait depuis six mois.

— Nous sommes bien tristes, soupirait madame Charbonnel, pendant que Rougon lisait la lettre. Moi, je ne voulais pas entendre parler de ce procès. Mais monsieur Charbonnel répétait qu'avec vous c'était tout argent gagné, que vous n'aviez qu'un mot à dire pour nous mettre les cinq cent mille francs dans la poche... N'est-ce pas, monsieur Charbonnel?

L'ancien marchand d'huile branla désespérément la tête

— C'était un chiffre, continua la femme, ça valait la peine de bouleverser son existence... Ah! oui, elle es bouleversée, notre existence! Savez-vous, monsieur Rougon, qu'hier encore la bonne de l'hôtel a refusé de changer nos serviettes sales! Moi qui, à Plassans, ai cinq armoires de linge!

Et elle continua à se plaindre amèrement de Paris qu'elle abominait. Ils y étaient venus pour huit jours. Puis, espérant partir toutes les semaines, ils ne s'étaient rien fait envoyer. Maintenant que cela n'en finissait plus, ils s'entêtaient dans leur chambre garnie, mangeant ce que la bonne voulait bien leur servir, sans linge, presque sans vêtements. Ils n'avaient pas même une brosse, et madame Charbonnel faisait sa toilette avec un peigne cassé. Parfois, ils s'asseyaient sur leur petite malle, ils y pleuraient de lassitude et de rage.

— Et cet hôtel est si mal fréquenté! murmura M. Charbonnel avec de gros yeux pudibonds. Il y a un jeune homme, à côté de nous. On entend des choses...

Rougon repliait la lettre.

— Ma mère, dit-il, vous donne l'excellent conseil de patienter. Je ne puis que vous engager à faire une nouvelle provision de courage... Votre affaire me paraît bonne; mais me voilà parti et je n'ose plus rien vous promettre.

— Nous quittons Paris demain! cria madame Charbonnel, dans un élan de désespoir.

Mais, ce cri à peine lâché, elle devint toute pâle. M. Charbonnel dut la soutenir. Et ils restèrent un moment sans voix, les lèvres tremblantes, à se regarder, avec une grosse envie de pleurer. Ils faiblissaient, ils avaient une souleur, comme si, brusquement, les cinq cent mille francs se fussent écroulés devant eux.

Rougon continuait affectueusement :

— Vous avez affaire à forte partie. Monseigneur Rochart, l'évêque de Faverolles, est venu en personne à Paris pour appuyer la demande des sœurs de la Sainte-Famille. Sans son intervention, il y a longtemps que vous auriez gain de cause. Le clergé est malheureusement très-puissant aujourd'hui... Mais je laisse ici des

amis, j'espère pouvoir agir sans me mettre en avant. Vous avez attendu si longtemps que, si vous partez demain...

— Nous resterons, nous resterons se hâta de balbutier madame Charbonnel. Ah ! monsieur Rougon, voilà un héritage qui nous aura coûté bien cher!

Rougon revint vivement à ses papiers. Il promena un regard de satisfaction autour de la pièce, soulagé, ne voyant plus personne qui pût l'emmener encore dans une embrasure de fenêtre; toute la bande était repue. En quelques minutes, il avança fort sa besogne. Il avait une gaieté à lui, brutale, se moquant des gens, se vengeant des ennuis qu'on lui imposait. Pendant un quart d'heure, il fut terrible pour ses amis, dont il venait d'écouter les histoires avec tant de complaisance. Il alla si loin, il se montra si dur pour la jolie madame Bouchard, que les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes, sans qu'elle cessât de sourire. Les amis riaient, accoutumés à ces coups de massue. Jamais leurs affaires n'allaient mieux qu'aux heures où Rougon s'exerçait les poings sur leur nuque.

A ce moment, on frappa un coup discret à la porte.

— Non, non, n'ouvrez pas, cria-t-il à Delestang qui se dérangeait. Est-ce qu'on se moque de moi! J'ai déjà la tête cassée.

Et, comme on ébranlait la porte plus violemment :

— Ah! si je restais, dit-il entre ses dents, comme je flanquerais ce Merle dehors!

On ne frappa plus. Mais, tout d'un coup, dans un angle du cabinet, une petite porte s'ouvrit, donnant passage à une énorme jupe de soie bleue, qui entra à reculons. Et cette jupe, très-claire, très-ornée de nœuds de ruban, demeura là un instant, à moitié dans la pièce.

sans qu'on vît autre chose. Une voix de femme, toute fluette, parlait vivement au dehors.

— Monsieur Rougon! appela la dame, en montrant enfin son visage.

C'était madame Correur, avec un chapeau garni d'une botte de roses. Rougon, qui s'avançait, les poings fermés, furieux, plia les épaules et vint serrer la main de la nouvelle venue, en faisant le gros dos.

— Je demandais à Merle comment il se trouvait ici, dit madame Correur, en couvant d'un regard tendre le grand diable d'huissier, debout et souriant devant elle. Et vous, monsieur Rougon, êtes-vous content de lui?

— Mais oui, certainement, répondit Rougon d'une façon aimable.

Merle gardait son sourire béat, les yeux fixés sur le cou gras de madame Correur. Elle se rengorgeait, elle ramenait de la main les frisures de ses tempes.

— Voilà qui va bien, mon garçon, reprit-elle. Quand je place quelqu'un, j'aime que tout le monde soit satisfait... Et si vous aviez besoin de quelque conseil, venez me voir, le matin, vous savez, de huit à neuf. Allons, soyez sage.

Et elle entra dans le cabinet, en disant à Rougon :

— Il n'y a rien qui vaille les anciens militaires.

Puis, elle ne le lâcha pas, elle lui fit traverser toute la pièce, le menant à petits pas devant la fenêtre, à l'autre bout. Elle le grondait de n'avoir point ouvert. Si Merle n'avait pas consenti à l'introduire par la petite porte, elle serait donc restée dehors? Dieu savait pourtant si elle avait besoin de le voir! car, enfin, il ne pouvait pas s'en aller ainsi, sans lui dire où en étaient ses pétitions. Elle sortit de sa poche un petit carnet, très-riche, recouvert de moire rose.

— Je n'ai vu le *Moniteur* qu'après mon déjeuner, dit-elle. J'ai pris tout de suite un fiacre... Voyons, où en est

l'affaire de madame Leturc, la veuve du capitaine, qui demande un bureau de tabac. Je lui ai promis un résultat pour la semaine prochaine... Et l'affaire de cette demoiselle, vous savez, Herminie Billecoq, une ancienne élève de Saint-Denis, que son séducteur, un officier, consent à épouser, si quelque âme honnête veut bien avancer la dot réglementaire. Nous avions pensé à l'impératrice... Et toutes ces dames, madame Chardon, madame Testanière, madame Jalaguier, qui attendent depuis des mois?

Rougon, paisiblement, donnait des réponses, expliquait les retards, descendait dans les détails les plus minutieux. Il fit pourtant comprendre à madame Correur qu'elle devait à présent compter beaucoup moins sur lui. Alors, elle se désola. Elle était si heureuse de rendre service! Qu'allait-elle devenir, avec toutes ces dames? Et elle en arriva à parler de ses affaires personnelles, que Rougon connaissait bien. Elle répétait qu'elle était une Martineau, des Martineau de Coulonges, une bonne famille de Vendée, où l'on pouvait citer jusqu'à sept notaires de père en fils. Jamais elle ne s'expliquait nettement sur son nom de Correur. A l'âge de vingt-quatre ans, elle s'était enfuie avec un garçon boucher, à la suite de tout un été de rendez-vous, sous un hangar. Son père avait agonisé pendant six mois sous le coup de ce scandale, une monstruosité dont le pays s'entretenait toujours. Depuis ce temps, elle vivait à Paris, comme morte pour sa famille. Dix fois, elle avait écrit à son frère, maintenant à la tête de l'étude, sans pouvoir obtenir de lui une réponse; et elle accusait de ce silence sa belle-sœur, « une femme à curés, qui menait par le bout du nez cet imbécile de Martineau », disait-elle. Une de ses idées fixes était de retourner là-bas, comme Du Poizat, pour s'y montrer en femme cossue et respectée.

— J'ai encore écrit, il y a huit jours, murmura-t-elle; je parie qu'elle jette mes lettres au feu... Pourtant, si Martineau mourait, il faudrait bien qu'elle m'ouvrît la maison toute grande. Ils n'ont pas d'enfant, j'aurais des affaires d'intérêt à régler... Martineau a quinze ans de plus que moi, et il est goutteux, m'a-t-on dit.

Puis, elle changea brusquement de voix, elle reprit :

— Enfin, ne pensons pas à tout cela... C'est pour vous qu'il s'agit de travailler à cette heure, n'est-ce pas, Eugène? On travaillera, vous verrez. Il faut bien que vous soyez tout, pour que nous soyons quelque chose... Vous vous souvenez, en 51?

Rougon sourit. Et, comme elle lui serrait maternellement les deux mains. il se pencha à son oreille et murmura :

— Si vous voyez Gilquin, dites-lui donc d'être raison nable. Est-ce qu'il ne s'est pas avisé, l'autre semaine, après s'être fait mettre au poste, de donner mon nom, pour que j'aille le réclamer!

Madame Correur promit de parler à Gilquin, un de ses anciens locataires, du temps où Rougon logeait à l'hôtel Vanneau, garçon précieux à l'occasion, mais d'un debraillé très-compromettant.

— J'ai un fiacre en bas, je me sauve, dit-elle avec un sourire, tout haut, en gagnant le milieu du cabinet.

Et elle resta pourtant quelques minutes encore, désireuse de voir la bande s'en aller en même temps qu'elle. Pour décider le mouvement de retraite, elle offrit même de prendre quelqu'un avec elle, dans son fiacre. Ce fut le colonel qui accepta, et il fut convenu que le petit Auguste monterait à côté du cocher. Alors, commença une grande distribution de poignées de mains. Rougon s'était mis près de la porte, ouverte toute grande. En passant devant lui, chacun avait une dernière phrase de condo-

léance. M. Kahn, Du Poizat et le colonel allongèrent le cou, lui lâchèrent tout bas un mot dans l'oreille, pour qu'il ne les oubliât pas. Les Charbonnel étaient déjà sur la première marche de l'escalier, et madame Correur causait avec Merle, au fond de l'antichambre, pendant que madame Bouchard, attendue à quelques pas par son mari et par M. d'Escorailles, s'attardait encore devant Rougon, très-gracieuse, très-douce, lui demandant à quelle heure elle pourrait le voir, rue Marbeuf, tout seul, parce qu'elle était trop bête quand il y avait du monde. Mais le colonel, en l'entendant demander cela, revint brusquement; les autres le suivirent, il y eut une rentrée générale.

— Nous irons tous vous voir, criait le colonel.

— Il ne faut pas que vous vous enterriez, disaient plusieurs voix.

M. Kahn réclama du geste le silence. Puis, il lança la fameuse phrase :

— Vous ne vous appartenez pas, vous appartenez à vos amis et à la France.

Et ils partirent enfin. Rougon put refermer la porte. Il eut un gros soupir de soulagement. Delestang, qu'il avait oublié, sortit alors de derrière le tas de cartons, à l'abri duquel il venait d'achever le classement des papiers, en ami consciencieux. Il était un peu fier de sa besogne. Lui, agissait, pendant que les autres parlaient. Aussi reçut-il avec une véritable jouissance les remercîments très-vifs du grand homme. Il n'y avait que lui pour rendre service; il possédait un esprit d'ordre, une méthode de travail qui le mèneraient loin; et Rougon trouva encore plusieurs autres choses flatteuses, sans qu'on pût savoir s'il ne se moquait pas. Puis, se tournant, jetant un coup d'œil dans tous les coins :

— Mais voilà qui est fini, je crois, grâce à vous... Il

n'y a plus qu'à donner l'ordre à Merle de me faire porter ces paquets-là chez moi.

Il appela l'huissier, lui indiqua ses papiers personnels. A toutes les recommandations, l'huissier répondait :

— Oui, monsieur le président.

— Eh ! animal, finit par crier Rougon agacé, ne m'appelez donc plus président, puisque je ne le suis plus.

Merle s'inclina, fit un pas vers la porte, et resta là, à hésiter. Il revint, disant :

— Il y a en bas une dame à cheval qui demande monsieur... Elle a dit en riant qu'elle monterait bien avec le cheval, si l'escalier était assez large... C'est seulement pour serrer la main à monsieur.

Rougon fermait déjà les poings, croyant à une plaisanterie. Mais Delestang, qui était allé regarder par une fenêtre du palier, accourut en murmurant, l'air très-ému :

— Mademoiselle Clorinde !

Alors, Rougon fit répondre qu'il descendait. Puis, comme Delestang et lui prenaient leurs chapeaux, il le regarda, les sourcils froncés, d'un air soupçonneux, frappé de son émotion.

— Méfiez-vous des femmes, répéta-t-il.

Et, sur le seuil, il donna un dernier regard au cabinet. Par les trois fenêtres, laissées ouvertes, le plein jour entrait, éclairant crûment les cartonniers éventrés, les tiroirs épars, les paquets ficelés et entassés au milieu du tapis. Le cabinet semblait tout grand, tout triste. Au fond de la cheminée, les tas de papiers brûlés, à poignées, ne laissaient qu'une petite pelletée de cendre noire. Comme il fermait la porte, la bougie, oubliée sur un coin du bureau, s'éteignit en faisant éclater la bobèche de cristal, dans le silence de la pièce vide

III

C'était l'après-midi, vers quatre heures, que Rougon allait parfois passer un instant chez la comtesse Balbi. Il s'y rendait en voisin, à pied. La comtesse habitait un petit hôtel, à quelques pas de la rue Marbeuf, sur l'avenue des Champs-Élysées. D'ailleurs, elle était rarement chez elle; et, quand elle s'y trouvait par hasard, elle était couchée, elle se faisait excuser. Cela n'empêchait pas l'escalier du petit hôtel d'être plein d'un vacarme de visiteurs bruyants, ni les portes des salons de battre à toute volée. Sa fille Clorinde recevait dans une galerie, une sorte d'atelier de peintre, donnant sur l'avenue par de larges baies vitrées.

Pendant près de trois mois, Rougon, avec sa brutalité d'homme chaste, avait fort mal répondu aux avances de ces dames, qui s'étaient fait présenter à lui, dans un bal, au ministère des Affaires étrangères. Il les rencontrait partout, souriant l'une et l'autre du même sourire engageant, la mère toujours muette, la fille parlant haut, lui plantant son regard droit dans les yeux. Et il tenait bon, il les évitait, battait des paupières pour ne pas les voir, refusait les invitations qu'elles lui adressaient. Puis, obsédé, poursuivi jusque dans sa maison, devant laquelle Clorinde affectait de passer à cheval, il prit des renseignements, avant de se risquer chez elles.

A la légation d'Italie, on lui parla de ces dames en termes très-favorables: le comte Balbi avait réellement existé; la comtesse conservait de grandes relations à Turin; la fille, enfin, était encore sur le point, l'année précédente, d'épouser un petit prince allemand. Mais, chez la duchesse Sanquirino, à laquelle il s'adressa ensuite, les histoires changèrent. Là, on lui affirma que Clorinde était née deux ans après la mort du comte; d'ailleurs, il courait une légende très-compliquée sur le ménage Balbi, le mari et la femme ayant passé par une foule d'aventures, des débordements mutuels, un divorce prononcé en France, un raccommodement survenu en Italie, qui les avait fait vivre dans une sorte de concubinage. Un jeune attaché d'ambassade, très au courant de ce qui se passait à la cour du roi Victor-Emmanuel, fut plus net encore : selon lui, si la comtesse gardait là-bas de l'influence, elle la devait à une ancienne liaison avec un très-haut personnage; et il laissait entendre qu'elle serait restée à Turin, sans certain scandale énorme, sur lequel il ne put s'expliquer. Rougon, gagné peu à peu par l'intérêt de cette enquête, alla jusqu'à la préfecture de police, où il ne trouva rien de précis; les dossiers des deux étrangères les donnaient simplement comme des femmes menant un grand train, sans qu'on leur connût une fortune solide. Elles disaient posséder des biens en Piémont. La vérité était qu'il se produisait parfois des trous brusques dans leur luxe; alors, elles disparaissaient tout d'un coup, pour reparaître bientôt avec une splendeur nouvelle. En somme, on ne savait rien sur leur compte, on préférait ne rien savoir. Elles fréquentaient le meilleur monde, leur maison était acceptée comme un terrain neutre, où l'on tolérait l'excentricité de Clorinde, à titre de fleur étrangère. Rougon se décida à voir ces dames.

A la troisième visite, la curiosité du grand homme

avait grandi. Il était de sens épais, très-longs à s'éveiller. Ce qui l'attira d'abord dans Clorinde, ce fut cette pointe d'inconnu, toute une vie passée, toute une idée fixe d'avenir, qu'il croyait lire au fond de ses larges yeux de jeune déesse. On lui avait bien conté des anecdotes abominables, une première faiblesse pour un cocher, et plus tard un marché passé avec un banquier, qui aurait payé la fausse virginité de la demoiselle du petit hôtel des Champs-Élysées. Mais, à certaines heures, elle lui semblait si enfant, qu'il doutait, se promettant de la confesser, revenant pour avoir le mot de cette étrange fille, dont l'énigme vivante finissait par l'occuper autant qu'un problème délicat de haute politique. Il avait vécu jusque-là dans le dédain des femmes, et la première sur laquelle il tombait, était certes la machine la plus compliquée qu'on pût imaginer.

Le lendemain du jour où Clorinde était allée, au trot de son cheval de louage, lui porter une poignée de main de condoléance, à la porte du Conseil d'État, Rougon lui rendit une visite, qu'elle avait d'ailleurs exigée solennellement. Elle devait, disait-elle, lui montrer quelque chose qui le tirerait de ses humeurs noires. Il l'appelait en riant « son vice »; il s'oubliait volontiers chez elle, amusé, chatouillé, l'esprit en éveil, d'autant plus qu'il l'épelait encore, aussi peu avancé que le premier jour. Comme il tournait le coin de la rue Marbeuf, il jeta un coup d'œil dans la rue du Colisée, sur l'hôtel habité par Delestang, qu'il croyait avoir déjà surpris plusieurs fois le visage entre les persiennes entre-bâillées de son cabinet, à guetter, de l'autre côté de l'avenue, les fenêtres de Clorinde; mais les persiennes étaient closes, Delestang devait être parti le matin pour sa ferme-modèle de la Chamade.

La porte de l'hôtel Balbi était toujours grande ouverte.

Rougon, au bas de l'escalier, rencontra une petite femme noire, mal coiffée, traînant une robe jaune en loques, qui mordait dans une orange comme dans une pomme.

— Antonia, est-ce que votre maîtresse est chez elle ? lui demanda-t-il.

Elle ne répondit pas, la bouche pleine, agitant la tête violemment, avec un rire. Elle avait les lèvres toutes barbouillées du jus de l'orange; elle rapetissait ses petits yeux, pareils à deux gouttes d'encre sur sa peau brune.

Rougon monta, habitué déjà au service débraillé de la maison. Dans l'escalier, il croisa un grand diable de domestique, à mine de bandit, à longue barbe noire, qui le regarda tranquillement, sans lui céder le côté de la rampe. Puis, sur le palier du premier étage, il se trouva seul, en face de trois portes ouvertes. Celle de gauche donnait dans la chambre de Clorinde. Il eut la curiosité d'allonger la tête. Bien qu'il fût quatre heures, la chambre n'était pas encore faite; un paravent, déployé devant le lit, en cachait à demi les couvertures pendantes; et, jetés sur le paravent, les jupons de la veille séchaient, tout crottés par le bas. Devant la fenêtre, la cuvette, pleine d'eau savonneuse, traînait à terre, tandis que le chat de la maison, un chat gris, dormait, pelotonné au milieu d'un tas de vêtements.

C'était au second étage que Clorinde se tenait habituellement, dans cette galerie dont elle avait fait successivement un atelier, un fumoir, une serre chaude et un salon d'été. A mesure que Rougon montait, il entendait grandir un vacarme de voix, de rires aigus, de meubles renversés. Et, quand il fut devant la porte, il finit par distinguer qu'un piano poitrinaire menait le tapage, pendant qu'une voix chantait. Il frappa à deux reprises, sans recevoir de réponse. Alors, il se décida à entrer.

— Ah! bravo, bravo, le voilà! cria Clorinde en frappant dans ses mains.

Lui, difficile d'ordinaire à décontenancer, resta un instant sur le seuil, timidement. Devant le vieux piano, qu'il tapait avec furie, pour en tirer des sons moins grêles, se tenait le chevalier Rusconi, le légat d'Italie, un beau brun, diplomate grave à ses heures. Au milieu de la pièce, le député La Rouquette valsait avec une chaise, dont il serrait amoureusement le dossier entre ses bras, si emporté par son élan, qu'il avait jonché le parquet de siéges culbutés. Et, dans la lumière crue d'une des baies, en face d'un jeune homme qui la dessinait au fusain sur une toile blanche, Clorinde, debout au milieu d'une table, posait en Diane chasseresse, les cuisses nues, les bras nus, la gorge nue, toute nue, l'air tranquille. Sur un canapé, trois messieurs très-sérieux fumaient de gros cigares en la regardant, les jambes croisées, sans rien dire.

— Attendez, ne bougez pas! cria le chevalier Rusconi à Clorinde qui allait sauter de la table. Je vais faire les présentations.

Et, suivi de Rougon, il dit plaisamment, en passant devant M. La Rouquette, tombé hors d'haleine dans un fauteuil :

— Monsieur La Rouquette, que vous connaissez. Un futur ministre.

Puis, s'approchant du peintre, il continua :

— Monsieur Luigi Pozzo, mon secrétaire. Diplomate, peintre, musicien et amoureux.

Il oubliait les trois messieurs sur le canapé. Mais, en se tournant, il les aperçut; et il quitta son ton plaisant, il s'inclina de leur côté, en murmurant d'une voix cérémonieuse :

— Monsieur Brambilla, monsieur Staderino, monsieur Viscardi, tous trois réfugiés politiques.

Les trois Vénitiens, sans lâcher leurs cigares, saluèrent. Le chevalier Rusconi retournait au piano, lorsque Clorinde l'interpella vivement, en lui reprochant d'être un mauvais maître de cérémonie. Et, à son tour, montrant Rougon, elle dit simplement, avec une intonation particulière, très-flatteuse :

— Monsieur Eugène Rougon.

On se salua de nouveau. Rougon, qui avait eu peur, un moment, de quelque plaisanterie compromettante, fut surpris du tact et de la dignité brusques de cette grande fille, à demi nue dans son costume de gaze. Il s'assit, il demanda des nouvelles de la comtesse Balbi, comme il le faisait d'habitude ; il affectait même, à chaque visite, d'être venu pour la mère, ce qui lui semblait plus convenable.

— J'aurais été très-heureux de lui présenter mes compliments, ajouta-t-il, selon la formule qu'il avait adoptée pour la circonstance.

— Mais maman est là ! dit Clorinde en montrant un coin de la pièce, du bout de son arc en bois doré.

Et la comtesse, en effet, était là, derrière des meubles, renversée dans un large fauteuil. Ce fut un étonnement. Les trois réfugiés politiques devaient, eux aussi, ignorer sa présence ; ils se levèrent et saluèrent. Rougon alla lui serrer la main. Il se tenait debout, et elle, toujours allongée, répondait par monosyllabes, avec ce continuel sourire qui ne la quittait pas, même lorsqu'elle souffrait. Puis, elle retomba dans son silence, distraite, jetant des coups d'œil de côté sur l'avenue, où un fleuve de voitures coulait. Elle s'était sans doute assise là pour voir passer le monde. Rougon la quitta.

Cependant, le chevalier Rusconi, assis de nouveau devant le piano, cherchait un air, tapant doucement les touches, chantonnant à demi-voix des paroles italiennes.

M. La Rouquette s'éventait avec son mouchoir. Clorinde, très-sérieuse, avait repris sa pose. Et Rougon, dans le recueillement subit qui s'était fait, marchait à petits pas, de long en large, regardant les murs. La galerie se trouvait encombrée d'une étonnante débandade d'objets; des meubles, un secrétaire, un bahut, plusieurs tables, poussés au milieu, établissaient un labyrinthe d'étroits sentiers; à une extrémité, des plantes de serre chaude, reléguées, culbutées les unes contre les autres, agonisaient, avec leurs palmes vertes pendantes, déjà toutes mangées de rouille; tandis que, à l'autre bout, s'amoncelait un gros tas de terre glaise séchée, dans lequel on reconnaissait encore les bras et les jambes émiettés d'une statue que Clorinde avait ébauchée, mordue un beau jour du caprice d'être une artiste. La galerie, très-vaste, n'avait en réalité de libre qu'un espace restreint devant une des baies, sorte de vide carré transformé en petit salon par deux canapés et trois fauteuils dépareillés.

— Vous pouvez fumer, dit Clorinde à Rougon.

Il remercia ; il ne fumait jamais. Elle, sans se tourner, cria :

— Chevalier, faites-moi donc une cigarette. Vous devez avoir du tabac devant vous, sur le piano.

Et, pendant que le chevalier faisait la cigarette, le silence recommença. Rougon, contrarié de trouver là tout ce monde, allait prendre son chapeau. Il revint pourtant devant Clorinde, la tête levée, souriant :

— Ne m'avez-vous pas prié de passer pour me montrer quelque chose? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas tout de suite, très-grave, tout à la pose. Il dut insister :

— Qu'est-ce donc, ce que vous vouliez me montrer?

— Moi! dit-elle.

Elle dit cela d'une voix souveraine, sans un geste, campée sur la table, dans sa pose de déesse. Rougon, très-sérieux à son tour, recula d'un pas, la regarda lentement. Et elle était vraiment superbe, avec son profil pur, son cou délié, qu'une ligne tombante attachait à ses épaules. Elle avait surtout cette beauté royale, la beauté du buste. Ses bras ronds, ses jambes rondes, gardaient un luisant de marbre. Sa hanche gauche, légèrement avancée, la ployait un peu, la main droite en l'air, découvrant de l'aissell · au talon une longue ligne puissante ét souple, creusée à la taille, renflée à la cuisse. Elle s'appuyait de l'autre main sur son arc, de l'air tran quillement fort de la chasseresse antique, insoucieuse de sa nudité, dédaigneuse de l'amour des hommes, froide, hautaine, immortelle.

— Très-joli, très-joli, murmura Rougon, ne sachant que dire.

La vérité était qu'il la trouvait gênante, avec son immobilité de statue. Elle semblait si victorieuse, si certaine d'être classiquement belle, que, s'il avait osé, il l'aurait critiquée comme un marbre dont certaines puissances blessaient ses yeux bourgeois; il aurait préféré une taille plus mince, des hanches moins larges, une poitrine placée moins bas. Puis, une envie d'homme brutal lui vint, celle de la prendre au mollet. Il dut s'éloigner davantage, pour ne pas céder à cette envie.

— Vous avez assez vu? demanda Clorinde, toujours sérieuse et convaincue. Attendez, voici autre chose.

Et, brusquement, elle ne fut plus Diane. Elle laissa tomber son arc, elle fut Vénus. Les mains rejetées derrière la tête, nouées dans son chignon, le buste renversé à demi, haussant les pointes des seins, elle souriait, ouvrait à demi les lèvres, égarait son regard, la face comme noyée tout d'un coup dans du soleil. Elle pa-

raissait plus petite, avec des membres plus gras, toute dorée d'un frisson de désir, dont il semblait voir passer les moires chaudes sur sa peau de satin. Elle était pelotonnée, s'offrant, se faisant désirable, d'un air d'amante soumise qui veut être prise entière dans un embrassement.

M. Brambilla, M. Staderino et M. Viscardi, sans quitter leur roideur noire de conspirateurs, l'applaudirent gravement.

— Brava ! brava ! brava !

M. La Rouquette éclatait d'enthousiasme, tandis que le chevalier Rusconi, qui s'était rapproché de la table, pour tendre la cigarette à la jeune fille, restait là, le regard pâmé, avec un léger balancement de la tête, comme s'il battait le rhythme de son admiration.

Rougon ne dit rien. Il noua si fortement ses mains, que les doigts craquèrent. Un léger frisson venait de lui courir de la nuque aux talons. Alors, il ne songea plus à s'en aller, il s'installa. Mais elle, déjà, avait repris son grand corps libre, riant très fort, fumant sa cigarette, avec un retroussement cavalier des lèvres. Elle racontait qu'elle aurait adoré jouer la comédie ; elle aurait tout su rendre, la colère, la tendresse, la pudeur, l'effroi ; et, d'une attitude, d'un jeu de physionomie, elle indiquait des personnages. Puis, tout d'un coup :

— Monsieur Rougon, voulez-vous que je vous fasse, lorsque vous parlez à la Chambre ?

Elle se gonfla, se rengorgea, en soufflant, en lançant les poings en avant, avec une mimique si drôle, si vraie dans la charge, que tout le monde se pâma. Rougon riait comme un enfant ; il la trouvait adorable, très-fine et très inquiétante.

— Clorinda, Clorinda, murmura Luigi, en tapant de petits coups d'appui-main sur son chevalet.

Elle remuait tellement, qu'il ne pouvait plus travailler. Il avait lâché le fusain, pour étaler de minces couleurs sur la toile, d'un air appliqué d'écolier. Il restait grave, au milieu des rires, levant des yeux de flamme sur la jeune fille, regardant d'un air terrible les hommes avec lesquels elle plaisantait. C'était lui qui avait eu l'idée de la peindre vêtue de ce costume de Diane chasseresse, dont tout Paris causait, depuis le dernier bal de la légation. Il se disait son cousin, parce qu'ils étaient nés dans la même rue, à Florence.

— Clorinda ! répéta-t-il d'un ton de colère.

— Luigi a raison, dit-elle. Vous n'êtes pas raisonnables, messieurs ; vous faites un bruit !... Travaillons, travaillons.

Et elle se campa de nouveau dans sa pose olympienne. Elle redevint un beau marbre. Ces messieurs restèrent à leur place, immobiles, comme cloués. M. La Rouquette hasardait seul, sur le bras de son fauteuil, un roulement de tambour discret, du bout des doigts. Rougon, le dos renversé, regardait Clorinde, peu à peu songeur, envahi d'une rêverie, dans laquelle la jeune fille grandissait démesurément. C'était, tout de même, une étrange mécanique qu'une femme. Jamais il n'avait eu l'idée d'étudier cela. Il commençait à entrevoir des complications extraordinaires. Un instant, il eut l'intuition très-nette de la puissance de ces épaules nues, capables d'ébranler un monde. Clorinde, dans ses regards brouillés, s'élargissait toujours, lui bouchait toute la baie, de sa taille de statue géante. Mais il battit des paupières, il la retrouva, bien moins grosse que lui, sur la table. Alors, il eut un sourire ; s'il l'avait voulu, il l'aurait fouettée comme une petite fille; et il resta surpris d'en avoir eu peur un moment.

Cependant, à l'autre bout de la galerie, un petit bruit

de voix montait. Rougon prêta l'oreille par habitude, mais il n'entendit qu'un murmure rapide de syllabes italiennes. Le chevalier Rusconi, qui venait de se glisser derrière les meubles, s'appuyait d'une main au dossier du fauteuil de la comtesse, penché respectueusement vers elle, paraissant lui conter quelque affaire avec de longs détails. La comtesse se contentait d'approuver de la tête. Une fois, pourtant, elle eut un signe violent de dénégation, et le chevalier se pencha davantage, l'apaisa de sa voix chantante, qui coulait avec un gazouillis d'oiseau. Rougon, grâce à sa connaissance du provençal, finit par surprendre quelques mots qui le rendirent grave.

— Maman, cria brusquement Clorinde, est-ce que tu as montré au chevalier la dépêche d'hier soir?

— Une dépêche! répéta tout haut le chevalier.

La comtesse avait tiré d'une de ses poches un paquet de lettres, dans lequel elle chercha longtemps. Enfin elle lui remit un bout de papier bleu, très-chiffonné. Dès qu'il l'eut parcouru, il eut un geste d'étonnement et de colère :

— Comment! s'écria-t-il en français, oubliant le monde qui était là, vous savez cela depuis hier! Mais je n'ai eu la nouvelle que ce matin, moi!

Clorinde éclata d'un beau rire, ce qui acheva de le fâcher.

— Et madame la comtesse me laisse lui conter l'affaire tout au long, comme si elle l'ignorait!... Allons, puisque le siége de la légation est ici, je viendrai chaque jour y dépouiller la correspondance.

La comtesse souriait. Elle fouilla encore dans son paquet de lettres; elle prit un second papier, qu'elle lui fit lire. Cette fois, il parut très-satisfait. Et la conversation à voix basse recommença. Il avait retrouvé son sourire respectueux. En quittant la comtesse, il lui baisa la main.

— Voilà les affaires sérieuses terminées, dit-il à demi-voix, en venant se rasseoir devant le piano.

Il tapa à tours de bras une ronde canaille, très-populaire cette année-là. Puis, tout d'un coup, ayant regardé l'heure, il courut prendre son chapeau.

— Vous partez? demanda Clorinde.

Elle l'appela du geste, s'appuya sur son épaule, pour lui parler à l'oreille. Il hochait la tête, en riant. Il murmurait :

— Très-fort, très-fort... J'écrirai ça là-bas.

Et il sortit, après avoir salué. Luigi, d'un coup d'appui-main, avait fait relever Clorinde, accroupie sur la table. Sans doute le fleuve de voitures coulant le long de l'avenue finissait par ennuyer la comtesse, car elle tira un cordon de sonnette, derrière elle, dès qu'elle eut perdu de vue le coupé du chevalier, noyé au milieu des landaus descendant du Bois. Ce fut le grand diable de domestique, à figure de bandit, qui entra, en laissant la porte ouverte. La comtesse s'abandonna à son bras, traversa lentement la pièce, au milieu de ces messieurs, debout, inclinés devant elle. Elle répondait de la tête, avec son sourire. Puis, sur le seuil, elle se tourna, elle dit à Clorinde :

— J'ai ma migraine, je vais me coucher un peu.

— Flaminio, cria la jeune fille au domestique qui emportait sa mère, mettez-lui un fer chaud aux pieds!

Les trois réfugiés politiques ne se rassirent pas. Ils demeurèrent encore là, un instant, sur une même ligne, achevant de mâchonner leurs cigares, qu'ils jetèrent dans un coin, derrière le tas de terre glaise, du même geste correct et précis. Et ils défilèrent devant Clorinde, ils s'en allèrent, en procession.

— Mon Dieu! disait M. La Rouquette, qui venait d'entamer une conversation sérieuse avec Rougon, je

sais bien que cette question des sucres est très-importante. Il s'agit de toute une branche de l'industrie française. Le malheur est que personne, à la Chambre, ne me paraît avoir étudié la matière à fond.

Rougon, qu'il ennuyait, ne répondait plus que par des hochements de tête. Le jeune député se rapprocha, continua, en donnant à sa figure poupine une subite gravité.

— Moi, j'ai un oncle dans les sucres. Il a une des plus riches raffineries de Marseille.... Eh bien! je suis allé passer trois mois chez lui. J'ai pris des notes, oh! beaucoup de notes. Je causais avec les ouvriers, je me mettais au courant, enfin!... Vous comprenez, je voulais parler à la Chambre...

Il posait devant Rougon, il se donnait un mal énorme pour entretenir celui-ci des seuls objets qu'il croyait devoir l'intéresser, très-désireux d'ailleurs de se montrer à lui sous un jour d'homme politique solide.

— Et vous n'avez pas parlé? interrompit Clorinde, que la présence de M. La Rouquette semblait impatienter.

— Non, je n'ai pas parlé, reprit-il d'une voix ralentie, j'ai cru devoir ne pas parler... Au dernier moment, j'ai eu peur que mes chiffres ne fussent pas bien exacts.

Rougon le regarda entre les deux yeux, en disant gravement :

— Savez-vous le nombre des morceaux de sucre que l'on consomme par jour, au café Anglais?

M. La Rouquette resta un moment ahuri, les yeux écarquillés. Puis, il partit d'un éclat de rire :

— Ah! très-joli! très-joli! cria-t-il. Je comprends, vous plaisantez... Mais c'est la question du sucre cela; moi, je parlais de la question des sucres... Très-joli! Vous me permettez de répéter le mot, n'est-ce pas?

Il avait de légers bonds de jouissance, au fond de son

fauteuil. Il reprit sa figure rose, mis à l'aise, cherchant des mots légers. Mais Clorinde l'attaqua sur les femmes. Elle l'avait encore vu l'avant-veille, aux Variétés, avec une petite blonde, très-laide, ébouriffée comme un caniche. D'abord, il nia. Vexé ensuite de la façon cruelle dont elle traitait « le petit caniche », il s'oublia, il défendit cette dame, une personne très comme il faut, qui n'était pas si mal que cela ; et il lui parla de ses cheveux, de sa taille, de sa jambe. Clorinde devint terrible. M. La Rouquette finit par crier :

— Elle m'attend, et j'y vais.

Alors, quand il eut refermé la porte, la jeune fille battit des mains, triomphante, répétant :

— Le voilà parti, bon voyage!

Et elle sauta vivement de la table, elle courut à Rougon, auquel elle donna ses deux mains. Elle se faisait très-douce, elle était bien contrariée qu'il ne l'eût pas trouvée seule. Comme elle avait eu de la peine à renvoyer tout ce monde! Les gens ne comprenaient pas, vraiment! Ce La Rouquette, avec ses sucres, était-il assez ridicule! Mais maintenant, peut-être, on n'allait plus les déranger, ils pourraient causer. Elle devait avoir tant de choses à lui dire! Tout en parlant, elle le conduisait vers un canapé. Il s'était assis, sans lui lâcher les mains, lorsque Luigi donna des coups secs d'appuimain, en répétant sur un ton fâché :

— Clorinda! Clorinda!

— Tiens! c'est vrai, le portrait! dit-elle en riant.

Elle échappa à Rougon, alla se pencher derrière le peintre, d'un air souple de caresse. Oh! que c'était joli, ce qu'il avait fait! Cela venait très-bien. Mais, réellement, elle était un peu fatiguée; et elle demandait un quart d'heure de repos. D'ailleurs, il pouvait faire le costume; elle n'avait pas besoin de poser pour le

costume. Luigi jetait des regards luisants sur Rougon, continuait à murmurer des paroles maussades. Alors, très-vite, elle lui parla en italien, les sourcils froncés, sans cesser de sourire. Et il se tut, il promena de nouveau son pinceau, maigrement.

— Je ne mens pas, reprit-elle en revenant s'asseoir près de Rougon, j'ai la jambe gauche tout engourdie.

Elle se donna des tapes sur la jambe gauche, pour faire circuler le sang, disait-elle. Sous la gaze, on voyait la tache rose des genoux. Cependant, elle avait oublié qu'elle était nue. Elle se penchait vers lui, sérieuse, s'éraflant la peau de l'épaule contre le gros drap de son paletot. Mais, tout d'un coup, un bouton qu'elle rencontra, lui fit passer un grand frisson sur la gorge. Elle se regarda, devint très-rouge. Et, vivement, elle alla prendre un lambeau de dentelle noire, dans lequel elle s'enveloppa.

— J'ai un peu froid, dit-elle, après avoir roulé devant Rougon un fauteuil, dans lequel elle s'assit.

Elle ne montrait plus sous la dentelle que les bouts de ses poignets nus. Elle s'était noué le lambeau au cou, de façon à s'en faire une énorme cravate, au fond de laquelle elle enfonçait le menton. Là-dedans, le buste entièrement noyé, elle restait toute noire, avec son visage redevenu pâle et grave.

— Enfin, que vous est-il arrivé? demanda-t-elle. Racontez-moi tout.

Et elle le questionna sur sa disgrâce, avec une franchise de curiosité filiale. Elle était étrangère, elle se faisait répéter jusqu'à trois reprises des détails qu'elle disait ne pas comprendre. Elle l'interrompait par des exclamations en langue italienne; tandis que, dans ses yeux noirs, il pouvait suivre toute l'émotion de son récit Pourquoi s'était-il fâché avec l'empereur? comment

avait-il pu renoncer à une situation si haute? quels étaient donc ses ennemis, pour qu'il se fût laissé battre ainsi? Et quand il hésitait, quand elle l'acculait à quelque aveu qu'il ne voulait pas faire elle le regardait avec une candeur si affectueuse, qu'il s'abandonnait, lui racontant les histoires jusqu'au bout. Bientôt, elle sut sans doute tout ce qu'elle désirait savoir. Elle lança encore quelques questions, très-éloignées du sujet, et dont la singularité surprit Rougon. Puis, les mains jointes, elle se tut. Elle avait fermé les yeux. Elle réfléchissait profondément.

— Eh bien? demanda-t-il en souriant.

— Rien, murmura-t-elle; ça m'a fait de la peine.

Il fut touché. Il chercha à lui reprendre les mains; mais elle les enfouit dans la dentelle, et le silence continua. Au bout de deux grandes minutes, elle rouvrit les paupières, en disant :

— Alors, vous avez des projets?

Lui, la regarda fixement. Un soupçon l'effleurait. Mais elle était si adorable maintenant, renversée au fond du fauteuil, dans une pose languissante, comme si les chagrins de son « bon ami » l'eussent brisée, qu'il ne s'arrêta pas au léger froid qui venait de passer sur sa nuque. Elle le flatta beaucoup. Certes, il ne resterait pas longtemps à l'écart, il redeviendrait le maître quelque jour. Elle était sûre qu'il devait nourrir de grandes pensées et avoir confiance en son étoile, car cela se lisait sur son front. Pourquoi ne la prenait-il pas pour confidente? elle était si discrète, elle serait si heureuse d'être de moitié dans son avenir! Rougon, grisé, cherchant toujours à rattraper les petites mains qui s'enfonçaient dans la dentelle, parla encore, parla toujours, à ce point qu'il lâcha tout, ses espérances, ses certitudes. Elle ne le poussait plus, le laissant

aller, sans un geste, de peur de l'arrêter. Elle l'examinait, le détaillait membre à membre, sondant son crâne, pesant ses épaules, mesurant sa poitrine. C'était décidément un homme solide, qui, toute forte qu'elle était, l'aurait jetée d'un tour de poignet sur son dos, et emportée ainsi sans se gêner, aussi haut qu'elle aurait voulu.

— Ah! le bon ami! dit-elle tout d'un coup. Ce n'est pas moi qui ai jamais douté!

Elle s'était soulevée, ouvrant les bras, laissant glisser la dentelle. Alors, elle reparut, plus nue, tendant la gorge, coulant ses épaules hors de la gaze, d'un mouvement si souple de chatte amoureuse, qu'elle sembla jaillir de son corsage. Ce fut une vision brusque, comme une récompense et une promesse accordées à Rougon. Et n'était-ce pas le morceau de dentelle qui avait glissé? Elle le ramenait déjà, elle le nouait plus étroitement.

— Chut! murmura-t-elle, Luigi gronde.

Et elle courut auprès du peintre, se pencha une seconde fois, lui parlant très-vite, dans le cou. Rougon, quand elle ne fut plus là, toute vibrante, frotta rudement ses mains, énervé, presque fâché. Elle lui causait à fleur de peau une irritation extraordinaire. Et il l'injuriait. A vingt ans, il n'aurait pas été plus bête. Elle venait de le confesser comme un enfant, lui qui depuis deux mois cherchait à la faire parler, sans tirer d'elle autre chose que de beaux rires. Elle n'avait eu qu'à lui refuser un instants ses poignets; il s'était oublié jusqu'à tout dire, pour qu'elle les lui rendît. Maintenant, cela devenait clair, elle le conquérait, elle discutait s'il valait encore la peine d'être séduit.

Rougon eut un sourire d'homme fort. Il la briserait quand il voudrait. N'était-ce pas elle qui le provoquait?

Et des pensées malhonnêtes lui venaient, tout un projet de séduction, dans lequel il la plantait là, après avoir été son maître. En vérité, il ne pouvait jouer le rôle d'un imbécile avec cette grande fille qui lui montrait ainsi ses épaules. Pourtant, il n'était plus bien sûr que la dentelle ne se fût pas dénouée toute seule.

— Est-ce que vous trouvez que j'ai les yeux gris, vous? demanda Clorinde, en se rapprochant.

Il se leva, la regarda de tout près, sans troubler le calme limpide de ses yeux. Mais, comme il avançait les mains, elle lui donna une tape. Il n'avait pas besoin de toucher. Elle était très-froide, à présent. Elle s'enveloppait dans son chiffon, avec une pudeur qui s'alarmait des moindres trous. Il eut beau la plaisanter, la taquiner, faire mine d'employer la force, elle se couvrait davantage, poussait de petits cris, quand il effleurait la dentelle. D'ailleurs, elle ne voulut pas se rasseoir.

— J'aime mieux marcher un peu, disait-elle; ça me dérouille les jambes.

Alors, il la suivit, ils marchèrent ensemble, de long en large. Il tâcha de la confesser à son tour. D'ordinaire, elle ne répondait pas aux questions. Elle avait une causerie à sauts brusques, coupée d'exclamations, entremêlée d'histoires qu'elle ne finissait jamais. Comme il l'interrogeait habilement sur une absence de quinze jours qu'elle avait faite avec sa mère, le mois précédent, elle enfila une suite interminable d'anecdotes sur ses voyages. Elle était allée partout, en Angleterre, en Espagne, en Allemagne; elle avait tout vu. Puis, c'était une pluie de petites observations puériles sur la nourriture, sur les modes, sur le temps qu'il faisait. Quelquefois, elle commençait un récit dans lequel elle se mettait en scène, avec des personnages connus qu'elle nommait; Rougon tendait l'oreille, croyait qu'elle allait

enfin laisser échapper une confidence; mais le récit tournait à l'enfantillage, ou bien restait sans dénouement. Ce jour-là encore, il n'apprit rien. Elle avait sur la face son rire qui la masquait. Elle demeurait impénétrable, au milieu de son expansion bavarde. Rougon, assourdi par ces renseignements stupéfiants dont les uns démentaient les autres, en arrivait à ne plus savoir s'il avait auprès de lui une bambine de douze ans, innocente jusqu'à la bêtise, ou quelque femme très-savante, retournée à la naïveté par un raffinement.

Clorinde interrompit une aventure qui lui était arrivée dans une petite ville d'Espagne, la galanterie d'un voyageur dont elle avait dû accepter le lit, pendant qu'il dormait sur une chaise.

— Il ne faut pas retourner aux Tuileries, dit-elle sans transition aucune. Faites-vous regretter.

— Merci bien, mademoiselle Machiavel, répondit-il en riant.

Elle rit plus fort que lui. Mais elle ne continua pas moins à lui donner des conseils excellents. Et comme il sentait encore de lui pincer les bras, en manière de jeu, elle se fâcha, elle cria qu'on ne pouvait causer deux minutes sérieusement. Ah! si elle était un homme! comme elle saurait faire son chemin! Les hommes avaient si peu de tête!

— Voyons, racontez-moi les histoires de vos amis, reprit-elle, en s'asseyant sur le bord de la table, tandis que Rougon restait debout devant elle.

Luigi, qui ne les quittait pas du regard, ferma violemment sa boîte à couleurs.

— Je m'en vais, dit-il.

Mais Clorinde courut à lui, le ramena, en jurant qu'elle allait reprendre la pose. Elle devait avoir peur

de rester seule avec Rougon. Et, comme Luigi cédait, elle chercha à gagner du temps.

— Vous me laisserez bien manger quelque chose. J'ai une faim! Oh! deux bouchées seulement.

Elle ouvrit la porte en criant :

— Antonia! Antonia!

Et elle donna un ordre en italien. Elle venait de se rasseoir au bord de la table, lorsque Antonia entra, tenant sur chacune de ses mains ouvertes une tartine de beurre. La servante les lui tendit, comme sur un plateau, avec son rire de bête qu'on chatouille, un rire qui fendait sa bouche rouge dans sa face noire. Puis, elle s'en alla, en essuyant ses mains contre sa jupe. Clorinde la rappela pour lui demander un verre d'eau.

— Voulez-vous partager? dit-elle à Rougon. C'est très-bon, le beurre. Quelquefois, j'y mets du sucre. Mais il ne faut pas toujours être gourmande.

Elle ne l'était guère, en effet. Rougon l'avait surprise, un matin, en train de manger pour déjeuner un morceau d'omelette froide, cuite de la veille. Il la soupçonnait d'avarice, un vice italien.

— Trois minutes, n'est-ce pas, Luigi? cria-t-elle en mordant à la première tartine.

Et revenant à Rougon, toujours debout devant elle, elle demanda :

— Voyons, monsieur Kahn, par exemple, quelle est son histoire, comment est-il député?

Rougon se prêta à ce nouvel interrogatoire, espérant tirer d'elle quelque confidence forcée. Il la savait très-curieuse de la vie de chacun, l'oreille tendue à toutes les indiscrétions, sans cesse aux aguets des intrigues compliquées au milieu desquelles elle vivait. Elle avait le souci des grandes fortunes.

— Oh! répondit-il en riant, Kahn est né député. Il a

dû faire ses dents sur les bancs de la Chambre. Sous Louis-Philippe, il siégeait déjà au centre droit, et il soutenait la monarchie constitutionnelle avec une passion juvénile. Après 48, il est passé au centre gauche, toujours très-passionné, d'ailleurs; il avait écrit une profession de foi républicaine d'un style superbe. Aujourd'hui, il est revenu au centre droit, il défend passionnément l'empire... Au demeurant, est fils d'un banquier juif de Bordeaux, dirige des hauts fourneaux près de Bressuire, s'est taillé une spécialité dans les questions financières et industrielles, vit assez médiocrement en attendant la grosse fortune qu'il fera un jour, a été promu au grade d'officier le 15 août dernier...

Et Rougon cherchait, les regards perdus.

— Je n'oublie rien, je crois... Non, il n'a pas d'enfant...

— Comment! il est marié! s'écria Clorinde.

Elle eut un geste pour dire que M. Kahn ne l'intéressait plus. C'était un sournois; jamais il n'avait montré sa femme. Alors, Rougon lui expliqua que madame Kahn vivait à Paris, très-retirée. Puis, sans attendre une interrogation, il reprit :

— Voulez-vous la biographie de Béjuin, maintenant?

— Non, non, dit la jeune fille

Mais il continua quand même :

— Il sort de l'École polytechnique. Il a écrit des brochures que personne n'a lues. Il dirige la cristallerie de Saint-Florent, à trois lieues de Bourges... C'est le préfet du Cher qui l'a inventé...

— Taisez-vous donc! cria-t-elle.

— Un digne homme, votant bien, ne parlant jamais, très-patient, attendant qu'on songe à lui, toujours là à vous regarder pour qu'on ne l'oublie pas.. Je l'ai fait nommer chevalier...

Elle dut lui mettre la main sur la bouche, se fâchant, disant :

— Eh! il est marié aussi, celui-là! il n'est pas drôle!... J'ai vu sa femme chez vous, un paquet! Elle m'a invitée à aller visiter leur cristallerie, à Bourges.

D'une bouchée, elle acheva sa première tartine. Puis, elle but une grande gorgée d'eau. Ses jambes pendaient, au bord de la table; et, un peu tassée sur les reins, le cou plié en arrière, elle les balançait, d'un mouvement machinal dont Rougon suivait le rhythme. A chaque va-et-vient, les mollets se renflaient, sous la gaze.

— Et monsieur Du Poizat? demanda-t-elle, après un silence.

— Du Poizat a été sous-préfet, répondit-il simplement.

Elle le regarda, surprise de la brièveté de l'histoire.

— Je le sais bien, dit-elle. Ensuite?

— Ensuite, il sera préfet plus tard, et alors on le décorera.

Elle comprit qu'il ne voulait pas en dire davantage. D'ailleurs, elle avait jeté le nom de Du Poizat négligemment. Maintenant, elle cherchait ces messieurs sur ses doigts; elle partait du pouce, elle murmurait :

— Monsieur d'Escorailles : il n'est pas sérieux, il aime toutes les femmes... Monsieur La Rouquette : inutile, je le connais trop bien... Monsieur de Combelot : encore un qui est marié...

Et, comme elle s'arrêtait à l'annulaire, ne trouvant plus personne, Rougon lui dit, en la regardant fixement :

— Vous oubliez Delestang.

— Vous avez raison! cria-t-elle. Parlez-moi donc de celui-là?

— C'est un bel homme, reprit-il sans la quitter des yeux. Il est fort riche. Je lui ai toujours prédit un grand avenir.

Il continua sur ce ton, outrant les éloges, doublant les chiffres. La ferme-modèle de la Chamade valait deux millions. Delestang serait certainement ministre un jour. Mais elle gardait aux lèvres une moue dédaigneuse.

— Il est bien bête, finit-elle par murmurer.

— Dame! dit Rougon avec un fin sourire.

Il paraissait ravi du mot qu'elle venait de laisser échapper. Alors, par un de ces sauts brusques qui lui étaient familiers, elle posa une nouvelle question, en le regardant à son tour fixement.

— Vous devez joliment connaître monsieur de Marsy?

— Oui, oui, nous nous connaissons, dit-il sans broncher, comme amusé davantage par ce qu'elle lui demandait là.

Mais il redevint sérieux. Il fut très-digne, très-juste.

— C'est un homme d'une intelligence extraordinaire, expliqua-t-il. Je m'honore de l'avoir pour ennemi... Il a touché à tout. A vingt-huit ans, il était colonel. Plus tard, on le trouve à la tête d'une grande usine. Puis, il s'est occupé successivement d'agriculture, de finance, de commerce. On assure même qu'il a peint des portraits et écrit des romans.

Clorinde, oubliant de manger, restait rêveuse.

— J'ai causé avec lui l'autre soir, dit-elle à demi-voix. Il est tout à fait bien... Un fils de reine.

— Pour moi, poursuivit Rougon, l'esprit le gâte. J'ai une autre idée de la force. Je l'ai entendu faire des calembours dans une circonstance bien grave. Enfin, il a réussi, il règne autant que l'empereur. Tous ces bâtards ont de la chance!... Ce qu'il a de plus personnel, c'est la poigne, une main de fer, hardie, résolue, très-fine et très-déliée pourtant.

Malgré elle, la jeune fille avait baissé les yeux sur les grosses mains de Rougon. Il s'en aperçut, il reprit en souriant :

— Oh ! moi, j'ai des pattes, n'est-ce pas? C'est pour cela que nous ne nous sommes jamais entendus avec Marsy. Lui, sabre galamment le monde, sans tacher ses gants blancs. Moi, j'assomme.

Il avait fermé les poings, des poings gras, velus aux phalanges, et il les balançait, heureux de les voir énormes. Clorinde prit la seconde tartine, dans laquelle elle enfonça les dents, toujours songeuse. Enfin, elle leva les yeux sur Rougon.

— Alors, vous? demanda-t-elle.

— C'est mon histoire que vous voulez? dit-il. Rien de plus facile à conter. Mon grand-père vendait des légumes. Moi, jusqu'à trente-huit ans, j'ai traîné mes savates de petit avocat, au fond de ma province. J'étais un inconnu hier. Je n'ai pas comme notre ami Kahn usé mes épaules à soutenir tous les gouvernements. Je ne sors pas comme Béjuin de l'École polytechnique. Je ne porte ni le beau nom du petit Escorailles ni la belle figure de ce pauvre Combelot. Je ne suis pas aussi bien apparenté que La Rouquette, qui doit son siége de député à sa sœur, la veuve du général de Llorentz, aujourd'hui dame du palais. Mon père ne m'a pas laissé comme à Delestang cinq millions de fortune, gagnés dans les vins. Je ne suis pas né sur les marches d'un trône, ainsi que le comte de Marsy, et je n'ai pas grandi pendu à la jupe d'une femme savante, sous les caresses de Talleyrand. Non, je suis un homme nouveau, je n'ai que mes poings...

Et il tapait ses poings l'un contre l'autre, riant très-haut, tournant la chose plaisamment. Mais il s'était redressé, il semblait casser des pierres entre ses doigts fermés. Clorinde l'admirait.

— Je n'étais rien, je serai maintenant ce qu'il me plaira, continua-t-il, s'oubliant, causant pour lui. Je suis

une force. Et ils me font hausser les épaules, les autres, quand ils protestent de leur dévouement à l'empire! Est-ce qu'ils l'aiment? est-ce qu'ils le sentent? est-ce qu'ils ne s'accommoderaient pas de tous les gouvernements? Moi, j'ai poussé avec l'empire; je l'ai fait et il m'a fait... J'ai été nommé chevalier après le 10 décembre, officier en janvier 52, commandeur le 15 août 54, grand officier il y a trois mois. Sous la présidence, j'ai eu un instant le portefeuille des travaux publics; plus tard, l'empereur m'a chargé d'une mission en Angleterre; puis, je suis entré au Conseil d'État et au Sénat...

— Et demain, où entrez-vous? demanda Clorinde, avec un rire, sous lequel elle tâchait de cacher l'ardeur de sa curiosité.

Il la regarda, s'arrêta net.

— Vous êtes bien curieuse, mademoiselle Machiavel, dit-il.

Alors, elle balança ses jambes d'un mouvement plus vif. Il y eut un silence. Rougon, à la voir de nouveau perdue dans une grosse rêverie, crut le moment favorable pour la confesser.

— Les femmes... commença-t-il.

Mais elle l'interrompit, les yeux vagues, souriant légèrement à ses pensées, murmurant à demi-voix :

— Oh! les femmes ont autre chose.

Ce fut son seul aveu. Elle acheva sa tartine, vida d'un trait le verre d'eau pure, et se mit debout sur la table, d'un saut qui attestait son habileté d'écuyère.

— Eh! Luigi! cria-t-elle.

Le peintre, depuis un instant, mordant ses moustaches d'impatience, s'était levé, piétinant autour d'elle et de Rougon. Il revint s'asseoir avec un soupir, il reprit sa palette. Les trois minutes de grâce demandées par Clorinde, avaient duré un quart d'heure. Cependant, elle

se tenait debout sur la table, toujours enveloppée du morceau de dentelle noire. Puis, quand elle eut retrouvé la pose, elle se découvrit, d'un seul geste. Elle redevenait un marbre, elle n'avait plus de pudeur.

Dans les Champs-Élysées, les voitures roulaient plus rares. Le soleil couchant enfilait l'avenue d'une poussière de soleil qui poudrait les arbres, comme si les roues eussent soulevé ce nuage de lumière rousse. Sous le jour tombant des hautes baies vitrées, les épaules de Clorinde se moirèrent d'un reflet d'or. Et, lentement, le ciel pâlissait.

— Est-ce que le mariage de monsieur de Marsy avec cette princesse valaque est toujours décidé? demanda-t-elle au bout d'un instant.

— Mais je le pense, répondit Rougon. Elle est fort riche. Marsy est toujours à court d'argent. D'ailleurs, on raconte qu'il en est fou.

Le silence ne fut plus troublé. Rougon restait là, se croyant chez lui, ne songeant pas à s'en aller. Il réfléchissait, il reprenait sa promenade. Cette Clorinde était vraiment une fille très-séduisante. Il pensait à elle, comme s'il l'avait déjà quittée depuis longtemps; et, les yeux sur le parquet, il descendait dans des pensées à demi formulées, fort douces, dont il goûtait le chatouillement intérieur. Il lui semblait sortir d'un bain tiède, avec une langueur de membres délicieuse. Une odeur particulière, d'une rudesse presque sucrée, le pénétrait. Cela lui aurait paru bon, de se coucher sur un des canapés et de s'y endormir, dans cette odeur.

Il fut brusquement réveillé par un bruit de voix. Un grand vieillard, qu'il n'avait pas vu entrer, baisait sur le front Clorinde, qui se penchait en souriant, au bord de la table.

— Bonjour, mignonne, disait-il. Comme tu es belle! Tu montres donc tout ce que tu as?

Il eut un léger ricanement, et comme Clorinde, confuse, ramassait son bout de dentelle noire :

— Non, non, reprit-il vivement, c'est très-joli, tu peux tout montrer, va!... Ah! ma pauvre enfant, j'en ai vu bien d'autres!

Puis, se tournant vers Rougon qu'il traita de « cher collègue », il lui serra la main, en ajoutant :

— Une gamine qui s'est oubliée plus d'une fois sur mes genoux, quand elle était petite! Maintenant, ça vous a une poitrine qui vous éborgne!

C'était le vieux M. de Plouguern. Il avait soixante-dix ans. Sous Louis-Philippe, envoyé à la Chambre par le Finistère, il fut un des députés légitimistes qui firent le pèlerinage de Belgrave-Square; et il donna sa démission, à la suite du vote de flétrissure, dont ses compagnons et lui furent frappés. Plus tard, après les journées de février, il montra une tendresse soudaine pour la république, qu'il acclama vigoureusement sur les bancs de la Constituante. Maintenant, depuis que l'empereur lui avait assuré au Sénat une retraite méritée, il était bonapartiste. Seulement, il savait l'être en gentilhomme. Son humilité grande se permettait parfois le ragoût d'une pointe d'opposition. L'ingratitude l'amusait. Sceptique jusqu'aux moelles, il défendait la religion et la famille. Il croyait devoir cela à son nom, un des plus illustres de la Bretagne. Certains jours, il trouvait l'empire immoral, et il le disait tout haut. Lui, avait vécu une vie d'aventures suspectes, très-dissolu, très-inventif, raffinant les jouissances; on racontait sur sa vieillesse des anecdotes qui faisaient rêver les jeunes gens. Ce fut pendant un voyage en Italie qu'il connut la comtesse Balbi, dont il resta l'amant près de trente ans; après des séparations qui duraient des années, ils se remettaient ensemble, pour trois nuits, dans les villes

où ils se rencontraient. Une histoire voulait que Clorinde fût sa fille; mais ni lui ni la comtesse n'en savaient réellement rien; et, depuis que l'enfant devenait femme, grasse et désirable, il affirmait avoir beaucoup fréquenté son père, autrefois. Il la couvait de ses yeux restés vifs, et prenait avec elle des familiarités fort libres de vieil ami. M. de Plouguern, grand, sec, osseux, avait une ressemblance avec Voltaire, pour lequel il pratiquait une dévotion secrète.

— Parrain, tu ne regardes pas mon portrait? cria Clorinde.

Elle l'appelait parrain, par amitié. Il s'était avancé derrière Luigi, clignant les yeux en connaisseur.

— Délicieux! murmura-t-il.

Rougon s'approcha, Clorinde elle-même sauta de la table, pour voir. Et tous trois se pâmèrent. La peinture était très-propre. Le peintre avait déjà couvert la toile entière d'un léger frottis rose, blanc, jaune, qui gardait des pâleurs d'aquarelle. Et la figure souriait d'un air joli de poupée, avec ses lèvres arquées, ses sourcils recourbés, ses joues frottées de vermillon tendre. C'était une Diane à mettre sur une boîte de pastilles.

— Oh! voyez donc, là, près de l'œil, cette petite lentille, dit Clorinde en tapant les mains d'admiration. Ce Luigi, il n'oublie rien!

Rougon, que les tableaux ennuyaient d'ordinaire, était charmé. Il comprenait l'art, en ce moment. Il porta ce jugement, d'un ton très-convaincu :

— C'est admirablement dessiné.

— Et la couleur est excellente, reprit M. de Plouguern. Ces épaules sont de la chair... Très-agréables, les seins. Celui de gauche surtout est d'une fraîcheur de rose .. Hein! quels bras! Cette mignonne vous a des bras éton-

nants! J'aime beaucoup le renflement au-dessus de la saignée; c'est d'un modelé parfait.

Et se tournant vers le peintre :

— Monsieur Pozzo, ajouta-t-il, tous mes compliments. J'avais déjà vu une *Baigneuse* de vous. Mais ce portrait sera supérieur... Pourquoi n'exposez-vous pas? J'ai connu un diplomate qui jouait merveilleusement du violon; cela ne l'a pas empêché de faire son chemin.

Luigi, très-flatté, s'inclinait. Cependant, le jour baissait, et comme il voulait finir une oreille, disait-il, il pria Clorinde de reprendre la pose pour dix minutes au plus. M. de Plouguern et Rougon continuèrent à causer peinture. Celui-ci avouait que des études spéciales l'avaient empêché de suivre le mouvement artistique des dernières années; mais il protestait de son admiration pour les belles œuvres. Il en vint à déclarer que la couleur le laissait assez froid; un beau dessin le satisfaisait pleinement, un dessin qui fût capable d'élever l'âme et d'inspirer de grandes pensées. Quant à M. de Plouguern, il n'aimait que les anciens; il avait visité tous les musées de l'Europe, il ne comprenait pas qu'on eût assez de hardiesse pour oser peindre encore. Pourtant, le mois précédent, il avait fait décorer un petit salon par un artiste que personne ne connaissait et qui avait vraiment bien du talent.

— Il m'a peint des petits Amours, des fleurs, des feuillages tout à fait extraordinaires, dit-il. Positivement, on cueillerait les fleurs. Et il y a là-dedans des insectes, papillons, mouches, hannetons, qu'on croirait vivants. Enfin, c'est très-gai... Moi, j'aime la peinture gaie.

— L'art n'est pas fait pour ennuyer, conclut Rougon.

A ce moment, comme ils marchaient côte à côte, à petits pas, M. de Plouguern écrasa, sous le talon de sa

bottine, quelque chose qui éclata avec le léger bruit d'un pois fulminant.

— Qu'est-ce donc? cria-t-il.

Il ramassa un chapelet glissé d'un fauteuil, sur lequel Clorinde avait dû vider ses poches. Un des grains de verre, près de la croix, était pulvérisé ; la croix elle-même, toute petite, en argent, avait un de ses bras replié et aplati. Le vieillard balança le chapelet, ricanant, disant :

— Mignonne, pourquoi donc laisses-tu traîner ces joujoux-là ?

Mais Clorinde était devenue pourpre. Elle se précipita du haut de la table, les lèvres gonflées, les yeux brouillés de colère, se couvrant les épaules à la hâte, balbutiant :

— Méchant! méchant ! il a brisé mon chapelet !

Et elle le lui arracha. Elle pleurait comme une enfant.

— La, la, disait M. de Plouguern riant toujours. Voyez-vous ma dévote! L'autre matin, elle a failli me crever les yeux, parce qu'en apercevant un rameau de buis au fond de son alcôve, je lui demandais ce qu'elle balayait avec ce petit balais-là... Ne pleure donc plus, grosse bête! Je ne lui ai rien cassé, au bon Dieu.

— Si, si, cria-t-elle, vous lui avez fait du mal.

Elle ne le tutoyait plus. De ses mains tremblantes, elle achevait d'enlever la perle de verre. Puis, avec un redoublement de sanglots, elle voulut arranger la croix. Elle l'essuyait du bout des doigts, comme si elle avait vu des gouttes de sang perler sur le métal. Elle murmurait :

— C'est le pape qui m'en a fait cadeau, la première fois que je suis allée le voir avec maman. Il me connaît bien, le pape; il m'appelle « son bel apôtre », parce que

je lui ai dit un jour que je serais contente de mourir pour lui... Un chapelet qui me portait bonheur. Maintenant, il n'aura plus de vertu, il attirera le diable...

— Voyons, donne-le-moi, interrompit M. de Plouguern. Tu vas t'abîmer les ongles, à vouloir raccommoder ça... L'argent, c'est dur, mignonne.

Il avait repris le chapelet, il tâchait de déplier le bras de la croix, délicatement, de façon à ne pas le casser. Clorinde ne pleurait plus, les yeux fixes, très-attentive. Rougon, lui aussi, avançait la tête, avec un sourire; il était d'une irréligion déplorable, à ce point que la jeune fille avait failli rompre deux fois avec lui, pour des plaisanteries déplacées.

— Fichtre! disait à demi-voix M. de Plouguern, il n'est pas tendre, le bon Dieu. C'est que j'ai peur de le couper en deux... Tu aurais un bon Dieu de rechange, petite.

Il fit un nouvel effort. La croix se rompit net.

— Ah! tant pis! s'écria-t-il. Cette fois, il est cassé.

Rougon s'était mis à rire. Alors Clorinde, les yeux très-noirs, la face convulsée, se recula, les regarda en face, puis de ses poings fermés les repoussa furieusement; comme si elle avait voulu les jeter à la porte. Elle les injuriait en italien, la tête perdue.

— Elle nous bat, elle nous bat, répéta gaiement M. de Plouguern.

— Voilà les fruits de la superstition, dit Rougon entre ses dents.

Le vieillard cessa de plaisanter, la mine subitement grave; et, comme le grand homme continuait à lancer des phrases toutes faites sur l'influence détestable du clergé, sur l'éducation déplorable des femmes catholiques, sur l'abaissement de l'Italie livrée aux prêtres, il déclara de sa voix sèche :

— La religion fait la grandeur des États.

— Quand elle ne les ronge pas comme un ulcère, répliqua Rougon. L'histoire est là. Que l'empereur ne tienne pas les évêques en respect, il les aura bientôt tous sur les bras.

Alors, M. de Plouguern se fâcha à son tour. Il défendit Rome Il parla des convictions de toute sa vie. Sans religion, les hommes retournaient à l'état de brutes. Et il en vint à plaider la grande cause de la famille. L'époque tournait à l'abomination; jamais le vice ne s'était étalé plus impudemment, jamais l'impiété n'avait jeté un pareil trouble dans les consciences.

— Ne me parlez pas de votre empire! finit-il par crier. C'est un fils bâtard de la révolution... Oh! nous le savons, votre empire rêve l'humiliation de l'Église. Mais nous sommes là, nous ne nous laisserons pas égorger comme des moutons... Essayez un peu, mon cher monsieur Rougon, d'avouer vos doctrines au Sénat.

— Eh! ne lui répondez plus, dit Clorinde. Si vous le poussiez, il finirait par cracher sur le Christ. C'est un damné.

Rougon, accablé, s'inclina. Il y eut un silence. La jeune fille cherchait sur le parquet le petit fragment détaché de la croix; quand elle l'eût trouvé, elle le plia soigneusement avec le chapelet, dans un morceau de journal. Elle se calmait.

— Ah ça! mignonne, reprit tout d'un coup M. de Plouguern, je ne t'ai pas encore dit pourquoi je suis monté. J'ai une loge au Palais-Royal ce soir, et je vous emmène.

— Ce parrain! s'écria Clorinde, redevenue toute rose de plaisir. On va réveiller maman.

Elle l'embrassa « pour la peine », disait-elle. Elle se tourna vers Rougon, souriante, la main tendue, en disant avec une moue exquise :

— Vous ne m'en voulez pas, vous! Ne me faites donc plus enrager avec vos idées de païen... Je deviens bête, lorsqu'on me taquine sur la religion. Je compromettrais mes meilleures amitiés.

Luigi, cependant, avait poussé son chevalet dans un coin, voyant qu'il ne pourrait finir l'oreille, ce jour-là Il prit son chapeau, il vint toucher la jeune fille à l'epaule, pour l'avertir qu'il partait. Et elle l'accompagna jusque sur le palier, elle tira elle-même la porte sur eux; mais ils se firent leurs adieux si bruyamment, qu'on entendit un léger cri de Clorinde, qui se perdit dans un rire étouffé. Quand elle rentra, elle dit :

— Je vais me déshabiller, à moins que parrain ne veuille m'emmener comme ça au Palais-Royal.

Et ils s'égayèrent tous les trois, à cette idée. Le crépuscule était tombé. Quand Rougon se retira, Clorinde descendit avec lui, laissant M. de Plouguern seul un instant, le temps de passer une robe. Il faisait déjà tout noir dans l'escalier. Elle marchait la première, sans dire un mot, si lentement, qu'il sentait le frôlement de sa tunique de gaze sur ses genoux. Puis, arrivée devant la porte de la chambre, elle entra; elle fit deux pas, avant de se retourner. Lui, l'avait suivie. Là, les deux fenêtres éclairaient d'une poussière blanche le lit défait, la cuvette oubliée, le chat toujours endormi sur le paquet de vêtements.

— Vous ne m'en voulez pas? répéta-t-elle à voix presque basse, en lui tendant les mains.

Il jura que non. Il avait pris ses mains, il remonta le long des bras jusqu'au-dessus des coudes, fouillant doucement dans la dentelle noire, pour que ses gros doigts pussent passer sans rien déchirer. Elle haussait légèrement les bras, comme désireuse de lui faciliter cette besogne. Ils étaient dans l'ombre du paravent, ils

ne se voyaient point la face. Et lui, au milieu de cette chambre dont l'air renfermé le suffoquait un peu, retrouvait l'odeur d'une rudesse presque sucrée qui l'avait déjà grisé. Mais, dès qu'il eût dépassé les coudes, ses mains devenant brutales, il sentit Clorinde lui échapper, et il l'entendit crier, par la porte restée ouverte derrière eux :

— Antonia ! de la lumière, et donnez-moi ma robe grise !

Quand Rougon se trouva sur l'avenue des Champs-Élysées, il demeura un moment étourdi, à respirer l'air frais qui soufflait des hauteurs de l'Arc-de-Triomphe. L'avenue, vide de voitures, allumait un à un ses becs de gaz, dont les clartés brusques piquaient l'ombre d'une traînée d'étincelles vives. Il venait d'avoir comme un coup de sang, il se passait les mains sur la face.

— Ah ! non, dit-il tout haut, ce serait trop bête !

IV

Le cortége du baptême devait partir du pavillon de l'Horloge, à cinq heures. L'itinéraire était la grande allée du jardin des Tuileries, la place de la Concorde, la rue de Rivoli, la place de l'Hôtel-de-Ville, le pont d'Arcole, la rue d'Arcole et la place du Parvis.

Dès quatre heures, la foule fut immense au pont d'Arcole. Là, dans la trouée que la rivière faisait au milieu de la ville, un peuple pouvait tenir. C'était un élargissement brusque de l'horizon, avec la pointe de l'île Saint-Louis au loin, barrée par la ligne noire du pont Louis-Philippe; à gauche. le petit bras se perdait au fond d'un étranglement de constructions basses; à droite, le grand bras ouvrait un lointain noyé dans une fumée violâtre, où l'on distinguait la tache verte des arbres du Port-aux-Vins. Puis, des deux côtés, du quai Saint-Paul au quai de la Mégisserie, du quai Napoléon au quai de l'Horloge, les trottoirs allongeaient des grandes routes; tandis que la place de l'Hôtel-de-Ville, en face du pont, étendait une plaine. Et sur ces vastes espaces, le ciel, un ciel de juin d'une pureté chaude, mettait un pan énorme de son infini bleu.

Quand la demie sonna, il y avait du monde partout. Le long des trottoirs, des files interminables de curieux, écrasés contre les parapets, stationnaient. Une mer de

têtes humaines, aux flots toujours montants, emplissait la place de l'Hôtel-de-Ville. En face, les vieilles maisons du quai Napoléon, dans les vides noirs de leurs fenêtres grandes ouvertes, entassaient des visages; et même, du fond des ruelles sombres bâillant sur la rivière, la rue Colombe, la rue Saint-Landry, la rue Glatigny, des bonnets de femme se penchaient, avec leurs brides envolées par le vent. Le pont Notre-Dame envahi montrait une rangée de spectateurs, les coudes appuyés sur la pierre, comme sur le velours d'une tribune colossale. A l'autre bout, tout là-bas, le pont Louis-Philippe s'animait d'un grouillement de points noirs; pendant que les croisées les plus lointaines, les petites raies qui trouaient régulièrement les façades jaunes et grises du cap de maisons, à la pointe de l'île, s'éclairaient par instants de la tache claire d'une robe. Il y avait des hommes debout sur les toits, parmi les cheminées. Des gens qu'on ne voyait pas, regardaient dans des lunettes, du haut de leurs terrasses, quai de la Tournelle. Et le soleil oblique, largement épandu, semblait le frisson même de cette foule; il roulait le rire ému de la houle des têtes; des ombrelles voyantes, tendues comme des miroirs, mettaient des rondeurs d'astre, au milieu du bariolage des jupes et des paletots.

Mais ce qu'on apercevait de toute part, des quais, des ponts, des fenêtres, c'était, à l'horizon, sur la muraille nue d'une maison à six étages, dans l'île Saint-Louis, une redingote grise géante, peinte à fresque, de profil, avec sa manche gauche pliée au coude, comme si le vêtement eût gardé l'attitude et le gonflement d'un corps, à cette heure disparu. Cette réclame monumentale prenait, dans le soleil, au-dessus de la fourmilière des promeneurs, une extraordinaire importance.

Cependant, une double haie ménageait le passage du

cortége, au milieu de la foule. A droite, s'alignaient des gardes nationaux; à gauche, des soldats de la ligne. Un bout de cette double haie se perdait dans la rue d'Arcole, pavoisée de drapeaux, tendue aux fenêtres d'étoffes riches, qui battaient mollement, le long des maisons noires. Le pont, laissé vide, était la seule bande de terre nue, au milieu de l'envahissement des moindres coins; et il faisait un étrange effet, désert, léger, avec son unique arche de fer, d'une courbe si molle. Mais, en bas, sur les berges de la rivière, l'écrasement recommençait; des bourgeois endimanchés avaient étalé leurs mouchoirs, s'étaient assis là, à côté de leurs femmes, attendant, se reposant de toute une après-midi de flânerie. Au delà du pont, au milieu de la nappe élargie de la rivière, très-bleue, moirée de vert à la rencontre des deux bras, une équipe de canotiers en vareuses rouges ramaient, pour maintenir leur canot à la hauteur du Port-aux-Fruits. Il y avait encore, contre le quai de Gèvres, un grand lavoir, avec ses charpentes verdies par l'eau, dans lequel on entendait les rires et les coups de battoir des blanchisseuses. Et ce peuple entassé, ces trois à quatre cent mille têtes, par moments, se levaient, regardaient les tours de Notre-Dame, qui dressaient de biais leur masse carrée, au-dessus des maisons du quai Napoléon. Les tours, dorées par le soleil couchant, couleur de rouille sur le ciel clair, vibraient dans l'air, toutes sonores d'un carillon formidable.

Deux ou trois fausses alertes avaient déjà causé de profondes bousculades dans la foule.

— Je vous assure qu'ils ne passeront pas avant cinq heures et demie, disait un grand diable assis devant un café du quai de Gèvres, en compagnie de M. et de madame Charbonnel.

C'était Gilquin, Théodore Gilquin, l'ancien locataire

de madame Mélanie Correur, le terrible ami de Rougon. Ce jour-là, il était tout habillé de coutil jaune, un vêtement complet à vingt-neuf francs, fripé, taché, éclaté aux coutures; et il avait des bottes crevées, des gants havane clair, un large chapeau de paille sans ruban. Quand il mettait des gants, Gilquin était habillé. Depuis midi, il pilotait les Charbonnel, dont il avait fait connaissance, un soir, chez Rougon, dans la cuisine.

— Vous verrez tout, mes enfants, répétait-il en essuyant de la main les longues moustaches qui balafraient de noir sa face d'ivrogne. Vous vous êtes remis entre mes mains, n'est-ce pas? eh bien, laissez-moi régler l'ordre et la marche de la petite fête.

Gilquin avait déjà bu trois verres de cognac et cinq chopes. Depuis deux grandes heures, il tenait là les Charbonnel, sous prétexte qu'il fallait arriver des premiers. C'était un petit café qu'il connaissait, où l'on était parfaitement bien, disait-il; et il tutoyait le garçon. Les Charbonnel, résignés, l'écoutaient, très-surpris de l'abondance et de la variété de sa conversation; madame Charbonnel n'avait voulu qu'un verre d'eau sucrée; M. Charbonnel prenait un verre d'anisette, ainsi que cela lui arrivait parfois, au cercle du Commerce, à Plassans. Cependant, Gilquin leur parlait du baptême, comme s'il avait passé le matin aux Tuileries, pour avoir des renseignements.

— L'impératrice est bien contente, disait-il. Elle a eu des couches superbes. Oh! c'est une gaillarde! Vous allez voir quelle prestance elle a... L'empereur, lui, est revenu avant-hier de Nantes, où il était allé, à cause des inondations... Hein! quel malheur que ces inondations!

Madame Charbonnel recula sa chaise Elle avait une légère peur de la foule, qui coulait devant elle, de plus en plus compacte.

— Que de monde! murmura-t-elle.

— Pardi! cria Gilquin, il y a plus de trois cent mille étrangers dans Paris. Depuis huit jours, les trains de plaisir amènent ici toute la province... Tenez, voilà des Normands là-bas, et voilà des Gascons, et voilà des Francs-Comtois. Oh! je les flaire tout de suite, moi! J'ai joliment roulé ma bosse.

Puis, il dit que les tribunaux chômaient, que la Bourse était fermée, que toutes les administrations avaient donné congé à leurs employés. La capitale entière fêtait le baptême. Et il en vint à citer des chiffres, à calculer ce que coûteraient la cérémonie et les fêtes. Le Corps législatif avait voté quatre cent mille francs; mais c'était une misère, car un palefrenier des Tuileries lui avait affirmé, la veille, que le cortége seul coûterait près de deux cent mille francs. Si l'empereur n'ajoutait qu'un million pris sur la liste civile, il devrait s'estimer heureux. La layette à elle seule était de cent mille francs.

— Cent mille francs! répéta madame Charbonnel abasourdie. Mais en quoi donc est-elle? qu'est-ce qu'on a donc mis après?

Gilquin eut un rire complaisant. Il y avait des dentelles si chères! Lui, autrefois, avait voyagé pour les dentelles. Et il continua ses calculs : cinquante mille francs étaient alloués en secours aux parents des enfants légitimes, nés le même jour que le petit prince, et dont l'empereur et l'impératrice avaient voulu être parrain et marraine; quatre-vingt-cinq mille francs devaient être dépensés en achat de médailles pour les auteurs des cantates chantées dans les théâtres. Enfin, il donna des détails sur les cent vingt mille médailles commémoratives distribuées aux collégiens, aux enfants des écoles primaires et des salles d'asile, aux sous-officiers et aux soldats de l'armée de Paris. Il en avait une, il la montra. C'était une

médaille de la grandeur d'une pièce de dix sous, portant d'un côté les profils de l'empereur et de l'impératrice, de l'autre celui du prince impérial, avec la date du baptême : 14 juin 1856.

— Voulez-vous me la céder? demanda M. Charbonnel.

Gilquin consentit. Mais, comme le bonhomme, embarrassé pour le prix, lui donnait une pièce de vingt sous, il refusa grandement, il dit que cela ne devait valoir que dix sous. Cependant, madame Charbonnel regardait les profils du couple impérial. Elle s'attendrissait.

— Ils ont l'air bien bon, disait-elle. Ils sont là-dessus, l'un contre l'autre, comme de braves gens... Voyez donc, monsieur Charbonnel, on dirait deux têtes sur le même traversin, quand on regarde la pièce de cette façon.

Alors, Gilquin revint à l'impératrice, dont il exalta la charité. Au neuvième mois de sa grossesse, elle avait donné des après-midi entières à la création d'une maison d'éducation pour les jeunes filles pauvres, tout en haut du faubourg Saint-Antoine. Elle venait de refuser quatre-vingt mille francs, recueillis cinq sous par cinq sous dans le peuple, pour offrir un cadeau au petit prince, et cette somme allait, d'après son désir, servir à l'apprentissage d'une centaine d'orphelins. Gilquin, légèrement gris déjà, ouvrait des yeux terribles en cherchant des inflexions tendres, des expressions alliant le respect du sujet à l'admiration passionnée de l'homme. Il déclarait qu'il ferait volontiers le sacrifice de sa vie, aux pieds de cette noble femme. Mais, autour de lui, personne ne protestait. Le brouhaha de la foule était au loin comme l'écho de ses éloges, s'élargissant en une clameur continue. Et les cloches de Notre-Dame, à toute volée, roulaient par-dessus les maisons l'écroulement de leur joie énorme.

— Il serait peut-être temps d'aller nous placer, dit timidement M. Charbonnel, qui s'ennuyait d'être assis.

Madame Charbonnel s'était levée, ramenant son châle jaune sur son cou.

— Sans doute, murmura-t-elle. Vous vouliez arriver des premiers, et nous restons là, à laisser passer tout le monde devant nous.

Mais Gilquin se fâcha. Il jura, en tapant de son poing la petite table de zinc. Est-ce qu'il ne connaissait pas son Paris? Et, pendant que madame Charbonnel, intimidée, retombait sur sa chaise, il cria au garçon de café :

— Jules, une absinthe et des cigares!

Puis, quand il eut trempé ses grosses moustaches dans son absinthe, il le rappela, furieusement.

— Est-ce que tu te fiches de moi? Veux-tu bien m'emporter cette drogue et me servir l'autre bouteille, celle de vendredi!... J'ai voyagé pour les liqueurs, mon vieux. On ne met pas dedans Théodore.

Il se calma, lorsque le garçon, qui semblait avoir peur de lui, lui eût apporté la bouteille. Alors, il donna des tapes amicales sur les épaules des Charbonnel, il les appela papa et maman.

— Quoi donc! maman, les petons nous démangent? Allez, vous avez le temps de les user, d'ici à ce soir!... Voyons, que diable! mon gros père, est-ce que nous ne sommes pas bien, devant ce café? Nous sommes assis, nous regardons passer le monde... Je vous dis que nous avons le temps. Faites-vous servir quelque chose.

— Merci, nous avons notre suffisance, déclara M. Charbonnel.

Gilquin venait d'allumer un cigare. Il se renversait, les pouces aux entournures de son gilet, tombant sa poitrine, se dandinant sur sa chaise. Une béatitude noyait ses yeux. Tout d'un coup, il eut une idée.

— Vous ne savez pas? cria-t-il, eh bien! demain matin, à sept heures, je suis chez vous et je vous emmène, je vous fais voir toute la fête. Hein! voilà qui est gentil.

Les Charbonnel se regardaient, très-inquiets. Mais, lui, expliquait le programme tout au long. Il avait une voix de montreur d'ours faisant un boniment. Le matin, déjeuner au Palais-Royal et promenade dans la ville. L'après-midi, à l'esplanade des Invalides, représentations militaires, mâts de cocagne, trois cents ballons perdus emportant des cornets de bonbons, grand ballon avec pluie de dragées. Le soir, dîner chez un marchand de vin du quai de Billy qu'il connaissait, feu d'artifice dont la pièce principale devait représenter un baptistère, flânerie au milieu des illuminations. Et il leur parla de la croix de feu qu'on hissait sur l'hôtel de la Légion d'honneur, du palais féerique de la place de la Concorde qui nécessitait l'emploi de neuf cent cinquante mille verres de couleur, de la tour Saint-Jacques dont la statue, en l'air, semblait une torche allumée. Comme les Charbonnel hésitaient toujours, il se pencha, il baissa la voix.

— Puis, en rentrant, nous nous arrêterons dans une crèmerie de la rue de Seine, où l'on mange de la soupe au fromage épatante.

Alors, les Charbonnel n'osèrent plus refuser. Leurs yeux arrondis exprimaient à la fois une curiosité et une épouvante d'enfant. Ils se sentaient devenir la chose de ce terrible homme. Madame Charbonnel se contenta de murmurer :

— Ah! ce Paris, ce Paris!... Enfin, puisque nous y sommes, il faut bien tout voir. Mais si vous saviez, monsieur Gilquin, comme nous étions tranquilles à Plassans! J'ai là-bas des conserves qui se perdent, des confitures, des cerises à l'eau-de-vie, des cornichons...

— N'aie donc pas peur, maman! dit Gilquin qui s'égayait jusqu'à la tutoyer Tu gagnes ton procès et tu m'invites, hein! Nous allons tous là-bas râfler les conserves.

Il se versa un nouveau verre d'absinthe. Il était complétement gris. Pendant un moment, il couva les Charbonnel d'un regard attendri. Lui, voulait qu'on eût le cœur sur la main. Brusquement, il se mit debout, il agita ses longs bras, poussant des psit! des hé! là-bas! C'était madame Mélanie Correur, en robe de soie gorge de pigeon, qui passait sur le trottoir, en face. Elle tourna la tête, elle parut très-ennuyée d'apercevoir Gilquin. Cependant, elle traversa la chaussée, en balançant ses hanches d'un air de princesse. Et quand elle fut debout devant la table, elle se fit longtemps prier pour accepter quelque chose.

— Voyons, un petit verre de cassis, dit Gilquin. Vous l'aimez... Vous vous souvenez, rue Vanneau? Était-ce assez farce, dans ce temps-là! Ah! cette grosse bête de Correur!

Elle finissait par s'asseoir, lorsqu'une immense acclamation courut dans la foule. Les promeneurs, comme soulevés par un coup de vent, s'emportaient, avec un piétinement de troupeau débandé. Les Charbonnel, instinctivement, s'étaient levés pour prendre leur course. Mais la lourde main de Gilquin les recolla sur leur chaise. Il était pourpre.

— Ne bougez donc pas, sacrebleu! Attendez le commandement... Vous voyez bien que tous ces imbéciles ont le nez cassé. Il n'est que cinq heures, n'est-ce pas? C'est le cardinal-légat qui arrive. Nous nous en moquons, hein! du cardinal-légat. Moi, je trouve blessant que le pape ne soit pas venu en personne. On est parrain ou on ne l'est pas, il me semble!... Je vous jure

que le mioche ne passera pas avant une demi-heure.

Peu à peu, l'ivresse lui ôtait de son respect. Il avait retourné sa chaise, il fumait dans le nez du monde, envoyant des clignements d'yeux aux femmes, regardant les hommes d'un air provoquant. Au pont Notre-Dame, à quelques pas, il se produisait des embarras de voiture; les chevaux piaffaient d'impatience, des uniformes de hauts fonctionnaires et d'officiers supérieurs, brodés d'or, constellés de décorations, se montraient aux portières.

— En voilà de la quincaillerie! murmura Gilquin, avec un sourire d'homme supérieur.

Mais, comme un coupé arrivait par le quai de la Mégisserie, il faillit d'un saut renverser la table, il s'écria :

— Tiens! Rougon!

Et, debout, de sa main gantée, il saluait. Puis, craignant de ne pas être vu, il prit son chapeau de paille, il l'agita. Rougon, dont le costume de sénateur était très-regardé, se renfonça vite dans un coin du coupé. Alors, Gilquin l'appela, en se faisant un porte-voix de son poing à demi-fermé. En face, sur le trottoir, la foule s'attroupait, se retournait, pour voir à qui en avait ce grand diable, habillé de coutil jaune. Enfin, le cocher put fouetter son cheval, le coupé s'engagea sur le pont Notre-Dame.

— Taisez-vous donc! dit à voix étouffée madame Correur, en saisissant l'un des bras de Gilquin.

Il ne voulut pas s'asseoir tout de suite. Il se haussait, pour suivre le coupé, au milieu des autres voitures. Et il lança une dernière phrase, derrière les roues qui fuyaient.

— Ah! le lâcheur, c'est parce qu'il a de l'or sur son paletot, maintenant! Ça n'empêche pas, mon gros, que

tu aies emprunté plus d'une fois les bottes de Théodore !

Autour de lui, aux sept ou huit tables du petit café, des bourgeois avec leurs dames ouvraient des yeux énormes ; il y avait surtout, à la table voisine, une famille, le père, la mère et trois enfants, qui l'écoutaient, d'un air profondément intéressé. Lui, se gonflait, ravi d'avoir un public. Il promena lentement un regard sur les consommateurs, et dit très-haut, en se rasseyant :

— Rougon ! c'est moi qui l'ai fait !

Madame Correur ayant tenté de l'interrompre, il la prit à témoin. Elle savait bien tout, elle ! Ça s'était passé chez elle, rue Vanneau, hôtel Vanneau. Elle ne démentirait peut-être pas qu'il lui avait prêté ses bottes vingt fois, pour aller chez des gens comme il faut se mêler à un tas de trafics, auxquels personne ne comprenait rien. Rougon, dans ce temps-là, n'avait qu'une paire de vieilles savates éculées, dont un chiffonnier n'aurait pas voulu. Et, se penchant, d'un air victorieux vers la table voisine, mêlant la famille à la conversation, il s'écria :

— Parbleu ! elle ne dira pas non. C'est elle, à Paris, qui lui a payé sa première paire de bottes neuves.

Madame Correur tourna sa chaise, pour ne plus paraître faire partie de la société de Gilquin. Les Charbonnel restaient tout pâles de la façon dont ils entendaient traiter un homme qui devait leur mettre en poche cinq cent mille francs. Mais Gilquin était lancé, il raconta, avec des détails interminables, les commencements de Rougon. Lui, se disait philosophe ; il riait maintenant, il prenait à partie les consommateurs les uns après les autres, fumant, crachant, buvant, leur expliquant qu'il était accoutumé à l'ingratitude des hommes ; il lui suffisait d'avoir sa propre estime. Et il répétait qu'il avait fait Rougon. A cette époque, il voyageait pour la par-

fumerie; mais le commerce n'allait pas, à cause de la république. Tous les deux, ils crevaient de faim sur le même palier. Alors, lui, avait eu l'idée de pousser Rougon à se faire envoyer de l'huile d'olive par un propriétaire de Plassans; et ils s'étaient mis en campagne, chacun de son côté, battant le pavé de Paris jusqu'à des dix heures du soir, avec des échantillons d'huile dans leurs poches. Rougon n'était pas fort; pourtant il rapportait parfois de belles commandes, prises chez les grands personnages où il allait en soirée. Ah! ce gredin de Rougon! plus bête qu'une oie sur toutes sortes de choses, et malin avec cela! Comme il avait fait trimer Théodore, plus tard, pour sa politique! Ici, Gilquin baissa un peu la voix, cligna les yeux; car, enfin, lui aussi avait fait partie de la bande. Il courait les bastringues de barrière, où il criait : Vive la république! Dame, il fallait bien être républicain, pour racoler du monde. L'empire lui devait un beau cierge. Eh bien! l'empire ne lui disait pas même merci. Tandis que Rougon et sa clique se partageaient le gâteau, on le flanquait à la porte, comme un chien galeux. Il préférait ça, il aimait mieux rester indépendant. Seulement, il éprouvait un regret, celui de n'être pas allé jusqu'au bout avec les républicains, pour balayer à coups de fusil toute cette crapule-là.

— C'est comme le petit Du Poizat, qui a l'air de ne plus me reconnaître! dit-il en terminant. Un gringalet dont j'ai bourré plus d'une fois la pipe!... Du Poizat! sous-préfet! Je l'ai vu en chemise avec la grande Amélie, qui le jetait d'une claque à la porte, quand il n'était pas sage.

Il se tut un instant, subitement attendri, les yeux noyés d'ivresse. Puis, il reprit, en interrogeant les consommateurs à la ronde :

— Enfin, vous venez de voir Rougon... Je suis aussi

grand que lui. J'ai son âge. Je me flatte d'avoir une tête un peu moins canaille que la sienne. Eh bien, est-ce que je ne ferais pas mieux que ce gros cochon dans une voiture, avec des machines dorées plein le corps?

Mais, à ce moment, une telle clameur s'éleva de la place de l'Hôtel-de-Ville, que les consommateurs ne songèrent guère à répondre. La foule s'emporta de nouveau; on ne voyait que des jambes d'homme en l'air, tandis que les femmes se retroussaient jusqu'aux genoux, montrant leurs bas blancs, pour mieux courir. Et, comme la clameur approchait, s'élargissait en un glapissement de plus en plus distinct, Gilquin cria :

— Houp! c'est le mioche!... Payez vite, papa Charbonnel, et suivez-moi tous.

Madame Correur avait saisi un pan de son paletot de coutil jaune, afin de ne pas le perdre. Madame Charbonnel venait ensuite, essoufflée. On faillit laisser en chemin M. Charbonnel. Gilquin s'était jeté en plein tas, résolûment, jouant des coudes, ouvrant un sillon; et il manœuvrait avec une telle autorité, que les rangs les plus serrés s'écartaient devant lui. Quand il fut parvenu au parapet du quai, il plaça son monde. D'un effort, il souleva ces dames, les assit sur le parapet, les jambes du côté de la rivière, malgré les petits cris d'effroi qu'elles poussaient. Lui et M. Charbonnel restèrent debout derrière elles.

— Hein! mes petites chattes, vous êtes aux premières loges, leur dit-il pour les calmer. N'ayez pas peur! Nous allons vous prendre par la taille.

Il glissa ses deux bras autour du bel embonpoint de madame Correur, qui lui sourit. On ne pouvait se fâcher avec ce gaillard-là. Cependant, on ne voyait rien. Du côté de la place de l'Hôtel-de-Ville, il y avait comme un clapotement de têtes, une marée de vivats qui mon-

taient; des chapeaux, au loin, agités par des mains qu'on ne distinguait pas, mettaient au-dessus de la foule une large vague noire, dont le flot gagnait lentement de proche en proche. Puis, ce furent les maisons du quai Napoléon, situées en face de la place, qui s'émurent les premières; aux fenêtres, les gens se haussèrent, se bousculèrent, avec des visages ravis, des bras tendus montrant quelque chose, à gauche, du côté de la rue de Rivoli. Et, pendant trois éternelles minutes, le pont resta encore vide. Les cloches de Notre-Dame, comme prises d'une fureur d'allégresse, sonnaient plus fort.

Tout d'un coup, au milieu de la multitude anxieuse, des trompettes parurent, sur le pont désert. Un immense soupir roula et se perdit. Derrière les trompettes et le corps de musique qui les suivait, venait un général accompagné de son état-major, à cheval. Ensuite, après des escadrons de carabiniers, de dragons et de guides, commençaient les voitures de gala. Il y en avait d'abord huit, attelées de six chevaux. Les premières contenaient des dames du palais, des chambellans, des officiers de la maison de l'empereur et de l'impératrice, des dames d'honneur de la grande-duchesse de Bade, chargée de représenter la marraine. Et Gilquin, sans lâcher madame Correur, lui expliquait dans le dos que la marraine, la reine de Suède, n'avait, pas plus que le parrain, pris la peine de se déranger. Puis, lorsque passèrent la septième voiture et la huitième, il nomma les personnages, avec une familiarité qui le montrait très au courant des choses de la cour. Ces deux dames, c'étaient la princesse Mathilde et la princesse Marie. Ces trois messieurs, c'étaient le roi Jérôme, le prince Napoléon et le prince de Suède; ils avaient avec eux la grande-duchesse de Bade. Le cortége avançait lentement. Aux portières, des écuyers, des aides de camp,

des chevaliers d'honneur, tenaient les brides très-courtes, pour maintenir leurs chevaux au pas.

— Où donc est le petit? demanda madame Charbonnel impatiente.

— Pardi! on ne l'a pas mis sous une banquette, dit Gilquin en riant. Attendez, il va venir.

Il serra plus amoureusement madame Correur, qui s'abandonnait, parce qu'elle avait peur de tomber, disait-elle. Et, gagné par l'admiration, les yeux luisants, il murmura encore :

— N'importe, c'est vraiment beau! Se gobergent-ils ces mâtins-là, dans leurs boîtes de satin!... Quand on pense que j'ai travaillé à tout ça!

Il se gonflait; le cortége, la foule, l'horizon entier était à lui. Mais, dans le court recueillement causé par l'apparition des premières voitures, un brouhaha formidable arrivait; maintenant, c'était sur le quai même que les chapeaux volaient au-dessus des têtes moutonnantes. Au milieu du pont, six piqueurs de l'empereur passaient, avec leur livrée verte, leurs calottes rondes autour desquelles retombaient les brins dorés d'un large gland. Et la voiture de l'impératrice se montra enfin; elle était traînée par huit chevaux; elle avait quatre lanternes, très-riches, plantées aux quatre coins de la caisse; et, toute en glaces, vaste, arrondie, elle ressemblait à un grand coffret de cristal, enrichi de galeries d'or, monté sur des roues d'or. A l'intérieur, on distinguait nettement, dans un nuage de dentelles blanches, la tache rose du prince impérial, tenu sur les genoux de la gouvernante des Enfants de France; auprès d'elle, était la nourrice, une bourguignonne belle femme à forte poitrine. Puis, à quelque distance, après un groupe de garçons d'attelage à pied et d'écuyers à cheval, venait la voiture de l'empereur, attelée également de huit che-

vaux d'une richesse aussi grande, dans laquelle l'empereur et l'impératrice saluaient. Aux portières des deux voitures, ces maréchaux recevaient sans un geste, sur les broderies de leurs uniformes, la poussière des roues.

— Si le pont venait à casser ! dit en ricanant Gilquin, qui avait le goût des imaginations atroces.

Madame Correur, effrayée, le fit taire. Mais lui, insistait, disait que ces ponts de fer n'étaient jamais bien solides ; et, quand les deux voitures furent au milieu du pont, il affirma qu'il voyait le tablier danser. Quel plongeon, tonnerre ! le papa, la maman, l'enfant, ils auraient tous bu un fameux coup ! Les voitures roulaient doucement, sans bruit ; le tablier était si léger, avec sa longue courbe molle, qu'elles étaient comme suspendues, au-dessus du grand vide de la rivière ; en bas, dans la nappe bleue, elles se reflétaient, pareilles à d'étranges poissons d'or, qui auraient nagé entre deux eaux. L'empereur et l'impératrice, un peu las, avaient posé la tête sur le satin capitonné, heureux d'échapper un instant à la foule et de n'avoir plus à saluer. La gouvernante des Enfants de France, elle aussi, profitait des trottoirs déserts, pour relever le petit prince glissé de ses genoux ; tandis que la nourrice, penchée, l'amusait d'un sourire. Et le cortége entier baignait dans le soleil ; les uniformes, les toilettes, les harnais flambaient ; les voitures, toutes braisillantes, emplies d'une lueur d'astre, envoyaient des reflets de glace qui dansaient sur les maisons noires du quai Napoléon. Au loin, au-dessus du pont, se dressait, comme fond à ce tableau, la réclame monumentale peinte sur le mur d'une maison à six étages de l'île Saint-Louis, la redingote grise géante, vide de corps, que le soleil battait d'un rayonnement d'apothéose.

Gilquin remarqua la redingote, au moment où elle dominait les deux voitures. Il cria :

— Tiens! l'oncle, là-bas!

Un rire courut dans la foule, autour de lui. M. Charbonnel, qui n'avait pas compris, voulut se faire donner des explications. Mais on ne s'entendait plus, un vivat assourdissant montait, les trois cent mille personnes qui s'écrasaient là, battaient des mains. Quand le petit prince était arrivé au milieu du pont, et qu'on avait vu paraître derrière lui l'empereur et l'impératrice, dans ce large espace découvert où rien ne gênait la vue, une émotion extraordinaire s'était emparée des curieux. Il y avait eu un de ces enthousiasmes populaires, tout nerveux, roulant les têtes comme sous un coup de vent, d'un bout d'une ville à l'autre. Les hommes se haussaient, mettaient des bambins ébahis à califourchon sur leur cou; les femmes pleuraient, balbutiant des paroles de tendresse pour « le cher petit », partageant avec des mots du cœur la joie bourgeoise du couple impérial. Une tempête de cris continuait à sortir de la place de l'Hôtel-de-Ville; sur les quais, des deux côtés, en amont, en aval, aussi loin que le regard pouvait aller, on apercevait une forêt de bras tendus, s'agitant, saluant. Aux fenêtres, des mouchoirs volaient, des corps se penchaient, le visage allumé, avec le trou noir de la bouche grande ouverte. Et, tout là-bas, les fenêtres de l'île Saint-Louis, étroites comme de minces traits de fusain, s'animaient d'un pétillement de lueurs blanches, d'une vie qu'on ne distinguait pas nettement. Cependant, l'équipe des canotiers en vareuses rouges, debout au milieu de la Seine qui les emportait, vociféraient à pleine gorge; pendant que les blanchisseuses, à demi sorties des vitrages du bateau, les bras nus, débraillées, affolées, voulant se faire entendre, tapaient furieusement leurs battoirs, à les casser.

— C'est fini, allons-nous en, dit Gilquin.

Mais les Charbonnel voulurent voir jusqu'au bout. La

queue du cortége, des escadrons de cent-gardes, de cuirassiers et de carabiniers, s'enfonçaient dans la rue d'Arcole. Puis, il se produisit un tumulte épouvantable ; la double haie des gardes nationaux et des soldats de la ligne fut rompue en plusieurs endroits ; des femmes criaient.

— Allons-nous en, répéta Gilquin. On va s'écraser.

Et, quand il eut posé ces dames sur le trottoir, il leur fit traverser la chaussée, malgré la foule. Madame Correur et les Charbonnel étaient d'avis de suivre le parapet, pour prendre le pont Notre-Dame et aller voir ce qui se passait sur la place du Parvis. Mais il ne les écoutait pas, il les entraînait. Lorsqu'ils furent de nouveau devant le petit café, il les poussa brusquement, les assit à la table qu'ils venaient de quitter.

— Vous êtes encore de jolis cocos ! leur criait-il. Est-ce que vous croyez que j'ai envie de me faire casser les pattes par ce tas de badauds ?... Nous allons boire quelque chose, parbleu ! Nous sommes mieux-là qu'au milieu de la foule. Hein ! nous en avons assez, de la fête ! Ça finit par être bête... Voyons, qu'est-ce que vous prenez, maman ?

Les Charbonnel, qu'il couvait de ses yeux inquiétants, élevèrent de timides objections. Ils auraient bien voulu voir la sortie de l'église. Alors, il leur expliqua qu'il fallait laisser les curieux s'écouler ; dans un quart d'heure, il les conduirait, s'il n'y avait pas trop de monde pourtant. Madame Correur, pendant qu'il redemandait à Jules des cigares et de la bière, s'échappa prudemment.

— Eh bien ! c'est ça, reposez-vous, dit-elle aux Charbonnel. Vous me trouverez là-bas.

Elle prit le pont Notre-Dame et s'engagea dans la rue de la Cité. Mais l'écrasement y était tel, qu'elle mit un grand quart d'heure pour atteindre la rue de Cons-

tantine. Elle dut se décider à couper par la rue de la Licorne et la rue des Trois-Canettes. Enfin, elle déboucha sur la place du Parvis, après avoir laissé à un soupirail de maison suspecte tout un volant de sa robe gorge de pigeon. La place, sablée, jonchée de fleurs, était plantée de mâts portant des bannières aux armes impériales. Devant l'église, un porche colossal, en forme de tente, drapait sur la nudité de la pierre des rideaux de velours rouge, à franges et à glands d'or.

Là, madame Correur fut arrêtée par une haie de soldats qui maintenait la foule. Au milieu du vaste carré laissé libre, des valets de pied se promenaient à petits pas, le long des voitures rangées sur cinq files; tandis que les cochers, solennels, restaient sur leurs sièges, les guides aux mains. Et comme elle allongeait le cou, cherchant quelque fente pour pénétrer, elle aperçut Du Poizat qui fumait tranquillement un cigare, dans un angle de la place, au milieu des valets de pied.

— Est-ce que vous ne pouvez pas me faire entrer? lui demanda-t-elle, quand elle eut réussi à l'appeler, en agitant son mouchoir.

Il parla à un officier, il l'emmena devant l'église.

— Si vous m'en croyez, vous resterez ici avec moi, dit-il. C'est plein à crever, là-dedans. J'étouffais, je suis sorti... Tenez, voici le colonel et monsieur Bouchard qui ont renoncé à trouver des places.

Ces messieurs, en effet, étaient là, à gauche, du côté de la rue du Cloître Notre-Dame. M. Bouchard racontait qu'il venait de confier sa femme à M. d'Escorailles, qui avait un fauteuil excellent pour une dame. Quant au colonel, il regrettait de ne pouvoir expliquer la cérémonie à son fils Auguste.

— J'aurais voulu lui montrer le fameux vase, dit-il. C'est, comme vous le savez, le propre vase de saint Louis,

un vase de cuivre damasquiné et niellé, du plus beau style persan, une antiquité du temps des croisades, qui a servi au baptême de tous nos rois.

— Vous avez vu les honneurs? demanda M. Bouchard à Du Poizat.

— Oui, répondit celui-ci. C'est madame de Llorentz qui portait le chrémeau.

Il dut donner des détails. Le chrémeau était le bonnet de baptême. Ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne savaient cela; ils se récrièrent. Du Poizat énuméra alors les honneurs du prince impérial, le chrémeau, le cierge, la salière, et les honneurs du parrain et de la marraine, le bassin, l'aiguière, la serviette; tous ces objets étaient portés par des dames du palais. Et il y avait encore le manteau du petit prince, un manteau superbe, extraordinaire, étalé près des fonts, sur un fauteuil.

— Comment! il n'y a pas une toute petite place? s'écria madame Correur, à laquelle ces détails donnaient une fièvre de curiosité.

Alors, ils lui citèrent tous les grands corps, toutes les autorités, toutes les délégations qu'ils avaient vus passer. C'était un défilé interminable : le Corps diplomatique, le Sénat, le Corps législatif, le Conseil d'État, la Cour de cassation, la Cour des comptes, la Cour impériale, les Tribunaux de commerce et de première instance, sans compter les ministres, les préfets, les maires et leurs adjoints, les académiciens, les officiers supérieurs, jusqu'à des délégués du consistoire israélite et du consistoire protestant. Et il y en avait encore, et il y en avait toujours.

— Mon Dieu! que ça doit être beau! laissa échapper madame Correur avec un soupir.

Du Poizat haussa les épaules. Il était d'une humeur détestable. Tout ce monde « l'embêtait ». Et il semblait

agacé par la longueur de la cérémonie. Est-ce qu'ils n'auraient pas bientôt fini? Ils avaient chanté le *Veni Creator;* ils s'étaient encensés, promenés, salués. Le petit devait être baptisé, maintenant. M. Bouchard et le colonel, plus patients, regardaient les fenêtres pavoisées de la place; puis, ils renversèrent la tête, à un brusque carillon qui secoua les tours; et ils eurent un léger frisson, inquiets du voisinage énorme de l'église, dont ils n'apercevaient pas le bout, dans le ciel. Cependant, Auguste s'était glissé vers le porche. Madame Correur le suivit. Mais comme elle arrivait en face de la grand'porte, ouverte à deux battants, un spectacle extraordinaire la planta net sur les pavés.

Entre les deux larges rideaux, l'église se creusait, immense, dans une vision surhumaine de tabernacle. Les voûtes, d'un bleu tendre, étaient semées d'étoiles. Les verrières étalaient, autour de ce firmament, des astres mystiques, attisant les petites flammes vives d'une braise de pierreries. Partout, des hautes colonnes, tombait une draperie de velours rouge, qui mangeait le peu de jour traînant sous la nef; et, dans cette nuit rouge, brûlait seul, au milieu, un ardent foyer de cierges, des milliers de cierges en tas, plantés si près les uns des autres, qu'il y avait là comme un soleil unique, flambant dans une pluie d'étincelles. C'était, au centre de la croisée, sur une estrade, l'autel qui s'embrasait. A gauche, à droite, s'élevaient des trônes. Un large dais de velours doublé d'hermine mettait, au-dessus du trône le plus élevé, un oiseau géant, au ventre de neige, aux ailes de pourpre. Et toute une foule riche, moirée d'or, allumée d'un pétillement de bijoux, emplissait l'église : près de l'autel, au fond, le clergé, les évêques crossés et mitrés, faisaient une gloire, un de ces resplendissements qui ouvrent une trouée sur le ciel; autour de l'estrade,

des princes, des princesses, de grands dignitaires, étaient rangés avec une pompe souveraine; puis des deux côtés, dans les bras de la croisée, des gradins montaient, le Corps diplomatique et le Sénat à droite, le Corps législatif et le Conseil d'État à gauche; tandis que les délégations de toutes sortes s'entassaient dans le reste de la nef, et que les dames, en haut, au bord des tribunes, étalaient les vives panachures de leurs étoffes claires. Une grande buée saignante flottait. Les têtes étagées au fond, à droite, à gauche, gardaient des tons roses de porcelaine peinte. Les costumes, le satin, la soie, le velours, avaient des reflets d'un éclat sombre, comme près de s'enflammer. Des rangs entiers, tout d'un coup, prenaient feu. L'église profonde se chauffait d'un luxe inouï de fournaise.

Alors, madame Correur vit s'avancer, au milieu du chœur, un aide des cérémonies, qui cria trois fois, furieusement :

— Vive le prince impérial! vive le prince impérial! vive le prince impérial!

Et, dans l'immense acclamation dont les voûtes tremblèrent, madame Correur aperçut, au bord de l'estrade, l'empereur debout, dominant la foule. Il se détachait en noir sur le flamboiement d'or, que les évêques allumaient derrière lui. Il présentait au peuple le prince impérial, un paquet de dentelles blanches, qu'il tenait très-haut, de ses deux bras levés.

Mais, brusquement, un suisse écarta d'un geste madame Correur. Elle recula de deux pas, elle n'eut plus devant elle, tout près, qu'un des rideaux du porche. La vision avait disparu. Alors elle se retrouva dans le plein jour, et elle resta ahurie, croyant avoir vu quelque vieux tableau, pareil à ceux du Louvre, cuit par l'âge, empourpré et doré, avec des personnages an-

ciens comme on n'en rencontre pas sur les trottoirs

— Ne restez pas là, lui dit Du Poizat, en la ramenant près du colonel et de M. Bouchard.

Ces messieurs, maintenant, causaient des inondations. Les ravages étaient épouvantables, dans les vallées du Rhône et de la Loire. Des milliers de familles se trouvaient sans abri. Les souscriptions, ouvertes de tous les côtés, ne suffisaient pas au soulagement de tant de misères. Mais l'empereur se montrait d'un courage et d'une générosité admirables : à Lyon, on l'avait vu traverser à gué les quartiers bas de la ville, recouverts par les eaux ; à Tours, il s'était promené en canot, pendant trois heures, au milieu des rues inondées. Et partout il semait les aumônes sans compter.

— Écoutez donc ! interrompit le colonel.

Les orgues ronflaient dans l'église. Un chant large sortait par l'ouverture béante du porche, dont les draperies battaient, sous cette haleine énorme.

— C'est le *Te Deum*, dit M. Bouchard.

Du Poizat eut un soupir de soulagement. Ils allaient donc avoir fini ! Mais M. Bouchard lui expliqua que les actes n'étaient pas encore signés. Ensuite, le cardinal-légat devait donner la bénédiction pontificale. Du monde, pourtant, commença bientôt à sortir. Rougon, un des premiers, parut, ayant au bras une femme maigre, à figure jaune, mise très-simplement. Un magistrat, en costume de président de la cour d'appel, les accompagnait.

— Qui est-ce ? demanda madame Correur.

Du Poizat lui nomma les deux personnes. M. Beulin-d'Orchère avait connu Rougon un peu avant le coup d'État, et il lui témoignait depuis cette époque une estime particulière, sans chercher pourtant à établir entre eux des rapports suivis. Mademoiselle Véronique, sa sœur

habitait avec lui un hôtel de la rue Garancière, qu'elle ne quittait guère que pour assister aux messes basses de Saint-Sulpice.

— Tenez, dit le colonel en baissant la voix, voilà la femme qu'il faudrait à Rougon.

— Parfaitement, approuva M. Bouchard. Fortune convenable, bonne famille, femme d'ordre et d'expérience. Il ne trouvera pas mieux.

Mais Du Poizat se récria. La demoiselle était mûre comme une nèfle qu'on a oubliée sur de la paille. Elle avait au moins trente-six ans et elle en paraissait bien quarante. Un joli manche à balai à mettre dans un lit! Une dévote qui portait des bandeaux plats! une tête si usée, si fade, qu'elle semblait avoir trempé pendant six mois dans de l'eau bénite!

— Vous êtes jeune, déclara gravement le chef de bureau. Rougon doit faire un mariage de raison... Moi j'ai fait un mariage d'amour; mais ça ne réussit pas à tout le monde.

— Eh! je me moque de la fille, en somme, finit par avouer Du Poizat. C'est la mine du Beulin-d'Orchère qui me fait peur. Ce gaillard-là a une mâchoire de dogue... Regardez-le donc, avec son lourd museau et sa forêt de cheveux crépus, où pas un fil blanc ne se montre, malgré ses cinquante ans! Est-ce qu'on sait ce qu'il pense! Dites-moi un peu pourquoi il continue à pousser sa sœur dans les bras de Rougon, maintenant que Rougon est par terre?

M. Bouchard et le colonel gardèrent le silence, en échangeant un regard inquiet. Le « dogue », comme l'appelait l'ancien sous-préfet, allait-il donc à lui tout seul dévorer Rougon? Mais madame Correur dit lentement :

— C'est très-bon d'avoir la magistrature avec soi.

Cependant, Rougon avait conduit mademoiselle Véronique jusqu'à sa voiture; et là, avant qu'elle fût montée, il la saluait. Juste à ce moment, la belle Clorinde sortait de l'église, au bras de Delestang. Elle devint grave, elle enveloppa d'un regard de flamme cette grande fille jaune, sur laquelle Rougon avait la galanterie de refermer la portière, malgré son habit de sénateur. Alors, pendant que la voiture s'éloignait, elle marcha droit à lui, lâchant le bras de Delestang, retrouvant son rire de grande enfant. Toute la bande la suivit.

— J'ai perdu maman! lui cria-t-elle gaiement. On m'a enlevé maman, au milieu de la foule... Vous m'offrez un petit coin dans votre coupé, hein?

Delestang, qui allait lui proposer de la reconduire chez elle, parut très-contrarié. Elle portait une robe de soie orange, brochée de fleurs si voyantes, que les valets de pied la regardaient. Rougon s'était incliné, mais ils durent attendre le coupé, pendant près de dix minutes. Tous restèrent là, même Delestang, dont la voiture était sur le premier rang, à deux pas. L'église continuait à se vider lentement. M. Kahn et M. Béjuin, qui passaient, accoururent se joindre à la bande. Et, comme le grand homme avait de molles poignées de main, l'air maussade, M. Kahn lui demanda, avec une vivacité inquiète :

— Est-ce que vous êtes souffrant?

— Non, répondit-il. Ce sont toutes ces lumières, là-dedans, qui m'ont fatigué.

Il se tut, puis il reprit, à demi-voix :

— C'était très-grand... Je n'ai jamais vu une pareille joie sur la figure d'un homme.

Il parlait de l'empereur. Il avait ouvert les bras, dans un geste large, avec une lente majesté comme pour rappeler la scène de l'église; et il n'ajouta rien. Ses amis, autour de lui, se taisaient également. Ils faisaient,

dans un coin de la place, un tout petit groupe. Devant eux, le défilé grossissait, les magistrats en robe, les officiers en grande tenue, les fonctionnaires en uniforme, une foule galonnée, chamarrée, décorée, qui piétinait les fleurs dont la place était couverte, au milieu des appels des valets de pied et des roulements brusques des équipages. La gloire de l'empire à son apogée flottait dans la pourpre du soleil couchant, tandis que les tours de Notre-Dame, toutes roses, toutes sonores, semblaient porter très-haut, à un sommet de paix et de grandeur, le règne futur de l'enfant baptisé sous leurs voûtes. Mais eux, mécontents, ne sentaient qu'une immense convoitise leur venir de la splendeur de la cérémonie, des cloches sonnantes, des bannières déployées, de la ville enthousiaste, de ce monde officiel épanoui. Rougon, qui pour la première fois, éprouvait le froid de sa disgrâce, avait la face très-pâle; et, rêvant, il jalousait l'empereur.

— Bonsoir, je m'en vais, c'est assommant, dit Du Poizat, après avoir serré la main aux autres.

— Qu'avez-vous donc, aujourd'hui? lui demanda le colonel. Vous êtes bien féroce.

Et le sous-préfet répondit tranquillement, en s'en allant :

— Tiens! pourquoi voulez-vous que je sois gai?... J'ai lu ce matin, au *Moniteur*, la nomination de cet imbécile de Campenon à la préfecture qu'on m'avait promise

Les autres se regardèrent. Du Poizat avait raison, ils n'étaient pas de la fête. Rougon, dès la naissance du prince, leur avait promis toute une pluie de cadeaux pour le jour du baptême : M. Kahn devait avoir sa concession; le colonel, la croix de commandeur; madame Correur, les cinq ou six bureaux de tabac qu'elle sollicitait. Et ils téaient tous là, en un petit tas, dans un coin de la place,

les mains vides. Ils levèrent alors sur Rougon un regard si désolé, si plein de reproches, que celui-ci eut un haussement d'épaules terrible. Comme son coupé arrivait enfin, il y poussa brusquement Clorinde, il s'y enferma sans dire un mot, en faisant claquer la portière avec violence.

— Voilà Marsy sous le porche, murmura M. Kahn qui entraînait M. Béjuin. A-t-il l'air superbe, cette canaille!... Tournez donc la tête. Il n'aurait qu'à ne pas nous rendre notre salut.

Delestang s'était hâté de monter dans sa voiture, pour suivre le coupé. M. Bouchard attendit sa femme; puis, quand l'église fut vide, il demeura très-surpris, il s'en alla avec le colonel, las également de chercher son fils Auguste. Quant à madame Correur, elle venait d'accepter le bras d'un lieutenant de dragons, un pays à elle, qui lui devait un peu son épaulette.

Cependant, dans le coupé, Clorinde parlait avec ravissement de la cérémonie, tandis que Rougon, renversé le visage ensommeillé, l'écoutait. Elle avait vu les fêtes de Pâques à Rome : ce n'était pas plus grandiose. Et elle expliquait que la religion, pour elle, était un coin du paradis entr'ouvert, avec Dieu le Père assis sur son trône ainsi qu'un soleil, au milieu de la pompe des anges rangés autour de lui, en un large cercle de beaux jeunes gens vêtus d'or. Puis, tout d'un coup, elle s'interrompit, elle demanda :

— Viendrez-vous ce soir au banquet que la Ville offre à Leurs Majestés? Ce sera magnifique.

Elle était invitée. Elle aurait une toilette rose, toute semée de myosotis. C'était M. de Plouguern qui devait la conduire, parce que sa mère ne voulait plus sortir le soir, à cause de ses migraines. Elle s'interrompit encore, elle posa une nouvelle question, brusquement :

— Quel est donc le magistrat avec lequel vous étiez tout à l'heure?

Rougon leva le menton, récita tout d'une haleine :

— Monsieur Beulin-d'Orchère, cinquante ans, d'une famille de robe, a été substitut à Montbrison, procureur du roi à Orléans, avocat général à Rouen, a fait partie d'une commission mixte en 52, est venu ensuite à Paris comme conseiller de la cour d'appel, enfin est aujourd'hui président de cette cour... Ah! j'oubliais! il a approuvé le décret du 22 janvier 1852, confisquant les biens de la famille d'Orléans... Êtes-vous contente?

Clorinde s'était mise à rire. Il se moquait d'elle, parce qu'elle voulait s'instruire; mais c'était bien permis de connaître les gens avec lesquels on pouvait se rencontrer. Et elle ne lui ouvrit pas la bouche de mademoiselle Beulin-d'Orchère. Elle reparlait du banquet de l'Hôtel-de-Ville : la galerie des Fêtes devait être décorée avec un luxe inouï; un orchestre jouerait des airs pendant tout le temps du dîner. Ah! la France était un grand pays! Nulle part, ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni en Espagne, ni en Italie, elle n'avait vu des bals plus étourdissants, des galas plus prodigieux. Aussi, disait-elle avec sa face tout allumée d'admiration, son choix était fait, maintenant : elle voulait être Française.

— Oh! des soldats! cria-t-elle, voyez donc, des soldats!

Le coupé, qui avait suivi la rue de la Cité, se trouvait arrêté, au bout du pont Notre-Dame, par un régiment défilant sur le quai. C'étaient des soldats de la ligne, de petits soldats marchant comme des moutons, un peu débandés par les arbres des trottoirs. Ils revenaient de faire la haie. Ils avaient sur la face tout l'éblouissement du grand soleil de l'après-midi, les pieds blancs, l'échine gonflée sous le poids du sac et du fusil. Et ils s'étaient

tant ennuyés, au milieu des poussées de la foule, qu'ils en gardaient un air de bêtise ahurie.

— J'adore l'armée française, dit Clorinde ravie, se penchant pour mieux voir.

Rougon, comme réveillé, regardait, lui aussi. C'était la force de l'empire qui passait, dans la poussière de la chaussée. Tout un embarras d'équipages encombrait lentement le pont; mais les cochers, respectueux, attendaient; tandis que des personnages en grand costume mettaient la tête aux portières, la face vaguement souriante, couvant de leurs yeux attendris les petits soldats hébétés par leur longue faction. Les fusils, au soleil, illuminaient la fête.

— Et ceux-là, les derniers, les voyez-vous? reprit Clorinde. Il y en a tout un rang qui n'ont pas encore de barbe. Sont-ils gentils, hein!

Et, dans une rage de tendresse, elle envoya, du fond de la voiture, des baisers aux soldats, à deux mains. Elle se cachait un peu, pour qu'on ne la vît pas. C'était une joie, un amour de la force armée, dont elle se régalait seule. Rougon eut un sourire paternel; il venait également de goûter sa première jouissance de la journée.

— Qu'y a-t-il donc! demanda-t-il, lorsque le coupé put enfin tourner le coin du quai.

Un rassemblement considérable s'était formé sur le trottoir et sur la chaussée. La voiture dut s'arrêter de nouveau. Une voix dit dans la foule :

— C'est un ivrogne qui a insulté les soldats. Les sergents de ville viennent de l'empoigner.

Alors, le rassemblement s'étant ouvert, Rougon aperçut Gilquin, ivre-mort, tenu au collet par deux sergents de ville. Son vêtement de coutil jaune, arraché, montrait des morceaux de sa peau. Mais il restait bon garçon, avec sa moustache pendante, dans sa face rouge. Il tu-

toyait les sergents de ville, il les appelait « mes agneaux ». Et il leur expliquait qu'il avait passé l'après-midi bien tranquillement dans un café, à côté, en compagnie de gens très-riches. On pouvait se renseigner au théâtre du Palais-Royal, où monsieur et madame Charbonnel étaient allés voir jouer les *Dragées du baptême :* ils ne diraient pour sûr pas le contraire.

— Lâchez-moi donc, farceurs ! cria-t-il en se roidissant brusquement. Le café est là, à côté, tonnerre ! venez-y avec moi, si vous ne me croyez pas !... Les soldats m'ont manqué, comprenez bien ! il y en a un petit qui riait. Alors, je l'ai envoyé se faire moucher. Mais insulter l'armée française, jamais !... Parlez un peu à l'empereur de Théodore, vous verrez ce qu'il dira.... Ah ! sacrebleu ! vous seriez propres !

La foule, amusée, riait. Les deux sergents de ville, imperturbables, ne lâchaient pas prise, poussaient lentement Gilquin vers la rue Saint-Martin, dans laquelle on apercevait, au loin, la lanterne rouge d'un poste de police. Rougon s'était vivement rejeté au fond de la voiture. Mais, tout d'un coup, Gilquin le vit, en levant la tête. Alors, dans son ivresse, il devint goguenard et prudent. Il le regarda, clignant de l'œil, parlant pour lui.

— Suffit ! les enfants, on pourrait faire du scandale, on n'en fera pas, parce qu'on a de la dignité... Hein ? dites donc ? vous ne mettriez pas la patte sur Théodore, s'il se trimballait avec des princesses, comme un citoyen de ma connaissance. On a tout de même travaillé avec du beau monde, et délicatement, on s'en vante, sans demander des mille et des cents. On sait ce qu'on vaut. Ça console des petitesses... Tonnerre de Dieu ! les amis ne sont donc plus les amis ?...

Il s'attendrissait, la voix coupée de hoquets. Rougon appela discrètement de la main un homme boutonné

dans un grand paletot, qu'il reconnut près du coupé; et, lui ayant parlé bas, il donna l'adresse de Gilquin, 17, rue Virginie, à Grenelle. L'homme s'approcha des sergents de ville, comme pour les aider à maintenir l'ivrogne qui se débattait. La foule resta toute surprise de voir les agents tourner à gauche, puis jeter Gilquin dans un fiacre, dont le cocher, sur un ordre, suivit le quai de la Mégisserie. Mais la tête de Gilquin, énorme, ébouriffée, crevant d'un rire triomphal, apparut une dernière fois à la portière, en hurlant :

— Vive la république !

Quand le rassemblement fut dissipé, les quais reprirent leur tranquillité large. Paris, las d'enthousiasme, était à table; les trois cent mille curieux qui s'étaient écrasés là, avaient envahi les restaurants du bord de l'eau et du quartier du Temple. Sur les trottoirs vides, des provinciaux traînaient seuls les pieds, éreintés, ne sachant où manger. En bas, aux deux bords du bateau, les laveuses achevaient de taper leur linge, à coups violents. Une raie de soleil dorait encore le haut des tours de Notre-Dame, muettes maintenant, au-dessus des maisons toutes noires d'ombre. Et, dans le léger brouillard qui montait de la Seine, là-bas, à la pointe de l'île Saint-Louis, on ne distinguait plus, au milieu du gris brouillé des façades, que la redingote géante, la réclame monumentale, accrochant, à quelque clou de l'horizon, la défroque bourgeoise d'un Titan, dont la foudre aurait mangé les membres.

V

Un matin, vers onze heures, Clorinde vint chez Rougon, rue Marbeuf. Elle rentrait du Bois; un domestique tenait son cheval, à la porte. Elle alla droit au jardin, tourna à gauche et se planta devant une fenêtre grande ouverte du cabinet où travaillait le grand homme.

— Hein! je vous surprends! dit-elle tout d'un coup.

Rougon leva vivement la tête. Elle riait dans le chaud soleil de juin. Son amazone de drap gros bleu, dont elle avait rejeté la longue traîne sur son bras gauche, la faisait plus grande; tandis que son corsage à gilet et à petites basques rondes, très-collant, était comme une peau vivante qui gantait ses épaules, sa gorge, ses hanches. Elle avait des manchettes de toile, un col de toile, sous lequel se nouait une mince cravate de foulard bleu. Elle portait très-crânement, sur ses cheveux roulés, son chapeau d'homme, autour duquel une gaze mettait un nuage bleuâtre, tout poudré de la poussière d'or du soleil.

— Comment! c'est vous! cria Rougon en accourant. Mais entrez donc!

— Non, non, répondit-elle. Ne vous dérangez pas, je n'ai qu'un mot à vous dire... Maman doit m'attendre pour déjeuner.

C'était la troisième fois qu'elle venait ainsi chez Rou-

gon, contre toutes les convenances. Mais elle affectait de rester dans le jardin. D'ailleurs, les deux premières fois, elle était aussi en amazone, costume qui lui donnait une liberté de garçon, et dont la longue jupe devait lui sembler une protection suffisante.

— Vous savez, je viens en mendiante, reprit-elle. C'est pour des billets de loterie... Nous avons organisé une loterie en faveur des jeunes filles pauvres.

— Eh bien! entrez, répéta Rougon. Vous m'expliquerez cela.

Elle avait gardé sa cravache à la main, une cravache très-fine, à petit manche d'argent. Elle se remit à rire, en tapant sa jupe à légers coups.

— C'est tout expliqué, pardi! Vous allez me prendre des billets. Je ne suis venue que pour ça... Il y a trois jours que je vous cherche, sans pouvoir mettre la main sur vous, et la loterie se tire demain.

Alors, sortant un petit portefeuille de sa poche, elle demanda :

— Combien voulez-vous de billets?

— Pas un, si vous n'entrez pas! cria-t-il.

Il ajouta sur un ton plaisant :

— Que diable! est-ce qu'on fait des affaires par les fenêtres! Je ne vais peut-être pas vous passer de l'argent comme à une pauvresse!

— Ça m'est égal, donnez toujours.

Mais il tint bon. Elle le regarda un instant, muette. Puis, elle reprit :

— Si j'entre, m'en prendrez-vous dix?... Ils sont à dix francs.

Et elle ne se décida pas tout de suite. Elle promena d'abord un rapide regard dans le jardin. Un jardinier, à genoux dans une allée, plantait une corbeille de géraniums. Elle eut un mince sourire, et se dirigea vers le

petit perron de trois marches, sur lequel ouvrait la porte-fenêtre du cabinet. Rougon lui tendait déjà la main. Et, quand il l'eut amenée au milieu de la pièce :

— Vous avez donc peur que je ne vous mange? dit-il. Vous savez bien que je suis le plus soumis de vos esclaves... Que craignez-vous ici?

Elle tapait toujours sa jupe du bout de sa cravache, à légers coups.

— Moi, je ne crains rien, répondit-elle avec un bel aplomb de fille émancipée.

Puis, après avoir posé la cravache sur un canapé, elle fouilla de nouveau dans son portefeuille.

— Vous en prenez dix, n'est-ce pas?

— J'en prendrai vingt, si vous voulez, dit-il; mais, par grâce, asseyez-vous, causons un peu... Vous n'allez pas vous sauver tout de suite, bien sûr?

— Alors, un billet par minute, hein?... Si je reste un quart d'heure, ça fera quinze billets; si je reste vingt minutes, ça fera vingt; et comme ça jusqu'à ce soir, moi je veux bien... Est-ce entendu?

Ils s'égayèrent de cet arrangement. Clorinde finit par s'asseoir sur un fauteuil, dans l'embrasure même de la fenêtre restée ouverte. Rougon, pour ne pas l'effrayer, se remit à son bureau. Et ils causèrent, de la maison d'abord. Elle jetait des coups d'œil par la fenêtre, elle déclarait le jardin un peu petit, mais charmant, avec sa pelouse centrale et ses massifs d'arbres verts. Lui, indiquait le plan détaillé des lieux : en bas, au rez-de-chaussée, se trouvaient son cabinet, un grand salon, un petit salon et une très-belle salle à manger; au premier étage, ainsi qu'au second, il y avait sept chambres. Tout cela quoique relativement petit, était bien trop vaste pour lui. Quand l'empereur lui avait fait cadeau de cet hôtel, il devait épouser une dame veuve, choisie par Sa

Majesté elle-même. Mais la dame était morte. Maintenant, il resterait garçon.

— Pourquoi? demanda-t-elle, en le regardant carrément en face.

— Bah! répondit-il, j'ai bien autre chose à faire. A mon âge, on n'a plus besoin de femme.

Mais elle, haussant les épaules, dit simplement :

— Ne posez donc pas!

Ils en étaient arrivés à tenir entre eux des conversations très-libres. Elle voulait qu'il fût de tempérament voluptueux. Lui, se défendait, et il lui racontait sa jeunesse, des années passées dans des chambres nues, où les blanchisseuses n'entraient même pas, disait-il en riant. Alors, elle l'interrogeait sur ses maîtresses, avec une curiosité enfantine; il en avait bien eu quelques-unes; par exemple, il ne pouvait renier une dame, connue de tout Paris, qui s'était, en le quittant, installée en province. Mais il haussait les épaules. Les jupons ne le dérangeaient guère. Quand le sang lui montait à la tête, parbleu! il était comme tous les hommes, il aurait crevé une cloison d'un coup d'épaule, pour entrer dans une alcôve. Il n'aimait pas à s'attarder aux bagatelles de la porte. Puis, lorsque c'était fini, il redevenait bien tranquille.

— Non, non, pas de femme! répéta-t-il, les yeux déjà allumés par la pose abandonnée de Clorinde. Ça tient trop de place.

La jeune fille, renversée dans son fauteuil, souriait étrangement. Elle avait un visage pâmé, avec un lent battement de la gorge. Elle exagérait son accent italien, la voix chantante.

— Laissez, mon cher, vous nous adorez, dit-elle. Voulez-vous parier que vous serez marié dans l'année?

Et elle était vraiment irritante, tant elle paraissait

certaine de vaincre. Depuis quelque temps, elle s'offrait à Rougon, tranquillement. Elle ne prenait plus la peine de dissimuler sa lente séduction, ce travail savant dont elle l'avait entouré, avant de faire le siège de ses désirs. Maintenant, elle le croyait assez conquis pour mener l'aventure à visage découvert. Un véritable duel s'engageait entre eux, à toute heure. S'ils ne posaient pas encore tout haut les conditions du combat, il y avait des aveux très-francs sur leurs lèvres, dans leurs yeux. Quand ils se regardaient, ils ne pouvaient s'empêcher de sourire; et ils se provoquaient. Clorinde faisait son prix, allait à son but, avec une hardiesse superbe, sûre de n'accorder jamais que ce qu'elle voudrait. Rougon, grisé, piqué au jeu, mettait de côté tout scrupule, rêvait simplement de faire sa maîtresse de cette belle fille, puis de l'abandonner, pour lui prouver sa supériorité sur elle. Leur orgueil se battait plus encore que leurs sens.

— Chez nous, continuait-elle à voix presque basse, l'amour est la grande affaire. Les gamines de douze ans ont des amoureux... Moi, je suis devenue un garçon, parce que j'ai voyagé. Mais si vous aviez connu maman, quand elle était jeune! Elle ne quittait pas sa chambre. Elle était si belle, qu'on venait la voir de loin. Un comte est resté exprès six mois à Milan, sans arriver à apercevoir le bout de ses nattes. C'est que les Italiennes ne sont pas comme les Françaises, qui bavardent et qui courent; elles restent au cou de l'homme qu'elles ont choisi... Moi, j'ai voyagé, je ne sais pas si je me souviendrai. Il me semble pourtant que j'aimerai bien fort, oh! oui, bien fort, à en mourir...

Ses paupières s'étaient fermées peu à peu, sa face se noyait d'une extase voluptueuse. Rougon, pendant qu'elle parlait, avait quitté son bureau, les mains trem-

blantes, comme attiré par une force supérieure. Mais, lorsqu'il se fut approché, elle ouvrit les yeux tout grands, elle le regarda d'un air tranquille. Et montrant la pendule, souriant, elle reprit :

— Ça fait dix billets.

— Comment, dix billets? balbutia-t-il, ne comprenant plus.

Quand il revint à lui, elle riait aux éclats. Elle se plaisait ainsi à l'affoler; puis, elle lui échappait d'un mot, lorsqu'il allait ouvrir les bras; cela paraissait l'amuser beaucoup. Rougon, redevenu tout d'un coup très-pâle, la regarda furieusement, ce qui redoubla sa gaieté.

— Allons, je m'en vais, dit-elle. Vous n'êtes pas assez galant pour les dames... Non, sérieusement, maman m'attend pour déjeuner.

Mais il avait repris son air paternel. Ses yeux gris, sous ses lourdes paupières, gardaient seuls une flamme, lorsqu'elle tournait la tête; et il l'enveloppait alors tout entière d'un regard, avec la rage d'un homme poussé à bout, résolu à en finir. Cependant, il disait qu'elle pouvait bien lui donner encore cinq minutes. C'était si ennuyeux, le travail dans lequel elle l'avait trouvé, un rapport pour le Sénat, sur des pétitions! Et il lui parla de l'impératrice, à laquelle elle vouait un véritable culte. L'impératrice était à Biarritz depuis huit jours. Alors, la jeune fille se renversa de nouveau au fond de son fauteuil, dans un bavardage sans fin. Elle connaissait Biarritz, elle y avait passé une saison, autrefois, quand cette plage n'était pas encore à la mode. Elle se désespérait de ne pouvoir y retourner, pendant le séjour de la cour. Puis, elle en vint à raconter une séance de l'Académie, où M. de Plouguern l'avait menée, la veille. On recevait un écrivain, qu'elle plaisantait beaucoup, parce qu'il était chauve. Elle

tenait, d'ailleurs, les livres en horreur. Dès qu'elle s'entêtait à lire, elle devait se mettre au lit, avec des crises de nerf. Elle ne comprenait pas ce qu'elle lisait. Quand Rougon lui eut dit que l'écrivain reçu la veille était un ennemi de l'empereur, et que son discours fourmillait d'allusions abominables, elle resta consternée.

— Il avait l'air bon homme pourtant, déclara-t-elle.

Rougon, à son tour, tonnait contre les livres. Il venait de paraître un roman, surtout, qui l'indignait ; une œuvre de l'imagination la plus dépravée, affectant un souci de la vérité exacte, traînant le lecteur dans les débordements d'une femme hystérique. Ce mot d' « hystérique » parut lui plaire, car il le répéta trois fois. Clorinde lui en ayant demandé le sens, il refusa de le donner, pris d'une grande pudeur.

— Tout peut se dire, continua-t-il ; seulement, il y a une façon de tout dire... Ainsi, dans l'administration, on est souvent obligé d'aborder les sujets les plus délicats. J'ai lu des rapports sur certaines femmes, par exemple, vous me comprenez? eh bien! des détails très-précis s'y trouvaient consignés, dans un style clair, simple, honnête. Cela restait chaste, enfin!... Tandis que les romanciers de nos jours ont adopté un style lubrique, une façon de dire les choses qui les font vivre devant vous. Ils appellent ça de l'art. C'est de l'inconvenance, voilà tout.

Il prononça encore le mot « pornographie », et alla jusqu'à nommer le marquis de Sade, qu'il n'avait jamais lu, d'ailleurs. Pourtant, tout en parlant, il manœuvrait avec une grande habileté pour passer derrière le fauteuil de Clorinde, sans qu'elle le remarquât. Celle-ci, les yeux perdus, murmurait :

— Oh ! moi, les romans, je n'en ai jamais ouvert un seul. C'est bête, tous ces mensonges... Vous ne connais-

sez pas *Léonora la bohémienne*. Ça, c'est gentil. J'ai lu ça en italien, quand j'étais petite. On y parle d'une jeune fille qui épouse un seigneur à la fin. Elle est prise d'abord par des brigands...

Mais un léger grincement, derrière elle, lui fit vivement tourner la tête, comme éveillée en sursaut.

— Que faites-vous donc là? demanda-t-elle.

— Je baisse le store, répondit Rougon. Le soleil doit vous incommoder.

Elle se trouvait, en effet, dans une nappe de soleil, dont les poussières volantes doraient d'un duvet lumineux le drap tendu de son amazone.

— Voulez-vous bien laisser le store! cria-t-elle. J'aime le soleil, moi! Je suis comme dans un bain.

Et, très-inquiète, elle se souleva à demi, elle jeta un regard dans le jardin, pour voir si le jardinier était toujours là. Quand elle l'eut retrouvé, de l'autre côté de la corbeille, accroupi, ne montrant que le dos rond de son bourgeron bleu, elle se rassit, tranquillisée, souriante. Rougon, qui avait suivi la direction de son regard, lâcha le store, pendant qu'elle le plaisantait. Il était donc comme les hiboux, il cherchait l'ombre. Mais il ne se fâchait pas, il marchait au milieu du cabinet, sans montrer le moindre dépit. Son grand corps avait des mouvements ralentis d'ours rêvant quelque traîtrise.

Puis, comme il se trouvait à l'autre extrémité de la pièce, près d'un large canapé au-dessus duquel une grande photographie était pendue, il l'appela :

— Venez donc voir, dit-il. Vous ne connaissez pas mon dernier portrait?

Elle s'allongea davantage dans le fauteuil, elle répondit, sans cesser de sourire :

— Je le vois très-bien d'ici... Vous me l'avez déjà montré, d'ailleurs.

Il ne se découragea pas. Il était allé fermer le store de l'autre fenêtre, et il inventa encore deux ou trois prétextes, pour l'attirer dans ce coin d'ombre discrète, où il faisait très-bon, disait-il. Elle, dédaignant ce piége grossier, ne répondait même plus, se contentait de refuser de la tête. Alors, voyant qu'elle avait compris, il revint se planter devant elle, les mains nouées, cessant de ruser, la provoquant en face.

— J'oubliais!... Je veux vous montrer Monarque, mon nouveau cheval. Vous savez que j'ai fait un échange... Vous me direz votre opinion sur lui, vous qui aimez les chevaux.

Elle refusa encore. Mais il insista; l'écurie n'était qu'à deux pas; cela demanderait cinq minutes au plus. Puis, comme elle disait toujours non, il laissa échapper à demi-voix, d'un accent presque méprisant :

— Ah! vous n'êtes pas brave!

Ce fut comme un coup de fouet. Elle se mit debout, sérieuse, un peu pâle.

— Allons voir Monarque, dit-elle simplement.

Elle rejetait déjà la traîne de son amazone sur son bras gauche. Elle lui avait planté ses yeux droit dans les yeux. Pendant un instant, ils se regardèrent, si profondément, qu'ils lisaient leurs pensées. C'était un défi offert et accepté, sans ménagement aucun. Et elle descendit le perron la première, tandis qu'il boutonnait, d'un geste machinal, le veston d'appartement dont il était vêtu. Mais elle n'avait pas fait trois pas dans l'allée, qu'elle s'arrêta.

— Attendez, dit-elle.

Elle remonta dans le cabinet. Quand elle revint, elle balançait légèrement, du bout des doigts, sa cravache, qu'elle avait oubliée derrière un coussin du canapé. Rougon regarda la cravache d'un regard oblique; puis,

il leva lentement les yeux sur Clorinde. Maintenant, elle souriait. Elle marcha de nouveau la première.

L'écurie se trouvait à droite, au fond du jardin. Quand ils passèrent devant le jardinier, cet homme rangeait ses outils, debout, près de partir. Rougon tira sa montre; il était onze heures cinq, le palefrenier devait déjeuner. Et, dans le soleil ardent, tête nue, il suivait Clorinde, qui tranquillement s'avançait, en donnant des coups de cravache à droite, à gauche, sur les arbres verts. Ils n'échangèrent pas une parole. Elle ne se retourna même pas. Puis, lorsqu'elle fut arrivée à l'écurie, elle laissa Rougon ouvrir la porte, elle passa devant lui. La porte, repoussée trop fort, se referma violemment, sans qu'elle cessât de sourire. Elle avait un visage candide, superbe et confiant.

C'était une écurie petite, très ordinaire, avec quatre stalles de chêne. Bien qu'on eût lavé les dalles le matin, et que les boiseries, les râteliers, les mangeoires fussent tenus très-proprement, une odeur forte montait. Il y faisait une chaleur humide de baignoire. Le jour, qui entrait par deux lucarnes rondes, traversait de deux rayons pâles l'ombre du plafond, sans éclairer les coins noirs, à terre. Clorinde, les yeux pleins de la grande lumière du dehors, ne distingua d'abord rien; mais elle attendit, elle ne rouvrit pas la porte, pour ne pas paraître avoir peur. Deux des stalles seulement étaient occupées. Les chevaux soufflaient, tournant la tête.

— C'est celui-ci, n'est-ce pas? demanda-t-elle, lorsque ses yeux se furent habitués à l'obscurité. Il m'a l'air très-bien.

Elle donnait de petites tapes sur la croupe du cheval. Puis, elle se glissa dans la stalle, en le flattant tout le long des flancs, sans montrer la moindre crainte. Elle désirait, disait-elle, lui voir la tête. Et, lorsqu'elle fut

tout au fond, Rougon l'entendit qui lui appliquait de gros baisers sur les narines. Ces baisers l'exaspéraient.

— Revenez, je vous en prie, cria-t-il. S'il se jetait de côté, vous seriez écrasée.

Mais elle riait, baisait le cheval plus fort, lui parlait avec des mots très-tendres, tandis que la bête, comme régalée de cette pluie de caresses inattendues, avait des frissons qui couraient sur sa peau de soie. Enfin, elle reparut. Elle disait qu'elle adorait les chevaux, qu'ils la connaissaient bien, que jamais ils ne lui faisaient du mal, même lorsqu'elle les taquinait. Elle savait comment il fallait les prendre. C'étaient des bêtes très-chatouilleuses. Celui-là avait l'air bon enfant. Et elle s'accroupit derrière lui, soulevant un de ses pieds à deux mains, pour lui examiner le sabot. Le cheval se laissait faire.

Rougon, debout, la regardait devant lui, par terre Dans le tas énorme de ses jupes, ses hanches gonflaient le drap, quand elle se penchait en avant. Il ne disait plus rien, le sang à la gorge, pris tout à coup de la timidité des gens brutaux. Pourtant, il finit par se baisser. Alors, elle sentit un effleurement sous ses aisselles, mais si léger, qu'elle continua à examiner le sabot du cheval. Rougon respira, allongea brusquement les mains davantage. Et elle n'eut pas un tressaillement, comme si elle se fût attendue à cela. Elle lâcha le sabot, elle dit, sans se retourner :

— Qu'avez-vous donc? que vous prend-il?

Il voulut la saisir à la taille, mais il reçut des chiquenaudes sur les doigts, tandis qu'elle ajoutait :

— Non, pas de jeux de main, s'il vous plaît! Je suis comme les chevaux, moi; je suis chatouilleuse... Vous êtes drôle!

Elle riait, n'ayant pas l'air de comprendre. Lorsque l'haleine de Rougon lui chauffa la nuque, elle se leva

avec l'élasticité puissante d'un ressort d'acier; elle s'échappa, alla s'adosser au mur, en face des stalles. Il la suivit, les mains tendues, cherchant à prendre d'elle ce qu'il pouvait. Mais elle se faisait un bouclier de la traîne de son amazone, qu'elle portait sur son bras gauche, pendant que sa main droite, levée, tenait la cravache. Lui, les lèvres tremblantes, ne prononçait pas une parole. Elle, très à l'aise, causait toujours.

— Vous ne me toucherez pas, voyez-vous ! disait-elle. J'ai reçu des leçons d'escrime, quand j'étais jeune. Je regrette même de n'avoir pas continué... Prenez garde à vos doigts. La, qu'est-ce que je vous disais!

Elle semblait jouer. Elle ne tapait pas fort, s'amusant seulement à lui cingler la peau, chaque fois qu'il hasardait ses mains en avant. Et elle était si prompte à la riposte, qu'il ne pouvait même plus arriver jusqu'à son vêtement. D'abord, il avait voulu lui prendre les épaules; mais, atteint deux fois par la cravache, il s'était attaqué à la taille ; puis, touché encore, il venait traîtreusement de se baisser jusqu'à ses genoux, pas assez vite cependant pour éviter une pluie de petits coups, sous lesquels il dut se relever. C'était une grêle, à droite, à gauche, dont on entendait le léger claquement.

Rougon, criblé, la peau cuisante, recula un instant. Il était très rouge maintenant, avec des gouttes de sueur qui commençaient à perler sur ses tempes. L'odeur forte de l'écurie le grisait; l'ombre, chaude d'une buée animale, l'encourageait à tout risquer. Alors, le jeu changea. Il se jeta sur Clorinde rudement, par élans brusques. Et elle, sans cesser encore de rire et de causer, n'éparpilla plus les cinglements de cravache en tapes amicales, frappa des coups secs, un seul chaque fois, de plus en plus fort. Elle était belle ainsi, la jupe serrée aux jambes, les reins souples dans son corsage

collant, pareille à un serpent agile, d'un bleu noir. Quand elle fouettait l'air de son bras, la ligne de sa gorge, un peu renversée, avait un grand charme.

— Voyons, est-ce fini? demanda-t-elle en riant. Vous vous lasserez le premier, mon cher.

Mais ce furent les derniers mots qu'elle prononça. Rougon, affolé, effrayant, la face pourpre, se ruait avec un souffle haletant de taureau échappé. Elle-même, heureuse de taper sur cet homme, avait dans les yeux une lueur de cruauté qui s'allumait. Muette à son tour, elle quitta le mur, elle s'avança superbement au milieu de l'écurie; et elle tournait sur elle-même, multipliant les coups, le tenant à distance, l'atteignant aux jambes, aux bras, au ventre, aux épaules; tandis que, stupide, énorme, il dansait, pareil à une bête sous le fouet d'un dompteur. Elle tapait de haut, comme grandie, fière, les joues pâles, gardant aux lèvres un sourire nerveux. Pourtant, sans qu'elle le remarquât, il la poussait au fond, vers une porte ouverte qui donnait sur une seconde pièce, où l'on serrait une provision de paille et de foin. Puis, comme elle défendait sa cravache, dont il faisait mine de vouloir s'emparer, il la saisit aux hanches, malgré les coups, et l'envoya rouler sur la paille, à travers la porte, d'un tel élan, qu'il y vint tomber à côté d'elle. Elle ne jeta pas un cri. A toute volée, de toutes ses forces, elle lui cravacha la figure, d'une oreille à l'autre.

— Garce! cria-t-il.

Et il lâcha des mots orduriers, jurant, toussant, étranglant. Il la tutoya il lui dit qu'elle avait couché avec tout le monde, avec le cocher, avec le banquier, avec Pozzo. Puis, il demanda :

— Pourquoi ne voulez-vous pas avec moi?

Elle ne daigna pas répondre. Elle était debout, immo-

bile, la face toute blanche, dans une tranquilité hautaine de statue.

— Pourquoi ne voulez-vous pas? répéta-t-il. Vous m'avez bien laissé prendre vos bras nus... Dites-moi seulement pourquoi vous ne voulez pas?

Elle restait grave, supérieure à l'injure, les yeux ailleurs.

— Parce que, dit-elle enfin.

Et, le regardant, elle reprit, au bout d'un silence :

— Épousez-moi... Après, tout ce que vous voudrez.

Il eut un rire contraint, un rire bête et blessant, qu'il accompagna d'un refus de la tête.

— Alors, jamais! s'écria-t-elle, entendez-vous, jamais, jamais!

Ils n'ajoutèrent pas un mot, ils rentrèrent dans l'écurie. Les chevaux, au fond de leurs stalles, tournaient la tête, soufflant plus fort, inquiets de ce bruit de lutte qu'ils avaient entendu derrière eux. Le soleil venait de gagner les deux lucarnes, deux rayons jaunes èclaboussaient l'ombre d'une poussière éclatante; et le pavé, à l'endroit où les rayons le frappaient, fumait, dégageant un redoublement d'odeur. Cependant, Clorinde, très-paisible, la cravache sous le bras, s'était de nouveau glissée près de Monarque. Elle lui posa deux baisers sur les narines, en disant :

— Adieu, mon gros. Tu es sage, toi!

Rougon, brisé, honteux, éprouvait un grand calme. Le dernier coup de cravache avait comme satisfait sa chair. De ses mains restées tremblantes, il renouait sa cravate, il tâtait si son veston était bien boutonné. Puis, il se surprit à enlever soigneusement de l'amazone de la jeune fille les quelques brins de paille qui s'y étaient accrochés. Maintenant, une crainte d'être trouvé-là, avec elle, lui faisait tendre l'oreille. Elle, comme s'il ne se fût

rien passé d'extraordinaire entre eux, le laissait tourner autour de sa jupe, sans la moindre peur. Quand elle le pria d'ouvrir la porte, il obéit.

Dans le jardin, ils marchèrent tout doucement. Rougon, qui se sentait une légère cuisson sur la joue gauche, se tamponnait avec son mouchoir. Dès le seuil du cabinet, le premier regard de Clorinde fut pour la pendule.

— Ça fait trente-deux billets, dit-elle en souriant.

Comme il la regardait, surpris, elle rit plus haut, elle continua :

— Renvoyez-moi vite, l'aiguille marche. Voilà la trente-troisième minute qui commence... Tenez, je mets les billets sur votre bureau.

Il donna trois cent vingt francs, sans une hésitation. Ses doigts n'eurent qu'un petit frémissement, en comptant les pièces d'or; c'était une punition qu'il s'infligeait. Alors, elle, enthousiasmée de la façon dont il lâchait une telle somme, s'avança avec un geste adorable d'abandon. Elle lui tendit la joue. Et, quand il y eut posé un baiser, paternellement, elle s'en alla, l'air ravi, en disant :

— Merci pour ces pauvres filles... Je n'ai plus que sept billets à placer. Parrain les prendra.

Lorsque Rougon fut seul, il se rassit à son bureau, machinalement. Il reprit son travail interrompu, écrivit pendant quelques minutes, en consultant avec une grande attention les pièces éparses devant lui. Puis, il resta la plume aux doigts, la face grave, regardant dans le jardin, par la fenêtre ouverte, sans voir. Ce qu'il retrouvait, à cette fenêtre, c'était la mince silhouette de Clorinde, qui se balançait, se nouait, se déroulait, avec la volupté molle d'une couleuvre bleuâtre. Elle rampait, elle entrait; et, au milieu du cabinet, elle se tenait debout sur la queue vivante de sa robe, les hanches vi-

brantes, tandis que ses bras s'allongeaient jusqu'à lui, par un glissement sans fin d'anneaux souples. Peu à peu, des bouts de sa personne envahissaient la pièce, se vautraient partout, sur le tapis, sur les fauteuils, le long des tentures, silencieusement, passionnément. Une odeur rude s'exhalait d'elle.

Alors, Rougon jeta violemment sa plume, quitta le bureau avec colère, en faisant craquer ses doigts les uns dans les autres. Est-ce qu'elle allait l'empêcher de travailler, maintenant? devenait-il fou, pour voir des choses qui n'existaient pas, lui dont la tête était si solide? Il se rappelait une femme, autrefois, quand il était étudiant, près de laquelle il écrivait des nuits entières, sans même entendre son petit souffle. Il leva le store, ouvrit la seconde fenêtre, établit un courant d'air en poussant brutalement une porte, à l'autre extrémité de la pièce, comme s'il se trouvait menacé d'asphyxie. Et, du geste irrité dont il aurait chassé quelque guêpe dangereuse, il se mit à chasser l'odeur de Clorinde, à coups de mouchoir. Quand il ne la sentit plus là, il respira bruyamment, il s'essuya la face avec le mouchoir, pour en enlever la chaleur que cette grande fille y avait mise.

Cependant, il ne put continuer la page commencée. Il marcha d'un bout à l'autre du cabinet, à pas lents. Comme il se regardait dans une glace, il vit une rougeur sur sa joue gauche. Il s'approcha, s'examina. La cravache n'avait laissé là qu'une légère éraflure. Il pourrait expliquer cela par un accident quelconque. Mais, si la peau gardait à peine la balafre d'une mince ligne rose, lui sentait de nouveau, dans la chair, profondément, la brûlure ardente du cinglement qui lui avait coupé la face. Il courut à un cabinet de toilette, installé derrière une portière; il se trempa la tête dans une cuvette d'eau; cela le soulagea beaucoup. Il craignait que ce coup de

cravache ne lui fît désirer Clorinde davantage. Il avait peur de songer à elle, tant que la petite écorchure de sa joue ne serait pas guérie. La chaleur qui le chauffait à cette place, lui descendait dans les membres.

— Non, je ne veux pas! dit-il tout haut, en rentrant dans le cabinet. C'est idiot, à la fin!

Il s'était assis sur le canapé, les poings fermés. Un domestique entra l'avertir que le déjeûner refroidissait, sans le tirer de ce recueillement de lutteur, aux prises avec sa propre chair. Sa face dure se gonflait sous un effort intérieur; son cou de taureau éclatait, ses muscles se tendaient, comme s'il était en train d'étouffer dans ses entrailles, sans un cri, quelque bête qui le dévorait. Cette bataille dura dix grandes minutes. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais dépensé tant de puissance. Il en sortit blême, la sueur à la nuque.

Pendant deux jours, Rougon ne reçut personne. Il s'était enfoncé dans un travail considérable. Il veilla une nuit tout entière. Son domestique le surprit encore, à trois reprises, renversé sur le canapé, comme hébété, avec une figure effrayante. Le soir du deuxième jour, il s'habilla pour aller chez Delestang, où il devait dîner. Mais, au lieu de traverser les Champs Élysées, il remonta l'avenue, il entra à l'hôtel Balbi. Il n'était que six heures.

— Mademoiselle n'y est pas, lui dit la petite bonne Antonia, en l'arrêtant dans l'escalier, avec son rire de chèvre noire.

Il éleva la voix pour être entendu, et il hésitait à se retirer, lorsque Clorinde parut en haut, se penchant sur la rampe.

— Montez donc! cria-t-elle. Que cette fille est sotte! Elle ne comprend jamais les ordres qu'on lui donne.

Au premier étage, elle le fit entrer dans une étroite pièce, à côté de sa chambre. C'était un cabinet de toi-

lette, avec un papier à ramage bleu tendre, qu'elle avait meublé d'un grand bureau d'acajou déverni, appuyé au mur, d'un fauteuil de cuir et d'un cartonnier. Des paperasses traînaient sous une épaisse couche de poussière. On se serait cru chez un huissier louche. Elle dut aller chercher une chaise dans sa chambre.

— Je vous attendais, cria-t-elle du fond de cette pièce.

Quand elle eut apporté la chaise, elle expliqua qu'elle faisait sa correspondance. Elle montrait, sur le bureau, de larges feuilles de papier jaunâtre, couvertes d'une grosse écriture ronde. Et, comme Rougon s'asseyait, elle vit qu'il était en habit.

— Vous venez demander ma main ? dit-elle gaiement.

— Tout juste ! répondit-il.

Puis il reprit, en souriant :

— Pas pour moi, pour un de mes amis.

Elle le regarda, hésitante, ne sachant pas s'il plaisantait. Elle était dépeignée, sale, avec une robe de chambre rouge mal attachée, belle, malgré tout, de la beauté puissante d'un marbre antique roulé dans la boutique d'une revendeuse. Et, suçant un de ses doigts sur lequel elle venait de faire une tache d'encre, elle s'oubliait à examiner la légère cicatrice qu'on voyait encore sur la joue gauche de Rougon. Elle finit par répéter à demi-voix, d'un air distrait :

— J'étais sûr que vous viendriez. Seulement, je vous attendais plus tôt.

Et elle ajouta tout haut, se souvenant, continuant la conversation :

— Alors, c'est pour un de vos amis, votre ami le plus cher, sans doute.

Son beau rire sonnait. Elle était persuadée, maintenant, que Rougon parlait de lui. Elle éprouvait une envie de toucher du doigt la cicatrice, de s'assurer qu'elle l'avait

marqué, qu'il lui appartenait désormais. Mais Rougon la prit aux poignets, l'assit doucement sur le fauteuil de cuir.

— Causons, voulez-vous? dit-il. Nous sommes deux bons camarades, hein! cela vous va-t-il?... Eh bien! j'ai beaucoup réfléchi, depuis avant-hier. J'ai songé à vous tout le temps... Je m'imaginais que nous étions mariés, que nous vivions ensemble depuis trois mois. Et vous ne savez pas dans quelle occupation je nous voyais tous les deux?

Elle ne répondit pas, un peu gênée, malgré son aplomb.

— Je nous voyais au coin du feu. Vous aviez pris la pelle, moi je m'étais emparé de la pincette, et nous nous assommions.

Cela lui parut si drôle, qu'elle se renversa, prise d'une hilarité folle.

— Non, ne riez pas, c'est sérieux, continua-t-il. Ce n'est pas la peine de mettre nos vies en commun pour nous tuer de coups. Je vous jure que cela arriverait. Des gifles, puis une séparation... Retenez bien ceci : on ne doit jamais chercher à unir deux volontés.

— Alors? demanda-t-elle, devenue très-grave.

— Alors, je pense que nous agirons très-sagement en nous donnant une poignée de main et en ne gardant l'un pour l'autre qu'une bonne amitié.

Elle resta muette, les yeux plantés droit dans les siens, avec son large regard noir. Un pli terrible coupait son front de déesse offensée. Ses lèvres eurent un léger tremblement, un balbutiement silencieux de mépris.

— Vous permettez? dit-elle.

Et, ramenant le fauteuil devant le bureau, elle se mit à plier ses lettres. Elle se servait, comme dans les administrations, de grandes enveloppes grises, qu'elle ca-

chetait à la cire. Elle avait allumé une bougie, elle regardait la cire flamber. Rougon attendait qu'elle eût fini, tranquillement.

— Et c'est pour ça que vous êtes venu? reprit-elle enfin, sans lâcher sa besogne.

A son tour, il ne répondit pas. Il voulait la voir de face. Quand elle se décida à retourner son fauteuil, il lui sourit, en tâchant de rencontrer ses yeux; puis, il lui baisa la main, comme désireux de la désarmer. Elle gardait sa froideur hautaine.

— Vous savez bien, dit-il, que je viens vous demander en mariage pour un de mes amis.

Il parla longuement. Il l'aimait beaucoup plus qu'elle ne croyait; il l'aimait surtout parce qu'elle était intelligente et forte. Cela lui coûtait de renoncer à elle; mais il sacrifiait sa passion à leur bonheur à tous deux. Lui, la voulait reine chez elle. Il la voyait mariée à un homme très-riche, qu'elle pousserait à sa guise; et elle gouvernerait, elle n'aurait pas à faire l'abandon de sa personnalité. Cela ne valait-il pas mieux que de se paralyser l'un l'autre? Ils étaient gens à se dire ces vérités-là en face. Il finit par l'appeler son enfant. Elle était sa fille perverse, une créature dont l'esprit d'intrigue le réjouissait, et qu'il aurait éprouvé un véritable chagrin à voir pauvrement tourner.

— C'est tout? demanda-t-elle quand il se tut.

Elle l'avait écouté avec la plus grande attention. Et, levant les yeux sur lui, elle reprit :

— Si vous me mariez pour m'avoir, je vous avertis que vous faites un mauvais calcul... J'ai dit jamais!

— Quelle idée! s'écria-t-il, en rougissant légèrement.

Il toussa, il saisit sur le bureau un couteau à papier, dont il examina le manche, pour qu'elle ne vît pas son

trouble. Mais elle, sans s'occuper de lui davantage, réfléchissait.

— Et quel est le mari ? murmura-t-elle.

— Devinez ?

Elle retrouva un faible sourire, battant le bureau de ses doigts, haussant les épaules. Elle savait bien qui.

— Il est si bête ! dit-elle à demi-voix.

Rougon défendit Delestang. C'était un homme très comme il faut, dont elle ferait tout ce qu'elle voudrait. Il donna des détails sur sa santé, sur sa fortune, sur ses habitudes. D'ailleurs, il s'engageait à les servir, elle et lui, de toute son influence, s'il remontait jamais au pouvoir. Delestang n'avait peut-être pas une intelligence supérieure ; mais il ne serait déplacé dans aucune situation.

— Oh ! il remplit le programme, je vous l'accorde, dit-elle en riant franchement.

Puis, après un nouveau silence :

— Mon Dieu ! je ne dis pas non, vous êtes peut-être dans le vrai... Monsieur Delestang ne me déplaît pas.

Elle le regardait, en prononçant ces derniers mots. Elle croyait avoir remarqué, à plusieurs reprises, qu'il était jaloux de Delestang. Mais elle ne vit pas tressaillir un pli de sa face. Il avait eu réellement les poings assez gros pour tuer le désir, en deux jours. Au contraire, il parut enchanté du succès de sa démarche ; et il recommença à lui étaler les avantages d'un pareil mariage, comme s'il traitait, en avoué retors, une affaire particulièrement bonne pour elle. Il lui avait pris les mains, les lui tapotait avec une grande amitié, d'un air de complice heureux, répétant :

— Ça m'est venu cette nuit. J'ai pensé tout de suite : Nous voilà sauvés !... Je ne veux pas que vous restiez fille, moi ! Vous êtes la seule femme qui me sembliez mé-

riter un mari. Delestang arrange l'affaire. Avec Delestang, nous gardons nos coudées franches.

Et il ajouta gaiement :

— J'ai conscience que vous me récompenserez, en me faisant assister à des choses extraordinaires.

— Monsieur Delestang connaît-il vos projets? demanda-t-elle.

Il resta un moment surpris, comme si elle avait laissé échapper là une parole qu'il n'attendait pas d'elle; puis, il répondit avec tranquillité :

— Non, c'est inutile. On lui expliquera ça plus tard.

Elle s'était remise, depuis un instant, à cacheter ses lettres. Quand elle avait posé sur la cire un large cachet sans initiale, elle retournait l'enveloppe, elle écrivait l'adresse, lentement, de sa grosse écriture. A mesure qu'elle jetait les lettres à sa droite, Rougon tâchait de lire les suscriptions. C'étaient, pour la plupart, des noms d'hommes politiques italiens très-connus. Elle dut s'apercevoir de son indiscrétion, car elle dit, en se levant et en emportant sa correspondance pour la faire mettre à la poste :

— Lorsque maman a ses migraines, c'est moi qui écris là-bas.

Rougon, resté seul, se promena dans la petite pièce. Sur le cartonnier, il lut, comme chez les hommes d'affaires : *Quittances*, *Lettres à classer*, *Dossiers A*. Il sourit en apercevant, au milieu des paperasses du bureau, un corset qui traînait, usé, craqué à la taillle. Il y avait encore un savon dans la coquille de l'encrier, et des bouts de satin bleu à terre, les rognures de quelque raccommodage de jupe, qu'on avait oublié de balayer. La porte de la chambre à coucher se trouvant entre-bâillée, il eut la curiosité d'allonger la tête; mais les persiennes étaient fermées, il y faisait si noir, qu'il aperçut seulement la

grande ombre des rideaux du lit Clorinde rentrait.

— Je m'en vais, dit-il. Je dîne ce soir chez notre homme. Me laissez-vous libre d'agir?

Elle ne répondit pas. Elle revenait toute sombre, comme si elle avait fait de nouvelles réflexions dans l'escalier. Lui, tenait déjà la rampe. Mais elle le ramena, repoussa la porte. C'était son rêve qui s'en allait, un espoir mené si savamment, qu'une heure plus tôt, elle le croyait encore une certitude. Toute la brûlure d'une offense mortelle lui remontait aux joues. Il lui semblait qu'on l'avait souffletée.

— Alors, c'est sérieux? demanda-t-elle, en se mettant à contre-jour pour qu'il ne remarquât pas la rougeur de son visage.

Et, quand il eut repris ses arguments pour la troisième fois, elle resta muette. Elle craignait, si elle discutait, de s'abandonner à la colère folle, dont elle entendait le craquement dans sa nuque. Elle avait peur de le battre. Puis, dans cet écroulement de la vie qu'elle s'était déjà arrangée, elle perdit la vue nette des choses, elle recula jusqu'à la porte de la chambre à coucher, sur le point d'entrer, d'attirer Rougon, en lui criant : « Tiens! prends-moi, j'ai confiance, je ne serai ensuite ta femme que si tu veux. » Rougon, qui parlait toujours, comprit tout d'un coup; il se tut, très-pâle. Et ils se regardèrent. Pendant un instant, ils eurent un léger tremblement d'hésitation. Lui, revoyait le lit, à côté, avec la grande ombre des rideaux. Elle, calculait déjà les conséquences de sa générosité. Ce ne fut, de part et d'autre, que l'abandon d'une minute.

— Vous voulez ce mariage? dit-elle avec lenteur.

Il n'hésita pas, il répondit en haussant la voix :

— Oui

— Eh bien! faites.

Et tous deux, à petits pas, ils revinrent vers la porte, ils sortirent sur le palier, l'air très-calme. Rougon gardait seulement aux tempes les quelques gouttes de sueur que venait de lui coûter sa dernière victoire. Clorinde se redressait, dans la certitude de sa force. Ils demeurèrent un moment face à face, muets, n'ayant plus rien à se dire, ne pouvant se séparer pourtant. Enfin, comme il s'en allait en lui donnant une poignée de main, elle le retint par une courte pression, elle lui dit sans colère :

— Vous vous croyez plus fort que moi... Vous avez tort... Un jour, vous pourrez avoir des regrets.

Elle ne le menaça pas davantage. Elle s'accouda sur la rampe, pour le regarder descendre. Quand il fut en bas, il leva la tête, et ils se sourirent. Elle n'avait pas la vengeance puérile, elle rêvait déjà de l'écraser par quelque triomphe d'apothéose. En rentrant dans le cabinet, elle se surprit à dire, à demi-voix :

— Ah ! tant pis ! tous les chemins mènent à Rome.

Dès le soir, Rougon commença le siége du cœur de Delestang. Il lui rapporta de prétendues paroles, très-flatteuses, que mademoiselle Balbi avait prononcées sur son compte, au banquet de l'Hôtel-de-Ville, le jour du baptême. Et il ne se lassa plus, à partir de cette heure, d'entretenir l'ancien avoué de la beauté extraordinaire de la jeune fille. Lui, qui, autrefois, le mettait si souvent en garde contre les femmes, tâchait de le livrer à celle-là, pieds et poings liés. Un jour, c'étaient les mains qu'elle avait superbes ; un autre jour, il célébrait sa taille, il en parlait avec une crudité provocante. Delestang, très-inflammable, le cœur déjà occupé de Clorinde, flamba bientôt d'une passion folle. Quand Rougon lui eut affirmé qu'il n'avait jamais songé à elle, il lui avoua qu'il l'aimait depuis six mois, mais qu'il se taisait, de peur

d'aller sur ses brisées. Maintenant, il se rendait tous les soirs rue Marbeuf, pour causer d'elle. Il y avait comme une conspiration autour de lui; il n'abordait plus personne, sans entendre un éloge enthousiaste de celle qu'il adorait; jusqu'aux Charbonnel qui l'arrêtèrent un matin, au milieu de la place de la Concorde, pour s'émerveiller longuement sur « cette belle demoiselle avec laquelle on le voyait partout ».

De son côté, Clorinde trouvait des sourires exquis. Elle avait refait un plan d'existence, elle s'était accoutumée en quelques jours à son nouveau rôle. Par une tactique de génie, elle ne séduisait pas l'ancien avoué avec la carrure cavalière qu'elle venait d'expérimenter sur Rougon. Elle se transformait, se faisait languissante, affichait des effarouchements d'innocente, se disait nerveuse, au point d'avoir des crises pour un serrement de main trop tendre. Quand Delestang racontait à Rougon qu'elle s'était évanouie dans ses bras, parce qu'il avait osé lui baiser le poignet, celui-ci regardait cela comme une preuve de grande pureté d'esprit. Puis, les choses marchant trop lentement, Clorinde se livra, un soir de juillet, dans un de ses abandons de pensionnaire. Delestang demeura confus de cette victoire, d'autant plus qu'il crut avoir lâchement profité d'une syncope de la jeune fille : elle était restée comme morte, elle semblait ne se souvenir de rien. Lorsqu'il hasardait une excuse, ou qu'il tentait une familiarité, elle le regardait avec une telle candeur, qu'il balbutiait, dévoré de remords et de désir. Aussi, après cette aventure, songea-t-il sérieusement à l'épouser. Il voyait là un moyen de réparer sa vilaine action; il y voyait plus encore une façon de posséder légitimement le bonheur volé, ce bonheur d'une minute dont le souvenir le brûlait, et qu'il désespérait de jamais retrouver autrement.

Cependant, pendant huit jours encore, Delestang hésita. Il vint consulter Rougon. Quand ce dernier comprit ce qui s'était passé, il demeura un instant la tête basse, à sonder tout ce noir de la femme, la longue résistance que Clorinde lui avait opposée, puis sa chute brusque dans les bras de cet imbécile. Il ne vit pas les causes profondes de cette double conduite. Un instant, la chair blessée, pris d'un besoin de brutalité, il fut sur le point de tout dire, dans un flot d'injures. D'ailleurs, Delestang, sur les questions crues qu'il lui adressait, niait tout rapport, en galant homme. Et cela suffit pour rappeler Rougon à lui. Il acheva alors de décider l'ancien avoué, très-habilement. Il ne lui conseillait pas ce mariage, il l'y poussait par des réflexions presque étrangères au sujet. Quant aux vilaines histoires qui pouvaient courir sur mademoiselle Balbi, elles le surprenaient; il n'y croyait pas, lui-même était allé aux renseignements, sans apprendre rien que d'honorable. Du reste, il ne fallait pas discuter la femme qu'on aimait. Ce fut son dernier mot.

Six semaines plus tard, au sortir de la Madeleine, où le mariage venait d'être célébré avec une pompe extraordinaire, Rougon répondit à un député, qui s'étonnait du choix de Delestang :

— Que voulez-vous! je l'ai averti cent fois... Il devait être roulé par une femme.

Vers la fin de l'hiver, comme Delestang et sa femme revenaient d'un voyage en Italie, ils apprirent que Rougon était sur le point d'épouser mademoiselle Beulin-d'Orchère. Quand ils allèrent le voir, Clorinde le félicita, avec une bonne grâce parfaite. Lui, prétendit d'un air bonhomme faire ça pour ses amis. Depuis trois mois, on le persécutait, on lui prouvait qu'un homme dans sa position devait être marié. Il riait, il ajoutait que,

lorsqu'il recevait ses intimes, le soir, il n'y avait seulement pas une femme chez lui, pour verser le thé.

— Alors, ça vous est venu tout d'un coup, vous n'y songiez pas, dit Clorinde en souriant. Il fallait vous marier en même temps que nous. Nous serions allés ensemble en Italie.

Et elle le questionna, tout en plaisantant. C'était son ami Du Poizat qui avait eu sans doute cette belle idée? Il jura que non, il raconta que Du Poizat, au contraire, était absolument opposé à ce mariage; l'ancien sous-préfet détestait M. Beulin-d'Orchère. Mais tous les autres, M. Kahn, M. Béjuin, madame Correur, les Charbonnel eux-mêmes, ne tarissaient pas sur les mérites de mademoiselle Véronique : elle allait, à les entendre, apporter dans sa maison des vertus, des prospérités, des charmes inimaginables. Il termina, en tournant la chose au comique.

— Enfin, c'est une personne qu'on a faite exprès pour moi. Je ne pouvais pas la refuser.

Puis, il ajouta avec finesse :

— Si nous avons la guerre à l'automne, il faut bien songer à des alliances.

Clorinde l'approuva vivement. Elle fit, elle aussi, un grand éloge de mademoiselle Beulin-d'Orchère, qu'elle n'avait pourtant aperçue qu'une fois. Delestang, qui jusque-là s'était contenté de hocher la tête, sans quitter sa femme des yeux, se lança dans des considérations enthousiastes sur le mariage. Il entamait le récit de son bonheur, lorsqu'elle se leva, en parlant d'une autre visite qu'ils devaient faire. Et, comme Rougon les accompagnait, elle le retint, laissant son mari marcher en avant.

— Je vous disais bien que vous seriez marié dans l'année, lui souffla-t-elle doucement à l'oreille.

VI

L'été arriva. Rougon vivait dans un calme absolu. Madame Rougon, en trois mois, avait rendu grave la maison de la rue Marbeuf, où traînait autrefois une odeur d'aventure. Maintenant, les pièces, un peu froides, très-propres, sentaient la vie honnête; les meubles méthodiquement rangés, les rideaux ne laissant pénétrer qu'un filet de jour, les tapis étouffant les bruits, mettaient là l'austérité presque religieuse d'un salon de couvent; même il semblait que ces choses étaient anciennes, qu'on entrait dans un antique logis tout plein d'un parfum patriarcal. Cette grande femme laide, qui exerçait une surveillance continue, ajoutait à ce recueillement la douceur de son pas silencieux; et elle menait le ménage d'une main si discrète et si aisée, qu'elle paraissait avoir vieilli en cet endroit, dans vingt années de mariage.

Rougon souriait, quand on le complimentait. Il s'entêtait à dire qu'il s'était marié sur le conseil et sur le choix de ses amis. Sa femme le ravissait. Depuis longtemps, il avait l'envie d'un intérieur bourgeois, qui fût comme une preuve matérielle de sa probité. Cela achevait de le tirer de son passé suspect, de le classer parmi les honnêtes gens. Il était resté très-provincial, il avait gardé comme idéal certains salons cossus de Plassans,

dont les fauteuils conservaient toute l'année leurs housses de toile blanche. Lorsqu'il allait chez Delestang, où Clorinde étalait par boutade un luxe extravagant, il témoignait son mépris, en haussant légèrement les épaules. Rien ne lui paraissait ridicule comme de jeter l'argent par les fenêtres; non pas qu'il fût avare; mais il répétait d'ordinaire qu'il connaissait des jouissances préférables à toutes celles qu'on achète. Aussi s'était-il déchargé sur sa femme du soin de leur fortune. Il avait jusque-là vécu sans compter. Dès lors, elle administra l'argent avec le souci étroit qu'elle apportait déjà dans la conduite du ménage.

Pendant les premiers mois, Rougon s'enferma, se recueillant, se préparant aux luttes qu'il rêvait. C'était, chez lui, un amour du pouvoir pour le pouvoir, dégagé des appétits de vanité, de richesses, d'honneurs. D'une ignorance crasse, d'une grande médiocrité dans toutes les choses étrangères au maniement des hommes, il ne devenait véritablement supérieur que par ses besoins de domination. Là, il aimait son effort, il idolâtrait son intelligence. Être au-dessus de la foule où il ne voyait que des imbéciles et des coquins, mener le monde à coups de trique, cela développait dans l'épaisseur de sa chair un esprit adroit, d'une extraordinaire énergie. Il ne croyait qu'en lui, avait des convictions comme on a des arguments, subordonnait tout à l'élargissement continu de sa personnalité. Sans vice aucun, il faisait en secret des orgies de toute-puissance. S'il tenait de son père la carrure lourde des épaules, l'empâtement du masque, il avait reçu de sa mère, cette terrible Félicité qui gouvernait Plassans, une flamme de volonté, une passion de la force, dédaigneuse des petits moyens et des petites joies; et il était certainement le plus grand des Rougon.

Quand il se trouva ainsi seul, inoccupé, après des années de vie active, il éprouva d'abord un sentiment délicieux de sommeil. Depuis les chaudes journées de 1851, il lui semblait qu'il n'avait pas dormi. Il acceptait sa disgrâce comme un congé mérité par de longs services. Il pensait rester six mois à l'écart, le temps de choisir un meilleur terrain, puis rentrer à son gré dans la grande bataille. Mais, au bout de quelques semaines, il était déjà las de repos. Jamais il n'avait eu une conscience si nette de sa force; maintenant qu'il ne les employait plus, sa tête et ses membres le gênaient; et il passait ses journées à se promener, au fond de son étroit jardin, avec des bâillements formidables, pareil à un de ces lions mis en cage, qui étirent puissamment leurs membres engourdis. Alors, commença pour lui une odieuse existence, dont il cacha avec soin l'ennui écrasant; il était bonhomme, il se disait bien content d'être en dehors du « gâchis »; seules ses lourdes paupières se soulevaient parfois, guettant les événements, retombant sur la flamme de ses yeux, dès qu'on le regardait. Ce qui le tint debout, ce fut l'impopularité dans laquelle il se sentait marcher. Sa chute avait comblé de joie bien du monde. Il ne se passait pas un jour, sans que quelque journal l'attaquât; on personnifiait en lui le coup d'État, les proscriptions, toutes ces violences dont on parlait à mots couverts; on allait jusqu'à féliciter l'empereur de s'être séparé d'un serviteur qui le compromettait. Aux Tuileries, l'hostilité était plus grande encore; Marsy triomphant le criblait de bons mots, que les dames colportaient dans les salons. Cette haine le réconfortait, l'enfonçait dans son mépris du troupeau humain. On ne l'oubliait pas, on le détestait, et cela lui semblait bon. Lui seul contre tous, c'était un rêve qu'il caressait; lui seul, avec un fouet, tenant les mâchoires

à distance. Il se grisa des injures, il devint plus grand, dans l'orgueil de sa solitude.

Cependant, l'oisiveté pesait terriblement à ses muscles de lutteur. S'il avait osé, il aurait saisi une bêche pour défoncer un coin de son jardin. Il entreprit un long travail, l'étude comparée de la constitution anglaise et de la constitution impériale de 1852; il s'agissait, en tenant compte de l'histoire et des mœurs politiques des deux peuples, de prouver que la liberté était tout aussi grande en France qu'en Angleterre. Puis, quand il eut amassé les documents, quand le dossier fut complet, il dut faire un effort considérable pour prendre la plume; volontiers, il aurait plaidé la chose devant la Chambre; mais la rédiger, écrire un ouvrage, avec le souci des phrases, lui paraissait une besogne d'une difficulté énorme, sans utilité immédiate. Le style l'avait toujours embarrassé; aussi le tenait-il en grand dédain. Il ne dépassa pas la dixième page. D'ailleurs, il laissa traîner sur son bureau le manuscrit commencé, bien qu'il n'y ajoutât pas vingt lignes par semaine. Chaque fois qu'on le questionnait sur ses occupations, il répondait en expliquant son idée tout au long, et en donnant à l'œuvre une portée immense. C'était l'excuse derrière laquelle il cachait le vide abominable de ses journées.

Les mois s'écoulaient, il souriait avec une bonhomie plus sereine. Pas un des désespoirs qu'il étouffait ne montait à sa face. Il accueillait les plaintes de ses intimes par des raisonnements concluant tous à sa parfaite félicité. N'était-il pas heureux? Il adorait l'étude, il travaillait à sa guise; cela était préférable à l'agitation fiévreuse des affaires publiques. Puisque l'empereur n'avait pas besoin de lui, il faisait bien de le laisser tranquille dans son coin; et il ne nommait ainsi l'empereur qu'avec le plus profond dévouement. Souvent pourtant, il déclarait être

prêt, attendre simplement un signe de son maître pour reprendre « le fardeau du pouvoir »; mais il ajoutait qu'il ne tenterait pas une seule démarche qui pût provoquer ce signe. En effet, il semblait mettre un soin jaloux à rester à l'écart. Dans le silence des premières années de l'empire, au milieu de cette étrange stupeur faite d'épouvante et de lassitude, il entendait monter un sourd réveil. Et comme espoir suprême, il comptait sur quelque catastrophe qui le rendrait brusquement nécessaire. Il était l'homme des situations graves, « l'homme aux grosses pattes », selon le mot de M. de Marsy.

Le dimanche et le jeudi, la maison de la rue Marbeuf s'ouvrait aux intimes. On venait causer dans le grand salon rouge, jusqu'à dix heures et demie, heure à laquelle Rougon mettait ses amis impitoyablement à la porte; il disait que les longues veillées encrassent le cerveau. Madame Rougon, à dix heures précises, servait elle-même le thé, en ménagère attentive aux moindres détails. Il n'y avait que deux assiettes de petits fours, auxquelles personne ne touchait.

Le jeudi de juillet qui suivit, cette année-là, les élections générales, toute la bande se trouvait réunie dans le salon, dès huit heures. Ces dames, madame Bouchard, madame Charbonnel, madame Correur, assises près d'une fenêtre ouverte, pour respirer les rares bouffées d'air venues de l'étroit jardin, formaient un rond, au milieu duquel M. d'Escorailles racontait ses fredaines de Plassans, lorsqu'il allait passer douze heures à Monaco, sous le prétexte d'une partie de chasse, chez un ami. Madame Rougon, en noir, à demi cachée derrière un rideau, n'écoutait pas, se levait doucement, disparaissait pendant des quarts d'heure entiers. Il y avait encore avec les dames M. Charbonnel, posé au bord d'un fauteuil, stupéfait d'entendre un jeune homme comme il

faut avouer de pareilles aventures. Au fond de la pièce, Clorinde était debout, prêtant une oreille distraite à une conversation sur les récoltes, engagée entre son mari et M. Bejuin. Vêtue d'une robe écrue, très-chargee de rubans paille, elle tapait à petits coups d'éventail la paume de sa main gauche, en regardant fixement le globe lumineux de l'unique lampe qui éclairait le salon. A une table de jeu, dans la clarté jaune, le colonel et M. Bouchard jouaient au piquet; tandis que Rougon, sur un coin du tapis vert, faisait des réussites, relevant les cartes d'un air grave et méthodique, interminablement. C'était son amusement favori, le jeudi et le dimanche, une occupation qu'il donnait à ses doigts et à sa pensée.

— Eh bien, ça réussira-t-il? demanda Clorinde, qui s'approcha, avec un sourire.

— Mais ça réussit toujours, répondit-il tranquillement.

Elle se tenait devant lui, de l'autre côté de la table, pendant qu'il disposait le jeu en huit paquets.

Quand il eut retiré toutes les cartes, deux à deux, elle reprit :

— Vous avez raison, ça réussit... A quoi aviez-vous pensé?

Mais lui, leva les yeux lentement, comme étonné de la question :

— Au temps qu'il fera demain, finit-il par dire.

Et il se remit à étaler les cartes. Delestang et M. Béjuin ne causaient plus. Un rire perlé de la jolie madame Bouchard sonnait seul dans le salon. Clorinde s'approcha d'une fenêtre, resta là un moment, à regarder la nuit qui tombait. Puis, sans se retourner, elle demanda :

— A-t-on des nouvelles de ce pauvre monsieur Kahn?

— J'ai reçu une lettre, répondit Rougon. Je l'attends ce soir.

Alors, on parla de la mésaventure de M. Kahn. Il avait eu l'imprudence, pendant la dernière session, de critiquer assez vivement un projet de loi déposé par le gouvernement; ce projet de loi, qui créait dans un département voisin une concurrence redoutable, menaçait de ruiner ses hauts fourneaux de Bressuire. Pourtant, il ne croyait pas avoir dépassé les bornes d'une légitime défense, lorsque, à son retour dans les Deux-Sèvres, où il allait soigner son élection, il avait appris, de la bouche même du préfet, qu'il n'était plus candidat officiel; il cessait de plaire, le ministre venait de désigner un avoué de Niort, homme d'une grande médiocrité. C'était un coup de massue.

Rougon donnait des détails, quand M. Kahn entra, suivi de Du Poizat. Tous les deux étaient arrivés par le train de sept heures. Ils n'avaient pris que le temps de dîner.

— Eh bien, qu'en pensez-vous? dit M. Kahn au milieu du salon, pendant qu'on s'empressait autour de lui. Me voilà un révolutionnaire, maintenant!

Du Poizat s'était jeté dans un fauteuil, d'un air harassé.

— Une jolie campagne! cria-t-il, un joli gâchis! C'est à dégoûter tous les honnêtes gens!

Mais il fallut que M. Kahn racontât l'affaire longuement. Lorsqu'il avait débarqué là-bas, il disait avoir senti, dès ses premières visites, une sorte d'embarras chez ses meilleurs amis. Quant au préfet, M. de Langlade, c'était un homme de mœurs dissolues, qu'il accusait d'être au mieux avec la femme de l'avoué de Niort, le nouveau député. Pourtant, ce Langlade lui avait appris sa disgrâce d'une façon fort aimable, en fumant un cigare, au dessert d'un déjeuner fait à la préfecture. Et il rapporta la conversation d'un bout à l'autre. Le pis était

qu'on imprimait déjà ses affiches et ses bulletins. Dans le premier moment, la colère l'étouffait au point qu'il voulait se présenter quand même.

— Ah! si vous ne nous aviez pas écrit, dit Du Poizat en se tournant vers Rougon, nous aurions donné une fameuse leçon au gouvernement!

Rougon haussa les épaules. Il répondit négligemment, pendant qu'il battait ses cartes :

— Vous auriez échoué et vous restiez à jamais compromis. La belle avance!

— Je ne sais pas comment vous êtes bâti, vous! cria Du Poizat, qui se mit brusquement debout, avec des gestes furibonds. Moi, je déclare que le Marsy commence à m'échauffer les oreilles. C'est vous qu'il a voulu atteindre en frappant notre ami Kahn... Avez-vous lu les circulaires du personnage? Ah! elles sont propres, ses élections! Il les a faites à coups de phrases... Ne souriez donc pas! Si vous aviez été à l'Intérieur, vous auriez mené l'affaire d'une façon autrement large.

Et, comme Rougon continuait à sourire en le regardant, il ajouta avec plus de violence :

— Nous étions là-bas, nous avons tout vu... Il y a un malheureux garçon, un ancien camarade à moi, qui a osé poser une candidature républicaine. Vous n'avez pas idée de la façon dont on l'a traqué. Le préfet, les maires, les gendarmes, toute la clique est tombée sur lui; on lacérait ses affiches, on jetait ses bulletins dans les fossés, on arrêtait les quelques pauvres diables chargés de distribuer ses circulaires; jusqu'à sa tante, une digne femme pourtant, qui l'a fait prier de ne plus mettre les pieds chez elle, parce qu'il la compromettait. Et les journaux donc! il y était traité de brigand. Les bonnes femmes se signent maintenant, quand il passe dans un village.

Il respira bruyamment, il reprit, après s'être jeté de nouveau dans un fauteuil :

— N'importe, si Marsy a eu la majorité dans tous les départements, Paris n'en a pas moins nommé cinq députés de l'opposition... C'est le réveil. Que l'empereur laisse le pouvoir entre les mains de ce grand bellâtre de ministre et de ces préfets d'alcôve, qui, pour coucher librement avec les femmes, envoient les maris à la Chambre; dans cinq ans d'ici, l'empire ébranlé menacera ruine... Moi, je suis enchanté des élections de Paris. Je trouve que ça nous venge.

— Alors, si vous aviez été préfet...? demanda Rougon de son air paisible, avec une si fine ironie, qu'elle plissait à peine les coins de ses grosses lèvres.

Du Poizat montra ses dents blanches mal rangées Ses poings chétifs d'enfant malade serraient les bras du fauteuil, comme s'il avait voulu les tordre.

— Oh! murmura-t-il, si j'avais été préfet...

Mais il n'acheva pas, il s'affaissa contre le dossier, en disant :

— Non, c'est écœurant, à la fin!... D'ailleurs, j'ai toujours été républicain, moi!

Cependant, devant la fenêtre, les dames se taisaient, la face tournée vers l'intérieur du salon, pour écouter; tandis que M. d'Escorailles, un large éventail à la main, sans rien dire, éventait la jolie madame Bouchard, toute languissante, les tempes moites sous les haleines chaudes du jardin. Le colonel et M. Bouchard, qui venaient de recommencer une partie, cessaient de jouer par instants, approuvant ou désapprouvant ce qu'on disait, d'un hochement de tête. Un large cercle de fauteuils s'était formé autour de Rougon : Clorinde, attentive, le menton dans la main, ne risquait pas un geste ; Delestang souriait à sa femme, l'esprit occupé par quelque souvenir tendre;

M. Béjuin, les mains nouées sur les genoux, regardait successivement ces messieurs et ces dames, l'air effaré. La brusque entrée de Du Poizat et de M. Kahn avait soufflé, dans le grand calme du salon, tout un orage ; ils semblaient avoir apporté sur eux, entre les plis de leurs vêtements, une odeur d'opposition.

— Enfin, j'ai suivi votre conseil, je me suis retiré, reprit M. Kahn. On m'avait averti que je serais traité plus rudement encore que le candidat républicain. Moi qui ai servi l'empire avec tant de dévouement ! Avouez qu'une telle ingratitude est faite pour décourager les âmes les plus fortes.

Et il se plaignit amèrement d'une foule de vexations. Il avait voulu fonder un journal, pour soutenir son projet d'un chemin de fer de Niort à Angers ; plus tard, ce journal devait être une arme financière très-puissante entre ses mains ; mais on venait de lui refuser l'autorisation, M. de Marsy s'étant imaginé que Rougon se cachait derrière lui, et qu'il s'agissait d'une feuille de combat, destinée à battre en brèche son portefeuille.

— Parbleu ! dit Du Poizat, ils ont peur qu'on n'écrive enfin la vérité. Ah ! je vous aurais fourni de jolis articles !... C'est une honte d'avoir une presse comme la nôtre, bâillonnée, menacée d'être étranglée au premier cri. Un de mes amis, qui publie un roman, a été appelé au ministère, où un chef de bureau l'a prié de changer la couleur du gilet de son héros, parce que cette couleur déplaisait au ministre. Je n'invente rien.

Il cita d'autres faits, il parla des légendes effrayantes qui circulaient parmi le peuple, du suicide d'une jeune actrice et d'un parent de l'empereur, du prétendu duel de deux généraux, dont l'un aurait tué l'autre, dans un corridor des Tuileries, à la suite d'une histoire de vol. Est-ce que des contes semblables auraient trouvé des

crédules, si la presse avait pu parler librement? Et il répéta comme conclusion :

— Je suis républicain, décidément.

— Vous êtes bien heureux, murmura M. Kahn; moi, je ne sais plus ce que je suis.

Rougon, pliant ses larges épaules, avait commencé une réussite fort délicate. Il s'agissait, après avoir distribué les cartes trois fois en sept paquets, en cinq, puis en trois, d'arriver à ce que, toutes les cartes étant tombées, les huit trèfles se trouvassent ensemble. Il paraissait absorbé au point de ne rien entendre, bien que ses oreilles eussent comme des frémissements, à certains mots.

— Le régime parlementaire offrait des garanties sérieuses, dit le colonel. Ah ! si les princes revenaient!

Le colonel Jobelin était orléaniste, dans ses heures d'opposition. Il racontait volontiers le combat du col de Mouzaia, où il avait fait le coup de feu, à côté du duc d'Aumale, alors capitaine au 4e de ligne.

— On était très-heureux sous Louis-Philippe, continua t-il, en voyant le silence qui accueillait ses regrets. Croyez-vous que, si nous avions un cabinet responsable, notre ami ne serait pas à la tête de l'État avant six mois? Nous compterions bientôt un grand orateur de plus.

Mais M. Bouchard donnait des signes d'impatience. Lui, se disait légitimiste; son grand-père avait approché la cour, autrefois. Aussi, à chaque soirée, des querelles terribles s'engageaient-elles entre lui et son cousin sur la politique.

— Laissez donc ! murmura-t-il; votre monarchie de Juillet a toujours vécu d'expédients. Il n'y a qu'un principe, vous le savez bien.

Alors, ils se traitèrent très-vertement. Ils faisaient table rase de l'empire, ils installaient chacun le gouvernement de son choix. Est-ce que les Orléans avaient

jamais marchandé une décoration à un vieux soldat? Est-ce que les rois légitimes auraient commis des passe-droits comme on en voyait chaque jour dans les bureaux? Quand ils en furent venus à se traiter sourdement d'imbéciles, le colonel cria, en prenant furieusement ses cartes:

— Fichez-moi la paix ! entendez-vous, Bouchard !... J'ai un quatorze de dix et une quatrième au valet. Est-ce bon ?

Delestang, tiré de sa rêverie par la dispute, crut devoir défendre l'empire. Mon Dieu ! ce n'était pas que l'empire le contentât absolument. Il aurait voulu un gouvernement plus largement humain. Et il tâcha d'expliquer ses aspirations, une conception socialiste très-compliquée, l'extinction du paupérisme, l'association de tous les travailleurs, quelque chose comme sa ferme-modèle de la Chamade, en grand. Du Poizat disait d'ordinaire qu'il avait trop fréquenté les bêtes. Pendant que son mari parlait en hochant sa tête superbe de personnage officiel, Clorinde le regardait, avec une légère moue des lèvres.

— Oui, je suis bonapartiste, dit-il à plusieurs reprises; je suis, si vous voulez, bonapartiste libéral.

— Et vous, Béjuin? demanda brusquement M. Kahn.

— Mais moi aussi, répondit M. Béjuin, la bouche tout empâtée par ses longs silences; c'est-à-dire, il y a des nuances, certainement... Enfin, je suis bonapartiste.

Du Poizat eut un rire aigu.

— Parbleu! cria-t-il.

Et, comme on le pressait de s'expliquer, il continua crûment :

— Je vous trouve bons, vous autres ! On ne vous a pas lâchés. Delestang est toujours au conseil d'État. Béjuin vient d'être réélu.

— Ça s'est fait tout naturellement, interrompit celui-ci. C'est le préfet du Cher...

— Oh ! vous n'y êtes pour rien, je ne vous accuse pas. Nous savons comment les choses se passent... Combelot aussi est réélu, La Rouquette aussi... L'empire est superbe !

M. d'Escorailles, qui continuait à éventer la jolie madame Bouchard, voulut intervenir. Lui, défendait l'empire à un autre point de vue ; il s'était rallié, parce que l'empereur lui paraissait avoir une mission à remplir ; le salut de la France avant tout.

— Vous avez gardé votre situation d'auditeur, n'est-ce pas? reprit Du Poizat en élevant la voix ; eh bien, vos opinions sont connues... Que diable ! ce que je dis là semble vous scandaliser tous. C'est simple pourtant... Kahn et moi nous ne sommes plus payés pour être aveugles, voilà !

On se fâcha. C'était abominable, cette façon d'envisager la politique. Il y avait, dans la politique, autre chose que des intérêts personnels. Le colonel lui-même et M. Bouchard, bien qu'ils ne fussent pas bonapartistes, reconnaissaient qu'il pouvait exister des bonapartistes de bonne foi ; et ils parlaient de leurs propres convictions, avec un redoublement de chaleur, comme si on avait voulu les leur arracher de vive force. Quant à Delestang, il était très-blessé ; il répétait qu'on ne l'avait pas compris, il indiquait par quels points considérables il s'éloignait des partisans aveugles de l'empire ; ce qui l'entraîna dans de nouvelles explications sur les développements démocratiques dont le gouvernement de l'empereur lui paraissait susceptible. M. Béjuin, lui non plus, pas plus d'ailleurs que M. d'Escorailles, n'acceptèrent d'être des bonapartistes tout court ; ils établissaient des nuances énormes, se cantonnaient chacun dans des opinions particulières, difficiles à définir ; si bien qu'au bout de dix minutes toute la société était passée à l'opposition. Les voix se haussaient,

des discussions partielles s'engageaient, les mots de légitimistes, d'orléanistes, de républicain, volaient, au milieu des professions de foi vingt fois répétées Madame Rougon se montra un instant, sur le seuil d'une porte, l'air inquiet; puis, doucement, elle disparut de nouveau.

Rougon, cependant, venait de finir la réussite des trèfles. Clorinde se pencha, pour lui demander dans le vacarme :

— Elle a réussi?

— Mais sans doute, répondit-il avec son sourire calme.

Et, comme s'il se fût aperçu seulement alors de l'éclat des voix, il agita la main, en reprenant :

— Vous faites bien du bruit!

Ils se turent, croyant qu'il voulait parler. Un grand silence se fit. Tous, un peu las, attendaient. Rougon, d'un coup de pouce, avait élargi sur la table un éventail de treize cartes. Il compta, il dit au milieu du recueillement :

— Trois dames, signe de querelle... Une nouvelle à la nuit... Une femme brune dont il faudra se méfier...

Mais Du Poizat, impatienté, l'interrompit.

— Et vous, Rougon, qu'est-ce que vous pensez?

Le grand homme se renversa dans son fauteuil, s'allongea, en étouffant de la main un léger bâillement. Il haussait le menton, comme si le cou lui avait fait du mal.

— Oh! moi, murmura-t-il, les yeux au plafond, je suis autoritaire, vous le savez bien. On apporte ça en naissant. Ce n'est pas une opinion, c'est un besoin... Vous êtes bêtes de vous disputer. En France, dès qu'il y a cinq messieurs dans un salon, il y a cinq gouvernements en présence. Ça n'empêche personne de servir le gouvernement reconnu. Hein, n'est-ce pas? c'est histoire de causer.

Il baissa le menton et leur jeta un lent regard à la ronde.

— Marsy a très-bien conduit les élections. Vous avez tort de blâmer ses circulaires. La dernière surtout était d'une jolie force... Quant à la presse, elle est déjà trop libre. Où en serions-nous, si le premier venu pouvait écrire ce qu'il pense? Moi, d'ailleurs, j'aurais comme Marsy refusé à Kahn l'autorisation de fonder un journal. Il est toujours inutile de fournir une arme à ses adversaires... Voyez-vous, les empires qui s'attendrissent sont des empires perdus. La France demande une main de fer. Quand on l'étrangle un peu, cela n'en va pas plus mal.

Delestang voulut protester. Il commença une phrase :

— Cependant, il y a une certaine somme de libertés nécessaires...

Mais Clorinde lui imposa silence. Elle approuvait tout ce que disait Rougon, d'un hochement de tête exagéré. Elle se penchait pour qu'il la vît mieux, soumise devant lui, convaincue. Aussi fut-ce à elle qu'il adressa un coup d'œil, en s'écriant :

— Ah! oui, les libertés necessaires, je m attendais à les voir arriver!... Écoutez, si l'empereur me consultait, il n'accorderait jamais une liberté.

Et comme Delestang de nouveau s'agitait, sa femme le fit tenir tranquille d'un froncement terrible de ses beaux sourcils.

— Jamais! répéta Rougon avec force.

Il s'était soulevé de son fauteuil, d'un air si formidable, que personne ne souffla mot. Mais il se laissa retomber, les membres mous, comme détendu, murmurant :

— Voilà que vous me faites crier, moi aussi... Je suis un bon bourgeois, maintenant. Je n'ai pas à me mêler de tout ça, et j'en suis ravi. Dieu veuille que l'empereur n'ait plus besoin de moi!

A ce moment, la porte du salon s'ouvrait. Il mit un doigt sur sa bouche, il souffla très-bas :

— Chut!

C'était M. La Rouquette qui entrait. Rougon le soupçonnait d'être envoyé par sa sœur, madame de Llorentz, pour espionner ce qu'on disait chez lui. M. de Marsy, bien que marié depuis six mois à peine, venait de renouer avec cette dame, qu'il avait gardée comme maîtresse pendant près de deux ans. Aussi, dès l'arrivée du jeune député, cessa-t-on de parler politique. Le salon reprit son air discret. Rougon alla lui-même chercher un grand abat-jour, qu'il posa sur la lampe; et l'on ne vit plus, dans le cercle étroit de clarté jaune, que les mains sèches du colonel et de M. Bouchard, jetant régulièrement les cartes. Devant la fenêtre, madame Charbonnel, à demi-voix, contait ses soucis à madame Correur, pendant que M. Charbonnel accentuait chaque détail d'un gros soupir; il y avait bientôt deux ans qu'ils étaient à Paris, et leur maudit procès n'en finissait pas; la veille encore, ils avaient dû se résigner à acheter six chemises chacun, en apprenant une nouvelle remise de l'affaire. Un peu en arrière, près d'un rideau, madame Bouchard semblait dormir, assoupie par la chaleur. M. d'Escorailles était venu la retrouver. Puis, comme personne ne les regardait, il eut la tranquille audace de poser un long baiser silencieux sur ses lèvres à demi closes. Elle ouvrit les yeux tout grands, sans bouger, très-sérieuse.

— Mon Dieu! non, disait M. La Rouquette juste à ce moment, je ne suis pas allé aux Variétés. J'ai vu la répétition générale de la pièce. Oh! un succès fou, une musique d'une gaieté! Ça fera courir tout Paris... J'avais un travail à terminer. Je prépare quelque chose.

Il avait serré la main de ces messieurs et baisé galamment le poignet de Clorinde, au-dessus du gant. Il se tenait debout, appuyé au dossier d'un fauteuil, souriant, mis avec une correction irreprochable. Dans la façon dont

sa redingote était boutonnée, perçait toutefois une prétention de haute gravité.

— A propos, reprit-il en s'adressant au maître de la maison, j'ai un document à vous signaler pour votre grand travail, une étude sur la constitution anglaise, très-curieuse, ma foi, qui a paru dans une revue de Vienne... Et avancez-vous?

— Oh! lentement, répondit Rougon. J'en suis à un chapitre qui me donne beaucoup de mal.

D'ordinaire, il trouvait piquant de faire causer le jeune député. Il savait par lui tout ce qui se passait aux Tuileries. Persuadé, ce soir-là, qu'on l'envoyait pour connaître son opinion sur le triomphe des candidatures officielles, il réussit, sans hasarder une seule phrase digne d'être répétée, à tirer de lui une foule de renseignements. Il commença par le complimenter de sa réélection. Puis, de son air bonhomme, il entretint la conversation par de simples hochements de tête. L'autre, charmé de tenir la parole, ne s'arrêta plus. La cour était dans la joie. L'empereur avait appris le résultat des élections à Plombières; on racontait qu'à la réception de la dépêche, il s'était assis, les jambes coupées par l'émotion. Cependant, une grosse inquiétude dominait toute cette victoire : Paris venait de voter en monstre d'ingratitude.

— Bah! on musèlera Paris, murmura Rougon, qui étouffa un nouveau bâillement, comme ennuyé de ne rien trouver d'intéressant, dans le flot de paroles de M. La Rouquette.

Dix heures sonnèrent. Madame Rougon, poussant un guéridon au milieu de la pièce, servit le thé. C'était l'heure où des groupes isolés se formaient dans les coins. M. Kahn, une tasse à la main, debout devant Delestang, qui ne prenait jamais de thé, parce que ça l'agitait, entrait dans de nouveaux détails sur son voyage en Vendée,

sa grande affaire de la concession d'une voie ferrée de Niort à Angers en était toujours au même point; cette canaille de Langlade, le préfet des Deux-Sèvres, avait osé se servir de son projet comme de manœuvre électorale en faveur du nouveau candidat officiel. M. La Rouquette, maintenant, passant derrière les dames, leur glissait dans la nuque des mots qui les faisaient sourire. Derrière un rempart de fauteuils, madame Correur causait vivement avec Du Poizat; elle lui demandait des nouvelles de son frère Martineau, le notaire de Coulonges; et Du Poizat disait l'avoir vu, un instant, devant l'église, toujours le même, avec sa figure froide, son air grave. Puis, comme elle entamait ses récriminations habituelles, il lui conseilla méchamment de ne jamais remettre les pieds là-bas, car madame Martineau avait juré de la jeter à la porte. Madame Correur acheva son thé, toute suffoquée.

— Voyons, mes enfants, il faut aller se coucher, dit paternellement Rougon.

Il était dix heures vingt-cinq, et il accorda cinq minutes. Des gens partaient. Il accompagna M. Kahn et M. Béjuin, que madame Rougon chargeait toujours de compliments pour leurs femmes, bien qu'elle vît ces dames au plus deux fois par an. Il poussa doucement vers la porte les Charbonnel, toujours très-embarrassés pour s'en aller. Puis, comme la jolie madame Bouchard sortait entre M. d'Escorailles et M. La Rouquette, il se tourna vers la table de jeu, en criant :

— Eh ! monsieur Bouchard, voilà qu'on vous prend votre femme!

Mais le chef de bureau, sans entendre, annonçait son jeu.

— Une quinte majeure en trèfle, hein ! elle est bonne, celle-là !... Trois rois, ils sont bons aussi...

Rougon, de ses grosses mains, enleva les cartes.

— C'est fini, allez-vous-en, dit-il. Vous n'êtes pas honteux, de vous acharner comme ça !... Voyons, colonel, soyez raisonnable.

C'était ainsi tous les jeudis et tous les dimanches. Il devait les interrompre au beau milieu d'une partie, ou quelquefois même éteindre la lampe, pour les décider à quitter le jeu. Et ils se retiraient furieux, en se querellant.

Delestang et Clorinde restèrent les derniers. Celle-ci, pendant que son mari cherchait partout son éventail, dit doucement à Rougon :

— Vous avez tort de ne pas faire un peu d'exercice, vous tomberez malade.

Il eut un geste à la fois indifférent et résigné. Madame Rougon rangeait déjà les tasses et les petites cuillers. Puis, comme les Delestang lui serraient la main, il bâilla franchement, à pleine bouche. Et il dit par politesse, pour ne pas laisser croire que c'était l'ennui de la soirée qui venait de lui monter à la gorge :

— Ah ! sacrebleu ! je vais joliment dormir, cette nuit !

Les soirées se passaient toutes ainsi. Il pleuvait du gris dans le salon de Rougon, selon le mot de Du Poizat, qui trouvait aussi que, maintenant, « ça sentait trop la dévote ». Clorinde se montrait filiale. Souvent, l'après-midi, elle arrivait seule, rue Marbeuf, avec quelque commission dont elle s'était chargée. Elle disait gaiement à madame Rougon qu'elle venait faire la cour à son mari ; et celle-ci, souriant de ses lèvres pâles, les laissait ensemble, pendant des heures. Ils causaient affectueusement, sans paraître se souvenir du passé ; ils se donnaient des poignées de main de camarades, dans ce même cabinet où, l'année précédente, il piétinait devant elle de désir. Aussi, ne songeant plus à ça, s'abandonnaient-ils tous

les deux à une tranquille familiarité. Il lui ramenait sur les tempes les mèches folles de ses cheveux, qu'elle avait toujours au vent, ou bien l'aidait à retrouver au milieu des fauteuils, la traîne de sa robe d'une longueur exagérée. Un jour, comme ils traversaient le jardin, elle eut la curiosité de pousser la porte de l'écurie. Elle entra, en le regardant, avec un léger rire. Lui, les mains dans les poches, se contenta de murmurer, souriant aussi :

— Hein ! est-on bête, parfois !

Puis, à chaque visite, il lui donnait d'excellents conseils. Il plaidait la cause de Delestang, qui en somme était un bon mari. Elle, sagement, répondait qu'elle l'estimait ; à l'entendre, il n'avait pas encore contre elle un seul sujet de plainte. Elle disait ne pas être seulement coquette, ce qui était vrai. Dans ses moindres paroles perçait une grande indifférence, presque un mépris pour les hommes. Quand on parlait de quelque femme dont on ne comptait plus les amants, elle ouvrait de grands yeux d'enfant, des yeux surpris, en demandant : « Ça l'amuse donc? » Elle oubliait sa beauté pendant des semaines, ne s'en souvenait que dans quelque besoin ; et alors elle s'en servait terriblement, comme d'une arme. Aussi, lorsque Rougon, avec une insistance singulière, revenait à ce sujet, lui conseillait de rester fidèle à Delestang, finissait-elle par se fâcher, criant :

— Mais laissez-moi tranquille ! Je songe bien à tout ça... Vous êtes blessant, à la fin !

Un jour, elle lui répondit carrément :

— Eh bien, si ça arrivait, qu'est-ce que ça pourrait vous faire?... Vous n'avez rien à y perdre, vous !

Il rougit, cessa pendant quelque temps de lui parler de ses devoirs, du monde, des convenances. Ce frisson persistant de jalousie était tout ce qui restait dans sa

chair de son ancienne passion. Il poussait les choses jusqu'à la faire surveiller, dans les salons où elle se rendait. S'il s'était aperçu de la moindre intrigue, il eût peut-être averti le mari. D'ailleurs, quand il voyait celui-ci en particulier, il le mettait en garde, lui parlait de l'extraordinaire beauté de sa femme. Mais Delestang riait d'un air de confiance et de fatuité; si bien que, dans le ménage, c'était Rougon qui avait tous les tourments de l'homme trompé.

Ses autres conseils, très-pratiques, montraient sa grande amitié pour Clorinde. Ce fut lui qui l'amena doucement à renvoyer sa mère en Italie. La comtesse Balbi, seule maintenant dans le petit hôtel des Champs-Elysées, y menait une étrange vie d'insouciance, dont on causait. Il se chargea de régler avec elle la délicate question d'une pension viagère. On vendit l'hôtel, le passé de la jeune femme fut comme effacé. Puis, il entreprit de la guérir de ses excentricités; mais là il se heurta a une naïveté absolue, à un entêtement de femme obtuse. Clorinde, mariée, riche, vivait dans un incroyable gâchis d'argent, avec des accès brusques d'une avarice honteuse. Elle avait gardé sa petite bonne, cette noiraude d'Antonia qui suçait des oranges du matin au soir. A elles deux, elles salissaient abominablement l'appartement de madame, tout un coin du vaste hôtel de la rue du Colisée. Quand Rougon allait la voir, il trouvait des assiettes sales sur les fauteuils, des litres de sirop à terre, le long des murs. Il devinait sous les meubles un entassement de choses malpropres, fourrées là, à l'annonce de sa visite. Et, au milieu des tentures graisseuses, des boiseries grises de poussière, elle continuait à avoir des caprices stupéfiants. Souvent, elle le recevait à demi nue, entortillée dans une couverture, allongée sur un canapé, se plaignant de maux inconnus, d'un chien qui lui mangeait

les pieds, ou bien d'une épingle avalée par mégarde et dont la pointe devait sortir par sa cuisse gauche. D'autres fois, elle fermait les persiennes à trois heures, allumait toutes les bougies, puis dansait avec sa bonne, l'une en face de l'autre, en riant si fort, que, lorsqu'il entrait, la bonne restait cinq grandes minutes à souffler contre la porte, avant de pouvoir s'en aller. Un jour, elle ne voulut pas se laisser voir ; elle avait cousu les rideaux de son lit de haut en bas, elle se tint assise sur le traversin, dans cette cage d'étoffe, causant tranquillement avec lui pendant plus d'une heure, comme s'ils s'étaient trouvés aux deux coins d'une cheminée. Ces choses-là lui semblaient toutes naturelles. Quand il la grondait, elle s'étonnait, elle disait qu'elle ne faisait pas de mal. Il avait beau prêcher les convenances, promettre de la rendre en un mois la femme la plus séduisante de Paris, elle s'emportait, répétant :

— Je suis comme ça, je vis comme ça... Qu'est-ce que ça peut faire aux autres?

Parfois, elle se mettait à sourire.

— On m'aime tout de même, allez! murmurait-elle.

Et, à la vérité, Delestang l'adorait. Elle restait sa maîtresse, d'autant plus puissante, qu'elle semblait moins sa femme. Il fermait les yeux sur ses caprices, pris de la peur terrible qu'elle ne le plantât là, comme elle l'en avait menacé un jour. Au fond de sa soumission, peut-être la sentait-il vaguement supérieure, assez forte pour faire de lui ce qu'il lui plairait. Devant le monde, il la traitait en enfant, parlait d'elle avec une tendresse complaisante d'homme grave. Dans l'intimité, ce grand bel homme à tête superbe pleurait, les nuits où elle ne voulait pas lui ouvrir la porte de sa chambre. Il enlevait seulement les clefs des appartements du premier étage, pour sauver son grand salon des taches de graisse.

Rougon pourtant obtint de Clorinde qu'elle s'habillât à peu près comme tout le monde. Elle était très-fine, d'ailleurs, de cette finesse des fous lucides qui se font raisonnables en présence des étrangers. Il la rencontrait dans certaines maisons, l'air réservé, laissant son mari se mettre en avant, tout à fait convenable au milieu de l'admiration soulevée par sa grande beauté. Chez elle, il trouvait souvent M. de Plouguern; et elle plaisantait entre eux deux, sous le déluge de leur morale, tandis que le vieux sénateur, plus familier, lui tapotait les joues, au grand ennui de Rougon; mais il n'osa jamais dire son sentiment à ce sujet. Il fut plus hardi à l'égard de Luigi Pozzo, le secrétaire du chevalier Rusconi. Il l'avait aperçu plusieurs fois sortant de chez elle à des heures singulières Quand il laissa entendre à la jeune femme combien cela pouvait la compromettre, elle leva sur lui un de ses beaux regards de surprise; puis, elle éclata de rire. Elle se moquait pas mal de l'opinion! En Italie, les femmes recevaient les hommes qui leur plaisaient, personne ne songeait à de vilaines choses. Du reste, Luigi ne comptait pas; c'était un cousin; il lui apportait des petits gâteaux de Milan, qu'il achetait dans le passage Colbert.

Mais la politique restait la grosse préoccupation de Clorinde. Depuis qu'elle avait épousé Delestang, toute son intelligence s'employait à des affaires louches et compliquees, dont personne ne connaissait au juste l'importance. Elle contentait là son besoin d'intrigue, si longtemps satisfait dans ses campagnes de séduction contre les hommes de grand avenir; et elle semblait s'être ainsi préparée à quelque besogne plus vaste, en tendant jusqu'à vingt-deux ans ses piéges de fille à marier. Maintenant, elle entretenait une correspondance très-suivie avec sa mère, fixée à Turin. Elle allait presque chaque

jour à la légation d'Italie, où le chevalier Rusconi l'emmenait dans les coins, causant rapidement, à voix basse. Puis, c'étaient des courses incompréhensibles aux quatre coins de Paris, des visites faites furtivement à de hauts personnages, des rendez-vous donnés au fond de quartiers perdus. Tous les réfugiés vénitiens, les Brambilla, les Staderino, les Viscardi, la voyaient en secret, lui passaient des bouts de papier couverts de notes. Elle avait acheté une serviette de maroquin rouge, un portefeuille monumental à serrure d'acier, digne d'un ministre, dans lequel elle promenait un monde de dossiers En voiture, elle le tenait sur ses genoux, comme un manchon; partout où elle montait, elle l'emportait avec elle sous son bras, d'un geste familier; même, à des heures matinales, on la rencontrait, à pied, le serrant des deux mains contre sa poitrine, les poignets meurtris. Bientôt le portefeuille se râpa, éclata aux coutures. Alors, elle le boucla avec des sangles. Et, dans ses robes voyantes à longue traîne, toujours chargée de ce sac de cuir informe que des liasses de papiers crevaient, elle ressemblait à quelque avocat véreux courant les justices de paix pour gagner cent sous.

Plusieurs fois, Rougon avait tâché de connaître les grandes affaires de Clorinde. Un jour, étant resté un instant seul avec le fameux portefeuille, il ne s'était fait aucun scrupule de tirer à lui les lettres dont des coins passaient par les fentes. Mais ce qu'il apprenait d'une façon ou d'une autre lui paraissait si incohérent, si plein de trous, qu'il souriait des prétentions politiques de la jeune femme. Elle lui expliqua, une après-midi, d'un air tranquille, tout un vaste projet · elle était en train de travailler à une alliance entre l'Italie et la France, en vue d'une prochaine campagne contre l'Autriche. Rougon, un moment très-frappé, finit par hausser les épaules, de-

vant les choses folles mêlées à son plan. Pour lui, elle avait simplement trouvé là une originalité de haut goût. Il tenait à ne pas modifier son opinion sur les femmes. Clorinde, d'ailleurs, acceptait volontiers le rôle de disciple. Lorsqu'elle venait le voir rue Marbeuf, elle se faisait très-humble, très-soumise, le questionnait, l'écoutait avec une ardeur de néophyte désireux de s'instruire. Et lui, souvent, oubliait à qui il parlait, exposait son système de gouvernement, s'engageait dans les aveux les plus nets. Peu à peu, ces conversations devinrent une habitude; il la prit pour confidente, se soulagea du silence qu'il observait avec ses meilleurs amis, la traita en élève discrète dont la respectueuse admiration le charmait.

Pendant les mois d'août et de septembre, Clorinde multiplia ses visites. Elle venait maintenant jusqu'à trois et quatre fois par semaine. Jamais elle n'avait montré une telle tendresse de disciple. Elle flattait beaucoup Rougon, s'extasiait sur son génie, regrettait les grandes choses qu'il aurait accomplies, s'il ne s'était pas mis à l'écart. Un jour, dans une minute de lucidité, il lui demanda en riant :

— Vous avez donc bien besoin de moi?

— Oui, répondit-elle hardiment.

Mais elle se hâta de reprendre son air d'extase émerveillée. La politique l'amusait plus qu'un roman, disait-elle. Et, quand il tournait le dos, elle ouvrait tout grands ses yeux, où brûlait une courte flamme, quelque ancienne pensée de rancune toujours vivante. Souvent, elle laissait ses mains dans les siennes, comme si elle se fût sentie trop faible encore; et, les poignets frémissants, elle semblait attendre de lui avoir volé assez de sa force pour l'étrangler.

Ce qui inquiétait surtout Clorinde, c'était la lassitude

croissante de Rougon. Elle le voyait s'endormir au fond de son ennui. D'abord, elle avait parfaitement distingué ce qu'il pouvait y avoir de joué dans son attitude. Mais, à présent, malgré toute sa finesse, elle commençait à le croire vraiment découragé. Ses gestes s'alourdissaient, sa voix devenait molle; et, certains jours, il se montrait d'une telle indifférence, d'une si grande bonhomie, que la jeune femme, épouvantée, se demandait s'il n'allait pas finir par accepter tranquillement sa retraite au Sénat d'homme politique fourbu.

Vers la fin de septembre, Rougon parut très-préoccupé. Puis, dans une de leurs causeries habituelles, il lui avoua qu'il nourrissait un grand projet. Il s'ennuyait à Paris, il avait besoin d'air. Et, tout d'un trait, il parla : c'était un vaste plan de vie nouvelle, un exil volontaire dans les Landes, le défrichement de plusieurs lieues carrées de terrain, la fondation d'une ville au milieu de la contrée conquise. Clorinde, toute pâle, l'écoutait.

— Mais votre situation ici, vos espérances! cria-t-elle.

Il eut un geste de dédain, en murmurant :

— Bah! des châteaux en Espagne!... Voyez-vous, décidément, je ne suis pas fait pour la politique.

Et il reprit son rêve caressé d'être un grand propriétaire, avec des troupeaux de bêtes sur lesquels il régnerait. Mais, dans les Landes, son ambition grandissait; il devenait le roi conquérant d'une terre nouvelle; il avait un peuple. Ce furent des détails interminables. Depuis quinze jours, sans rien dire, il lisait des ouvrages spéciaux. Il desséchait des marais, combattait avec des machines puissantes l'empierrement du sol, arrêtait la marche des dunes par des plantations de pins, dotait la France d'un coin de fertilité miraculeux. Toute son activité endormie, toute sa force de géant inoccupé, se réveillaient dans cette création; ses poings serrés sem-

blaient déjà fendre les cailloux rebelles; ses bras retournaient le sol d'un seul effort; ses épaules portaient des maisons toutes bâties, qu'il plantait à sa guise au bord d'une rivière, dont il creusait le lit d'un seul coup de pied. Rien de plus aisé que tout cela. Il trouverait là de l'ouvrage tant qu'il voudrait. L'empereur l'aimait sans doute encore assez pour lui donner un département à arranger. Debout, une flamme aux joues, grandi par le redressement brusque de ses gros membres, il éclata d'un rire superbe.

— Hein ! c'est une idée! dit-il. Je laisse mon nom à la ville, je fonde un petit empire, moi aussi!

Clorinde crut à quelque caprice, à une imagination née du profond ennui dans lequel il se débattait. Mais, les jours suivants, il lui reparla de son projet, avec plus d'enthousiasme encore. À chaque visite, elle le trouvait perdu au milieu de cartes étalées sur le bureau, sur les siéges, sur le tapis. Une après-midi, elle ne put le voir, il était en conférence avec deux ingénieurs. Alors, elle commença à éprouver une peur véritable. Allait-il donc la planter là, pour bâtir sa ville, au fond d'un désert? N'était-ce pas plutôt quelque nouvelle combinaison qu'il mettait en œuvre? Elle renonça à savoir la vérité vraie, elle crut prudent de jeter l'alarme dans la bande.

Ce fut une consternation. Du Poizat s'emporta; depuis plus d'un an, il battait le pavé; à son dernier voyage en Vendée, son père avait sorti un pistolet d'un tiroir, quand il s'était risqué à lui demander dix mille francs, pour monter une affaire superbe; et, maintenant, il recommençait à crever la faim, comme en 48. M. Kahn se montra tout aussi furieux : ses hauts fourneaux de Bressuire étaient menacés d'une faillite prochaine; il se sentait perdu, s'il n'obtenait pas avant six moisla concession de son chemin de fer. Les autres, M. Béjuin, le

colonel, les Bouchard, les Charbonnel, se répandirent également en doléances. Ça ne pouvait pas finir ainsi. Rougon, véritablement, n'était pas raisonnable. On lui parlerait.

Cependant, quinze jours s'écoulèrent Clorinde, très-écoutée de toute la bande, avait décidé qu'il serait mauvais d'attaquer le grand homme en face. On attendait une occasion. Un dimanche soir, vers le milieu d'octobre, comme les amis se trouvaient réunis au complet dans le salon de la rue Marbeuf, Rougon dit en souriant :

— Vous ne savez pas ce que j'ai reçu aujourd'hui?

Et il prit derrière la pendule une carte rose, qu'il montra.

— Une invitation à Compiègne.

A ce moment, le valet de chambre ouvrit discrètement la porte. L'homme que monsieur attendait était là. Rougon s'excusa et sortit. Clorinde s'était levée, écoutant. Puis, dans le silence, elle dit avec énergie :

— Il faut qu'il aille à Compiègne!

Les amis, prudemment, regardèrent autour d'eux; mais ils étaient bien seuls, madame Rougon avait disparu depuis quelques minutes. Alors, à demi-voix, tout en guettant les portes, ils parlèrent librement. Les dames faisaient un cercle devant la cheminée, où un gros tison se consumait en braise; M. Bouchard et le colonel jouaient leur éternel piquet; tandis que les hommes avaient roulé leurs fauteuils dans un coin, pour s'isoler. Clorinde, debout au milieu de la pièce, la tête penchée, réfléchissait profondément.

— Il attendait donc quelqu'un? demanda Du Poizat. Qui ça peut-il être?

Les autres haussèrent les épaules, voulant dire qu'ils ne savaient pas.

— Encore pour sa grande bête d'affaire peut-être! continua-t-il. Moi je suis à bout. Un de ces soirs, vous verrez, je lui flanquerai à la figure tout ce que je pense.

— Chut! dit M. Kahn, en posant un doigt sur ses lèvres.

L'ancien sous-préfet avait haussé la voix d'une façon inquiétante. Tous prêtèrent un moment l'oreille. Puis, ce fut M. Kahn lui-même qui recommença, très-bas :

— Sans doute, il a pris des engagements envers nous.

— Dites qu'il a contracté une dette, ajouta le colonel, en posant ses cartes.

— Oui, oui, une dette, c'est le mot, déclara M. Bouchard. Nous ne le lui avons pas mâché, le dernier jour, au Conseil d'État.

Et les autres appuyaient vivement de la tête. Il y eut une lamentation générale. Rougon les avait tous ruinés. M. Bouchard ajoutait que, sans sa fidélité au malheur, il serait chef de bureau depuis longtemps. A entendre le colonel, on était venu lui offrir la croix de commandeur et une situation pour son fils Auguste, de la part du comte de Marsy; mais il avait refusé, par amitié pour Rougon. Le père et la mère de M. d'Escorailles, disait la jolie madame Bouchard, se trouvaient très froissés de voir leur fils rester auditeur, quand ils attendaient depuis six mois déjà sa nomination de maître des requêtes. Et même ceux qui ne disaient rien, Delestang, M. Béjuin, madame Correur, les Charbonnel, pinçaient les lèvres, levaient les yeux au ciel, d'un air de martyrs auxquels la patience commence à manquer.

— Enfin, nous sommes volés, reprit Du Poizat. Mais il ne partira pas, je vous en réponds! Est-ce qu'il y a du bon sens à aller se battre avec des cailloux, dans je ne sais quel trou perdu, lorsqu'on a des intérêts si graves à Paris?... Voulez-vous que je lui parle, moi?

Clorinde sortait de sa rêverie. Elle lui imposa silence d'un geste; puis, quand elle eut entr'ouvert la porte pour voir si personne n'était là, elle répéta :

— Entendez-vous, il faut qu'il aille à Compiègne !

Et, comme toutes les faces se tendaient vers elle, d'un nouveau geste elle arrêta les questions.

— Chut ! pas ici !

Pourtant, elle dit encore que son mari et elle étaient aussi invités à Compiègne; et elle laissa échapper les noms de M. de Marsy et de madame de Llorentz, sans vouloir s'expliquer davantage. On pousserait le grand homme au pouvoir malgré lui, on le compromettrait, s'il le fallait. M. Beulin-d'Orchère et toute la magistrature l'appuyaient sourdement. L'empereur, avouait M. La Rouquette, au milieu de la haine de son entourage contre Rougon, gardait un silence absolu; dès qu'on le nommait en sa présence, il devenait grave, l'œil voilé, la bouche noyée dans l'ombre des moustaches.

— Il ne s'agit pas de nous, finit par déclarer M. Kahn. Si nous réussissons, le pays nous devra des remercîments.

Alors, tout haut, on continua, en faisant un grand éloge du maître de la maison. Dans la pièce voisine, un bruit de voix venait de s'élever. Du Poizat, mordu par la curiosité, poussa la porte comme s'il allait sortir, puis la referma assez lentement pour apercevoir l'homme qui se trouvait avec Rougon. C'était Gilquin, en gros paletot, presque propre, tenant à la main une forte canne à pomme de cuivre. Il disait, sans baisser la voix, avec une familiarité exagérée :

— Tu sais, n'envoie plus maintenant rue Virginie, à Grenelle. J'ai eu des histoires; je reste au fond des Batignolles, passage Guttin... Enfin, tu peux compter sur moi. A bientôt.

Et il donna une poignée de main à Rougon. Quand

celui-ci rentra dans le salon, il s'excusa, en regardant Du Poizat fixement.

— Un brave garçon que vous connaissez, n'est-ce pas. Du Poizat?. . Il va me racoler des colons pour mon nouveau monde, là-bas, au fond des Landes.... A propos, je vous emmène tous; vous pouvez faire vos paquets. Kahn sera mon premier ministre. Delestang et sa femme auront le portefeuille des affaires étrangères. Béjuin se chargera des postes. Et je n'oublie pas les dames, madame Bouchard, qui tiendra le sceptre de la beauté, et madame Charbonnel, à laquelle je confierai les clefs de nos greniers.

Il plaisantait, tandis que les amis, mal à l'aise, se demandaient s'il ne les avait pas entendus, par quelque fente du mur. Lorsqu'il décora le colonel de tous ses ordres, celui-ci faillit se fâcher. Cependant, Clorinde regardait l'invitation à Compiègne, qu'elle avait prise sur la cheminée.

— Est-ce que vous irez? dit-elle négligemment.

— Mais sans doute, répondit Rougon étonné. Je compte bien profiter de l'occasion pour me faire donner mon département par l'empereur.

Dix heures sonnaient. Madame Rougon reparut et servit le thé.

VII

Vers sept heures, le soir de son arrivée à Compiègne, Clorinde causait avec M. de Plouguern, près d'une fenêtre de la galerie des Cartes. On attendait l'empereur et l'impératrice pour passer dans la salle à manger. La seconde série d'invités de la saison se trouvait au château depuis trois heures à peine; et, tout le monde n'étant pas encore descendu, la jeune femme s'occupait à juger d'un mot chaque personne qui entrait. Les dames, décolletées, avec des fleurs dans les cheveux, souriaient dès le seuil d'un air doux; les hommes restaient graves, en cravate blanche et en culotte courte, le mollet tendu sous le bas de soie.

— Ah! voici le chevalier, murmura Clorinde. Il est très-bien, lui... Mais vois donc, parrain, monsieur Beulin-d'Orchère, si l'on ne dirait pas qu'il va aboyer; et quelles jambes, bon Dieu!

M. de Plouguern ricanait, heureux de ces médisances. Le chevalier Rusconi vint saluer Clorinde, avec sa galanterie langoureuse de bel Italien; puis, il fit le tour des dames, en se balançant, dans une suite de révérences rhythmées, du plus tendre effet. A quelques pas, Delestang, très-sérieux, regardait les immenses cartes de la forêt de Compiègne, qui couvraient les murs de la galerie.

— Dans quel wagon es-tu donc monté? reprit Clorinde.

Je t'ai cherché à la gare pour faire le voyage avec toi. Imagine-toi que je me suis fourrée avec un taș d'hommes...

Mais elle s'interrompit, étouffant un rire entre ses doigts.

— Monsieur La Rouquette a l'air en sucre.

— Oui, un déjeuner de pensionnaire, dit méchamment le sénateur.

A ce moment, il y eut à la porte un grand froissement d'étoffes; le battant s'ouvrit très-large, et une femme entra, vêtue d'une robe si chargée de nœuds, de fleurs et de dentelles, qu'elle dut presser la jupe à deux mains, pour pouvoir passer. C'était madame de Combelot, la belle-sœur de Clorinde. Celle-ci la dévisagea, en murmurant :

— S'il est permis!

Et, comme M. de Plouguern la regardait elle-même, dans sa robe de tarlatane toute simple, passée sur un dessous de faille rose mal taillé, elle continua, d'un ton de parfaite insouciance :

— Oh! moi, la toilette, tu sais, parrain! On me prend telle que je suis.

Cependant, Delestang s'était décidé à quitter les cartes, pour aller au-devant de sa sœur, qu'il amena à sa femme. Elles ne s'aimaient guère toutes deux. Elles échangèrent un compliment aigre-doux. Et madame de Combelot s'éloigna, traînant une queue de satin, pareille à un coin de parterre, au milieu des hommes muets, qui reculaient discrètement de deux ou trois pas, devant le flot débordant de ses volants de dentelle. Clorinde, dès qu'elle fut de nouveau seule avec M. de Plouguern, plaisanta, en faisant allusion à la grande passion que la dame éprouvait pour l'empereur. Puis, comme le sénateur racontait la belle résistance de ce dernier :

— Il n'a pas beaucoup de mérite, elle est si maigre!

J'ai entendu des hommes la trouver jolie, je ne sais pourquoi. Elle a une figure de rien du tout.

Tout en causant, elle continuait à surveiller la porte, préoccupée.

— Ah! cette fois, dit-elle, ça doit être monsieur Rougon.

Mais elle se reprit aussitôt, avec une courte flamme dans les yeux :

— Tiens! non, c'est monsieur de Marsy.

Le ministre, très-correct dans son habit noir et sa culotte courte, s'avança en souriant vers madame de Combelot; et, pendant qu'il la complimentait, il regardait les invités, les yeux vagues et voilés, comme s'il n'eût reconnu personne. Alors, à mesure qu'on le salua, il inclina la tête, avec une grande amabilité. Plusieurs hommes s'approchèrent. Bientôt il devint le centre d'un groupe. Sa tête pâle, fine et méchante, dominait les épaules qui moutonnaient autour de lui.

— A propos, reprit Clorinde en poussant M. de Plouguern au fond de l'embrasure, j'ai compté sur toi pour me donner des détails... Que sais-tu au sujet des fameuses lettres de madame de Llorentz?

— Mais ce que tout le monde sait, répondit-il.

Et il parla des trois lettres écrites, disait-on, par le comte de Marsy à madame de Llorentz, il y avait près de cinq ans, un peu avant le mariage de l'empereur. Cette dame, qui venait de perdre son mari, un général d'origine espagnole, se trouvait alors à Madrid, où elle réglait des affaires d'intérêt. C'était le beau temps de leur liaison. Le comte, pour l'égayer, cédant aussi à son esprit de vaudevilliste, lui avait envoyé des détails extrêmement piquants sur certaines personnes augustes, dans l'intimité desquelles il vivait. Et l'on racontait que, depuis ce temps, madame de Llorentz, belle femme extrême-

ment jalouse, gardait ces lettres, qu'elle tenait suspendues sur la tête de M. de Marsy, comme une vengeance toujours prête.

— Elle s'est laissé convaincre, quand il a dû épouser une princesse valaque, dit le sénateur en terminant. Mais, après avoir consenti à un mois de lune de miel, elle lui a signifié que, s'il ne revenait se mettre à ses pieds, elle déposerait un beau matin les trois terribles lettres sur le bureau de l'empereur; et il a repris sa chaîne... Il la comble de douceurs pour se faire rendre cette maudite correspondance.

Clorinde riait beaucoup. L'histoire lui paraissait très-drôle. Et elle multiplia ses questions. Alors, si le comte trompait madame de Llorentz, celle-ci était capable d'exécuter sa menace? Ces trois lettres, où les tenait-elles? dans son corsage, cousues entre deux rubans de satin, à ce qu'elle avait entendu dire. Mais M. de Plouguern n'en savait pas davantage. Personne n'avait lu les lettres. Il connaissait un jeune homme qui, pour en prendre une copie, s'était fait inutilement, pendant près de six mois, l'humble esclave de madame de Llorentz.

— Diable! ajouta-t-il, il ne te quitte pas des yeux, petite. Eh! j'oubliais, en effet : tu as fait sa conquête!... Est-il vrai qu'à sa dernière soirée, au ministère, il ait causé avec toi près d'une heure?

La jeune femme ne répondit pas. Elle n'écoutait plus, elle restait immobile et superbe, sous le regard fixe de M. de Marsy. Puis, levant lentement la tête, le regardant à son tour, elle attendit son salut. Il s'approcha d'elle, s'inclina. Et elle lui sourit alors, très-doucement. Ils n'échangèrent pas un mot. Le comte retourna au milieu du groupe, où M. La Rouquette parlait très-haut, en le nommant à chaque phrase « Son Excellence ».

Peu à peu, pourtant la galerie s'était remplie. Il y

avait là près de cent personnes, de hauts fonctionnaires, des généraux, des diplomates étrangers, cinq députés, trois préfets, deux peintres, un romancier, deux académiciens, sans compter les officiers du palais, chambellans, aides de camp et écuyers. Le discret murmure des voix montait dans la lumière des lustres. Les familiers du château se promenaient à petits pas, tandis que les nouveaux invités, debout, n'osaient se risquer au milieu des dames. Cette première heure de gêne, entre des personnes dont plusieurs ne se connaissaient pas, et qui se trouvaient tout d'un coup réunies à la porte de la salle à manger impériale, donnait aux visages un air de dignité maussade. Par moments, de brusques silences se faisaient, des têtes se tournaient, vaguement anxieuses. Et le mobilier empire de la vaste pièce, les consoles à pieds droits, les fauteuils carrés, semblaient augmenter encore la solennité de l'attente.

— Le voici enfin! murmura Clorinde.

Rougon venait d'entrer. Il s'arrêta un moment à deux pas de la porte. Il avait pris son allure épaisse de bonhomme, le dos un peu gonflé, la face endormie. D'un regard, il vit le léger frisson d'hostilité que sa présence produisait, au milieu de certains groupes. Puis, tranquillement, tout en distribuant quelques poignées de main, il manœuvra de façon à se trouver en face de M. de Marsy. Ils se saluèrent, parurent charmés de se rencontrer. Et, les yeux dans les yeux, en ennemis qui ont le respect de leur force, ils causèrent amicalement. Autour d'eux, un vide s'était fait. Les dames suivaient leurs moindres gestes; tandis que les hommes, affectant une grande discrétion, regardaient ailleurs, en glissant de leur côté des coups d'œil furtifs. Des chuchotements couraient dans les coins. Quel était donc le secret dessein de l'empereur? pourquoi mettait-il ainsi ces deux personnages

en présence? M. La Rouquette, très-perplexe, crut flairer un événement grave. Il vint questionner M. de Plouguern, qui s'amusa à lui répondre :

— Dame! Rougon va peut-être culbuter Marsy, et l'on fera bien de le ménager... A moins pourtant que l'empereur n'ait pas songé à mal. Ça lui arrive quelquefois... Peut-être aussi a-t-il voulu prendre seulement le plaisir de les voir ensemble, en espérant qu'ils seraient drôles

Mais les chuchotements cessèrent, un grand mouvement eut lieu. Deux officiers du palais allaient de groupe en groupe, en murmurant une phrase à demi-voix. Et les invités, redevenus subitement graves, se dirigèrent vers la porte de gauche, où ils formèrent une double haie, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre Près de la porte se plaça M. de Marsy, qui garda Rougon à son côté; puis, les autres personnages s'échelonnèrent, selon leur rang ou leur grade. Là, on attendit encore trois minutes, dans un grand recueillement.

La porte s'ouvrit à deux battants. L'empereur, en habit, la poitrine barrée par la tache rouge du grand cordon, entra le premier, suivi du chambellan de service, M. de Combelot. Il eut un faible sourire, en s'arrêtant devant M. de Marsy et Rougon; il tordait sa longue moustache d'une main lente, avec un balancement de tout son corps. Puis, d'une voix embarrassée, il murmura :

— Vous direz à madame Rougon toute la peine que nous avons éprouvée en la sachant malade... Nous aurions vivement désiré la voir avec vous... Enfin, ce ne sera rien, il faut l'espérer. Il y a beaucoup de rhumes en ce moment.

Et il passa. Deux pas plus loin, il serra la main d'un général, auquel il demanda des nouvelles de son fils, qu'il appelait « mon petit ami Gaston »; Gaston avait l'âge du prince impérial, mais il était déjà beaucoup

plus fort. La haie s'inclinait à mesure qu'il avançait. Enfin, tout au bout, M. de Combelot lui présenta l'un des deux académiciens, qui venait à la cour pour la première fois; et l'empereur parla d'une œuvre récente de l'écrivain, dont il avait lu certains passages avec le plus grand plaisir, disait-il.

Cependant, l'impératrice était entrée, accompagnée de madame de Llorentz. Elle portait une toilette très-modeste, une robe de soie bleue, recouverte d'une tunique de dentelle blanche. A petits pas, souriante, pliant gracieusement son cou nu, où un simple velours bleu attachait un cœur de diamants, elle descendait, le long de la haie formée par les dames. Des révérences, sur son passage, étalaient de larges froissements de jupes, d'où montaient des odeurs musquées. Madame de Llorentz lui présenta une jeune femme, qui paraissait très-émue. Madame de Combelot affecta une familiarité attendrie.

Puis, quand les souverains furent au bout de la double haie, ils revinrent sur leurs pas, l'empereur en passant à son tour devant les dames, l'impératrice en remontant devant les hommes. Il y eut de nouvelles présentations. Personne ne parlait encore, un embarras respectueux tenait les invités muets, en face les uns des autres. Mais les rangs se rompirent ; des mots furent échangés à demi-voix, et des rires clairs s'élevaient, lorsque l'adjudant général du palais vint dire que le dîner était servi.

— Hein! tu n'as plus besoin de moi! dit gaiement M. de Plouguern à l'oreille de Clorinde.

Elle lui sourit. Elle était restée devant M. de Marsy, pour le forcer à lui offrir le bras, ce qu'il fit d'ailleurs d'un air galant. Une légère confusion régnait. L'empereur et l'impératrice passèrent les premiers, suivis des personnes désignées pour s'asseoir à leur droite et à

leur gauche; c'étaient, ce jour-là, deux diplomates étrangers, une jeune Américaine et la femme d'un ministre. Derrière, venaient les autres invités, à leur guise, chacun tenant à son bras la dame qu'il lui avait plu de choisir. Et, lentement, le défilé s'organisa.

L'entrée dans la salle à manger fut d'une grande pompe. Cinq lustres flambaient au-dessus de la longue table, allumant les pièces d'argenterie du surtout, des scènes de chasse, avec le cerf au départ, les cors sonnant l'hallali, les chiens arrivant à la curée. La vaisselle plate mettait au bord de la nappe un cordon de lunes d'argent; tandis que les flancs des réchauds où se reflétait la braise des bougies, les cristaux ruisselants de gouttes de flammes, les corbeilles de fruits et les vases de fleurs d'un rose vif, faisaient du couvert impérial une splendeur dont la clarté flottante emplissait l'immense pièce. Par la porte ouverte à deux battants, le cortége débouchait, après avoir traversé la salle des gardes, d'un pas ralenti. Les hommes se penchaient, disaient un mot, puis se redressaient, dans le secret chatouillement de vanité de cette marche triomphale; les dames, les épaules nues, trempées de clartés, avaient une douceur ravie; et, sur les tapis, les jupes traînantes, espaçant les couples, donnaient une majesté de plus au défilé, qu'elles accompagnaient de leur murmure d'étoffes riches. C'était une approche presque tendre, une arrivée gourmande dans un milieu de luxe, de lumière et de tiédeur, comme un bain sensuel où les odeurs musquées des toilettes se mêlaient à un léger fumet de gibier, relevé d'un filet de citron. Lorsque, sur le seuil, en face du développement superbe de la table, une musique militaire, cachée au fond d'une galerie voisine, les accueillait d'une fanfare, pareille au signal de quelque gala de féerie, les invités, un peu gênés par leurs culottes

courtes, serraient le bras des dames, involontairement, un sourire aux lèvres.

Alors, l'impératrice descendit à droite et se tint debout au milieu de la table, pendant que l'empereur, passant à gauche, venait prendre place en face d'elle. Puis, lorsque les personnes désignées se furent mises à la droite et à la gauche de Leurs Majestés, les autres couples tournèrent un instant, choisissant leur voisinage, s'arrêtant à leur guise. Ce soir-là, il y avait quatre-vingt-sept couverts. Près de trois minutes s'écoulèrent, avant que tout le monde fût entré et placé. La moire satinée des épaules, les fleurs voyantes des toilettes, les diamants des hautes coiffures, donnaient comme un rire vivant à la grande lumière des lustres. Enfin, les valets de pied prirent les chapeaux, que les hommes avaient gardés à la main. Et l'on s'assit.

M. de Plouguern avait suivi Rougon. Après le potage, il lui poussa le coude, en demandant :

— Est-ce que vous avez chargé Clorinde de vous raccommoder avec Marsy?

Et, du coin de l'œil, il lui montrait la jeune femme, assise de l'autre côté de la table, auprès du comte, avec lequel elle causait d'une façon tendre. Rougon, l'air très-contrarié, se contenta de hausser les épaules; puis, il affecta de ne plus regarder en face de lui. Mais, malgré son effort d'indifférence, il revenait à Clorinde, il s'intéressait à ses moindres gestes, aux mouvements de ses lèvres, comme s'il avait voulu voir les mots qu'elle prononçait.

— Monsieur Rougon, dit en se penchant madame de Combelot, qui s'était mise le plus près possible de l'empereur, vous vous souvenez de cet accident-là? C'est vous qui m'avez trouvé un fiacre. Tout un volant de ma robe était arraché.

Elle se rendait intéressante, en racontant que sa voiture avait failli un jour être coupée en deux par le landau d'un prince russe. Et il dut répondre. Pendant un moment, on causa de ça, au milieu de la table. On cita toutes sortes de malheurs, entre autres la chute de cheval qu'une parfumeuse du passage des Panoramas avait faite, la semaine précédente, et dans laquelle elle s'était cassé un bras. L'impératrice eut un léger cri de commisération. L'empereur ne disait rien, écoutant d'un air profond, mangeant lentement.

— Où donc s'est fourré Delestang? demanda à son tour Rougon à M. de Plouguern.

Ils le cherchèrent. Enfin, le sénateur l'aperçut au bout de la table. Il était à côté de M. de Combelot, parmi toute une rangée d'hommes, l'oreille tendue à des propos très-libres que le brouhaha des voix couvraient. M. La Rouquette avait entamé l'histoire gaillarde d'une blanchisseuse de son pays; le chevalier Rusconi donnait des appréciations personnelles sur les Parisiennes; tandis que l'un des deux peintres et le romancier, plus bas, jugeaient avec des mots crus les dames dont les bras trop gras ou trop maigres les faisaient ricaner. Et Rougon, furieusement, reportait ses regards de Clorinde, de plus en plus aimable pour le comte, à son imbécile de mari, aveugle là-bas, souriant dignement des choses un peu fortes qu'il entendait.

—Pourquoi ne s'est-il pas mis avec nous? murmura-t-il.

— Eh! je ne le plains pas, dit M. de Plouguern. On a l'air de s'amuser, dans ce bout-là.

Puis, il continua, à son oreille :

— Je crois qu'ils arrangent madame de Llorentz. Avez-vous remarqué comme elle est décolletée?... Il y en a un qui va sortir, pour sûr. Hein? celui de gauche?

Mais, comme il se penchait, pour mieux voir madame de Llorentz, assise du même côté que lui, à cinq places de distance, il devint subitement grave. Cette dame, une belle blonde un peu forte, avait en ce moment un visage terrible, tout pâle d'une rage froide, avec des yeux bleus qui tournaient au noir, fixés ardemment sur M. de Marsy et sur Clorinde. Et il dit entre ses dents, si bas, que Rougon lui-même ne put comprendre :

— Diable! ça va se gâter.

La musique jouait toujours, une musique lointaine qui semblait venir du plafond. A certains éclats de cuivres, les convives levaient la tête, cherchaient l'air dont ils étaient poursuivis. Puis, ils n'entendaient plus; le chant léger des clarinettes, au fond de la galerie voisine, se confondait avec les bruits argentins de la vaisselle plate qu'on apportait par piles énormes. De grands plats avaient des sonneries étouffées de cymbales. Autour de la table, c'était un empressement silencieux, tout un peuple de domestiques s'agitant sans une parole, les huissiers en habit et en culotte bleu clair, avec l'épée et le tricorne, les valets de pied, cheveux poudrés, portant l'habit vert de grande livrée, galonné d'or. Les mets arrivaient, les vins circulaient, régulièrement; tandis que les chefs de service, les contrôleurs, le premier officier tranchant, le chef de l'argenterie, debout, surveillaient cette manœuvre compliquée, cette confusion où le rôle du dernier valet était réglé à l'avance. Derrière l'empereur et l'impératrice, les valets de chambre particuliers de Leurs Majestés servaient, avec une dignité correcte.

Quand les rôtis arrivèrent et que les grands vins de Bourgogne furent versés, le tapage des voix s'éleva. Maintenant, dans le coin des hommes, au bout de la table, M. La Rouquette causait cuisine, discutant le

degré de cuisson d'un quartier de chevreuil à la broche, qu'on venait de servir. Il y avait eu un potage à la Créci, un saumon au bleu, un filet de bœuf sauce échalotte, des poulardes à la financière, des perdrix aux choux montées, de petits pâtés aux huîtres.

— Je parie que nous allons avoir des cardons au jus et des concombres à la crème! dit le jeune député.

— J'ai vu des écrevisses, déclara poliment Delestang.

Mais comme les cardons au jus et les concombres à la crème apparaissaient, M. La Rouquette triompha bruyamment. Il ajouta qu'il connaissait les goûts de l'impératrice. Cependant, le romancier regardait le peintre, avec un léger claquement de langue.

— Hein? cuisine médiocre? murmura-t-il.

Le peintre eut une moue approbative. Puis, après avoir bu, il dit à son tour :

— Les vins sont exquis.

A ce moment, un rire brusque de l'impératrice sonna si haut, que tout le monde se tut. Des têtes s'allongeaient, pour savoir. L'impératrice causait avec l'ambassadeur d'Allemagne, placé à sa droite; elle riait toujours, en prononçant des mots entrecoupés, qu'on n'entendait pas. Dans le silence curieux qui s'était fait, un cornet à pistons, accompagné en sourdine par les basses, jouait un solo, une phrase mélodique de romance sentimentale. Et, peu à peu, le brouhaha grandit de nouveau. Les chaises se tournaient à demi, des coudes se posaient au bord de la nappe, des conversations intimes s'engageaient, au milieu d'une liberté de table d'hôte princière.

— Voulez-vous un petit four? demanda M. de Plouguern.

Rougon refusa de la tête. Depuis un instant, il ne man geait plus On avait remplacé la vaisselle plate par de la porcelaine de Sèvres, décorée de fines peintures bleues

et roses. Tout le dessert défila devant lui, sans qu'il acceptât autre chose qu'un peu de camembert. Il ne se contraignait plus, il regardait Clorinde et M. de Marsy en face, largement, espérant sans doute intimider la jeune femme. Mais celle-ci affectait une familiarité telle avec le comte, qu'elle semblait oublier où elle se trouvait, se croire au fond d'un étroit salon, à quelque souper fin de deux couverts. Sa grande beauté avait un éclat de tendresse extraordinaire. Et elle croquait des sucreries que le comte lui passait, elle le conquérait de son sourire continu, d'une façon impudemment tranquille. Des chuchotements s'élevaient autour d'eux.

La conversation étant tombée sur la mode, M. de Plouguern, par malice, interpella Clorinde au sujet de la nouvelle forme des chapeaux. Puis, comme elle feignait de n'avoir pas entendu, il se pencha pour adresser la même question à madame de Llorentz. Mais il n'osa pas, tant cette dernière lui parut formidable, avec ses dents serrées, son masque tragique de fureur jalouse. Clorinde, justement, venait d'abandonner sa main gauche à M. de Marsy, sous prétexte de lui montrer un camée antique, qu'elle avait au doigt; et elle laissa sa main, le comte prit la bague, la remit; ce fut presque indécent. Madame de Llorentz, qui jouait nerveusement avec une cuiller, cassa son verre à bordeaux, dont un domestique enleva vivement les éclats.

— Elles se prendront au chignon, c'est certain, dit le sénateur à l'oreille de Rougon. Les avez-vous surveillées?... Mais du diable si je comprends le jeu de Clorinde! Hein? que veut-elle?

Et, comme il levait les yeux sur son voisin, il fut très-surpris de l'altération de ses traits.

— Qu'avez-vous donc? vous souffrez?

— Non, répondit Rougon, j'étouffe un peu. Ces

dîners durent trop longtemps. Puis, il y a une odeur de musc, ici!

C'était la fin. Quelques dames mangeaient encore un biscuit, à demi renversées sur leurs chaises. Cependant, personne ne bougeait. L'empereur, muet jusque-là, venait de hausser la voix; et, aux deux bouts de la table, les convives, qui avaient complétement oublié la présence de Sa Majesté, tendaient tout d'un coup l'oreille, d'un air de grande complaisance. Le souverain répondait à une dissertation de M. Beulin-d'Orchère contre le divorce. Puis, s'interrompant, il jeta un coup d'œil sur le corsage très-ouvert de la jeune dame américaine, assise à sa gauche, en disant de sa voix pâteuse :

— En Amérique, je n'ai jamais vu divorcer que les femmes laides.

Un rire courut parmi les convives. Cela parut un mot d'esprit très-fin, si délicat même, que M. La Rouquette s'ingénia à en découvrir les sens cachés. La jeune dame américaine crut sans doute y voir un compliment, car elle remercia en inclinant la tête, confuse. L'empereur et l'impératrice s'étaient levés. Il y eut un grand bruissement de jupes, un piétinement autour de la table, pendant que les huissiers et les valets de pied, rangés gravement contre les murs, restaient seuls corrects, au milieu de cette débandade de gens ayant bien dîné. Et le défilé s'organisa de nouveau, Leurs Majestés en tête, les invités venant à la file, espacés par les longues traînes, traversant la salle des gardes avec une solennité un peu essoufflée. Derrière eux, dans le plein jour des lustres, au-dessus du désordre encore tiède de la nappe, retentissaient les coups de grosse caisse de la musique militaire, achevant la dernière figure d'un quadrille.

Le café fut servi, ce soir-là, dans la galerie des Cartes. Un préfet du palais apporta la tasse de l'empereur sur

un plateau de vermeil. Cependant, plusieurs invités étaient déjà montés au fumoir. L'impératrice venait de se retirer avec quelques dames dans le salon de famille, à gauche de la galerie. On se disait à l'oreille qu'elle avait témoigné un vif mécontentement de l'étrange attitude de Clorinde, pendant le dîner. Elle s'efforçait d'introduire à la cour, durant le séjour à Compiègne, une décence bourgeoise, un amour des jeux innocents et des plaisirs champêtres. Elle montrait une haine personnelle, comme une rancune, contre certaines extravagances.

M. de Plouguern avait emmené Clorinde à l'écart, pour lui faire un bout de morale. A la vérité, il voulait la confesser. Mais elle jouait une grande surprise. Où prenait-on qu'elle se fût compromise avec le comte de Marsy? Ils avaient plaisanté ensemble, rien de plus.

— Tiens, regarde! murmura le vieux sénateur.

Et, poussant la porte entre-bâillée d'un petit salon voisin, il lui montra madame de Llorentz faisant une scène abominable à M. de Marsy. Ils les avaient vu entrer. La belle blonde, affolée, se soulageait avec des mots très-gros, perdant toute mesure, oubliant que les éclats de sa voix pouvaient amener un affreux scandale. Le comte, un peu pâle, souriant, la calmait en parlant rapidement, doucement, à voix basse. Le bruit de la querelle étant parvenu dans la galerie des Cartes, les invités qui entendirent, s'en allèrent du voisinage du petit salon, par prudence.

— Tu veux donc qu'elle affiche les fameuses lettres aux quatre coins du château? demanda M. de Plouguern, qui s'était remis à marcher, après avoir donné le bras à la jeune femme.

— Eh! ce serait drôle! dit-elle en riant.

Alors, tout en serrant son bras nu avec une ardeur de

jeune galant, il recommença à prêcher. Il fallait laisser à madame de Combelot les allures excentriques. Puis, il lui assura que Sa Majesté paraissait fort irritée contre elle. Clorinde, qui nourrissait un culte pour l'impératrice, resta très-étonnée. En quoi avait-elle pu déplaire? Et comme ils arrivaient en face du salon de famille, ils s'arrêtèrent un instant, regardant par la porte laissée ouverte. Tout un cercle de dames entouraient une vaste table. L'impératrice, assise au milieu d'elles, leur apprenait patiemment le jeu du baguenaudier, tandis que quelques hommes, derrière les fauteuils, suivaient la leçon, avec gravité.

Rougon, pendant ce temps, querellait Delestang, au bout de la galerie. Il n'avait pas osé lui parler de sa femme; il le maltraitait à propos de la résignation qu'il mettait à accepter un appartement donnant sur la cour du château; et il voulait le forcer à réclamer un appartement sur le parc. Mais Clorinde s'avançait au bras de M. de Plouguern. Elle disait, de façon à être entendue :

— Laissez-moi donc tranquille avec votre Marsy! Je ne lui reparlerai de la soirée. La, êtes-vous content?

Cette parole calma tout le monde. Justement, M. de Marsy sortait du petit salon, l'air très-gai; il plaisanta un moment avec le chevalier Rusconi, puis entra dans le salon de famille, où l'on entendit bientôt l'impératrice et les dames rire aux éclats d'une histoire qu'il leur contait. Dix minutes plus tard, madame de Llorentz reparut à son tour; elle semblait lasse, elle avait gardé un tremblement des mains; et, voyant des regards curieux épier ses moindres gestes, elle resta là, bravement, à causer au milieu des groupes.

Un ennui respectueux faisait étouffer sous les mouchoirs de légers bâillements. La soirée était l'instant pénible de la journée. Les nouveaux invités, ne sachant

à quoi se distraire, s'approchaient des fenêtres, regardaient la nuit. M. Beulin-d'Orchère continuait dans un coin sa dissertation contre le divorce. Le romancier, qui trouvait ça « crevant », demandait tout bas à l'un des académiciens s'il n'était pas permis d'aller se coucher. Cependant, l'empereur apparaissait de temps à autre, traversant la galerie en traînant les pieds, une cigarette aux lèvres.

— Il a été impossible de rien organiser pour ce soir, expliquait M. de Combelot au petit groupe formé par Rougon et ses amis. Demain, après la chasse à courre, il y aura une curée froide aux flambeaux. Après-demain, les artistes de la Comédie Française doivent venir jouer *les Plaideurs*. On parle aussi de tableaux vivants et d'une charade, qu'on représenterait vers la fin de la semaine.

Et il fournit des détails. Sa femme devait avoir un rôle. Les répétitions allaient commencer. Puis, il conta longuement une promenade faite l'avant-veille par la cour à la Pierre-qui-tourne, un monolithe druidique, autour duquel on pratiquait alors des fouilles. L'impératrice avait tenu à descendre dans l'excavation.

— Imaginez-vous, continua le chambellan d'une voix émue, que les ouvriers ont eu le bonheur de découvrir deux crânes devant Sa Majesté. Personne ne s'y attendait. On a été très-content.

Il caressait sa superbe barbe noire, qui lui valait tant de succès parmi les dames; sa figure de bel homme vaniteux avait une douceur niaise; et il zézayait en parlant, par excès de politesse.

— Mais, dit Clorinde, on m'avait assuré que les acteurs du Vaudeville donneraient une représentation de la pièce nouvelle... Les femmes ont des toilettes prodigieuses. Et l'on rit à se tordre, paraît-il.

M. de Combelot prit un air pincé.

— Oui, oui, murmura-t-il, il en a été question un instant.

— Eh bien?

— On a abandonné ce projet... L'impératrice n'aime guère ce genre de pièce.

A ce moment, il y eut un grand mouvement dans la galerie. Tous les hommes étaient redescendus du fumoir. L'empereur allait faire sa partie de palets. Madame de Combelot, qui se piquait d'une jolie force à ce jeu, venait de lui demander une revanche, car elle se rappelait avoir été battue par lui, l'autre saison; et elle prenait une humilité tendre, elle s'offrait toujours, avec un sousire si net, que Sa Majesté, gênée, intimidée, devait souvent détourner les yeux.

La partie s'engagea. Un grand nombre d'invités firent cercle, jugeant les coups, s'émerveillant. La jeune femme, devant la longue table recouverte de drap vert, lança son premier palet, qu'elle plaça près du but, figuré par un point blanc. Mais l'empereur, montrant plus d'adresse encore, le délogea et prit la place. On applaudit doucement. Ce fut pourtant madame de Combelot qui gagna.

— Sire, qu'est-ce que nous avons joué? demanda-t-elle avec hardiesse.

Il sourit, il ne répondit pas. Puis, se tournant, il dit :

— Monsieur Rougon. voulez-vous faire une partie avec moi?

Rougon s'inclina et prit les palets, tout en parlant de sa maladresse.

Un frémissement avait couru, parmi les personnes rangées aux deux bords de la table. Est-ce que Rougon, décidément, rentrait en grâce? Et l'hostilité sourde dans laquelle il marchait depuis son arrivée, se fondait; des têtes s'avançaient, pour suivre ses palets d'un air

de sympathie. M. La Rouquette, plus perplexe encore qu'avant le dîner, emmena sa sœur à l'écart, afin de savoir à quoi s'en tenir ; mais elle ne put sans doute lui fournir aucune explication satisfaisante, car il revint avec un geste d'immense incertitude.

— Ah ! très-bien ! murmura Clorinde, à un coup délicatement joué par Rougon.

Et elle jeta des regards significatifs aux amis du grand homme qui se trouvaient là. L'heure était bonne pour le pousser dans l'amitié de l'empereur. Elle mena l'attaque. Ce fut, pendant un instant, une pluie d'éloges.

— Diable ! laissa échapper Delestang, qui ne put trouver autre chose, sous l'ordre muet des yeux de sa femme.

— Et vous vous prétendiez maladroit ! dit le chevalier Rusconi avec ravissement. Ah ! sire, je vous en prie, ne jouez pas la France avec lui !

— Mais monsieur Rougon se conduirait très-bien à l'égard de la France, j'en suis sûr, ajouta M. Beulin-d'Orchère, en donnant un air fin à sa face de dogue.

Le mot était direct. L'empereur daignait sourire. Et il rit de bon cœur, lorsque Rougon, embarrassé de ces compliments, répondit par cette explication, d'un air modeste :

— Mon Dieu ! j'ai joué au bouchon, quand j'étais gamin.

En entendant rire Sa Majesté, toute la galerie éclata. Ce fut, pendant un moment, une gaieté extraordinaire. Clorinde, avec son flair de femme adroite, avait compris qu'en admirant Rougon, joueur très-médiocre en somme, on flattait surtout l'empereur, qui montrait une supériorité incontestable. Cependant, M. de Plouguern ne s'était pas encore exécuté, jalousant ce succès. Elle vint le heurter légèrement du coude, comme par mégarde. Il comprit et s'extasia au premier palet lancé par son col-

lègue. Alors, M. La Rouquette, emporté, risquant tout, s'écria :

— Très-joli ! le coup est d'un moëlleux !

L'empereur ayant gagné, Rougon demanda une revanche. Les palets glissaient de nouveau sur le tapis de drap vert, avec un petit bruissement de feuille sèche, lorsque une gouvernante parut à la porte du salon de famille, tenant sur ses bras le prince impérial. L'enfant, âgé d'une vingtaine de mois, avait une robe blanche très-simple, les cheveux ébouriffés, les yeux enflés de sommeil. D'ordinaire, lorsqu'il s'éveillait ainsi, le soir, on l'apportait un instant à l'impératrice, pour qu'elle l'embrassât. Il regardait la lumière de cet air profondément sérieux des petits garçons.

Un vieillard, un grand dignitaire, s'était précipité, traînant ses jambes goutteuses. Et se penchant, avec un tremblement sénile de la tête, il avait pris la petite main molle du prince, qu'il baisait, en murmurant de sa voix cassée :

— Monseigneur, monseigneur...

L'enfant, effrayé par l'approche de ce visage parcheminé, se rejeta vivement en arrière, poussa des cris terribles. Mais le vieillard ne le lâchait pas. Il protestait de son dévouement. On dut arracher à son adoration la petite main molle qu'il tenait collée sur ses lèvres.

— Retirez-vous, emportez-le, dit l'empereur impatienté à la gouvernante.

Le souverain venait de perdre la seconde partie. La belle commença. Rougon, prenant les éloges au sérieux, s'appliquait. Maintenant, Clorinde trouvait qu'il jouait trop bien. Elle lui souffla à l'oreille, au moment où il allait ramasser ses palets :

— J'espère que vous n'allez pas gagner.

Il sourit. Mais, brusquement, des abois violents se

firent entendre. C'était Néro, le braque favori de l'empereur, qui, profitant d'une porte entr'ouverte, venait de s'élancer dans la galerie. Sa Majesté donnait l'ordre de l'emmener, et un huissier tenait déjà le chien par le collier, quand le vieillard, le grand dignitaire, se précipita de nouveau, en s'écriant :

— Mon beau Néro, mon beau Néro...

Et il s'agenouilla presque sur le tapis, pour le prendre entre ses bras tremblants. Il lui serrait le museau contre sa poitrine, il lui posait de gros baisers sur la tête, répétant :

— Je vous en prie, sire, ne le renvoyez pas... Il est si beau !

L'empereur consentit à ce qu'il restât. Alors, le vieillard eut un redoublement de caresses. Le chien ne s'épouvanta pas, ne grogna pas. Il lécha les mains sèches qui le flattaient.

Rougon, pendant ce temps, faisait des fautes. Il avait lancé un palet avec une telle gaucherie, que la rondelle de plomb garnie de drap était sautée dans le corsage d'une dame, qui la retira du milieu de ses dentelles, en rougissant. L'empereur gagna. Alors, délicatement, on lui laissa entendre qu'il avait remporté là une victoire sérieuse. Il en conçut une sorte d'attendrissement. Il s'en alla avec Rougon, causant, comme s'il croyait devoir le consoler. Ils marchèrent jusqu'au bout de la galerie, abandonnant la largeur de la pièce à un petit bal, qu'on organisait.

L'impératrice, qui venait de quitter le salon de famille, s'efforçait, avec une bonne grâce charmante, de combattre l'ennui grandissant des invités. Elle avait proposé de jouer aux petits papiers; mais il était déjà tard, on préféra danser. Toutes les dames se trouvaient alors réunies dans la galerie des Cartes. On envoya au fumoir

chercher les hommes qui s'y cachaient. Et comme on se mettait en place pour un quadrille, M. de Combelot s'assit obligeamment devant le piano. C'était un piano mécanique, avec une petite manivelle, à droite du clavier. Le chambellan, d'un mouvement continu du bras, tournait, l'air sérieux.

— Monsieur Rougon, disait l'empereur, on m'a parlé d'un travail, un parallèle entre la constitution anglaise et la nôtre... Je pourrai peut-être vous fournir des documents.

— Votre Majesté est trop bonne... Mais je nourris un autre projet, un vaste projet.

Et Rougon, voyant le souverain si affectueux, voulut profiter de l'occasion. Il expliqua son affaire tout au long, son rêve de grande culture dans un coin des Landes, le défrichement de plusieurs lieues carrées, la fondation d'une ville, la conquête d'une nouvelle terre. Pendant qu'il parlait, l'empereur levait sur lui ses yeux mornes, où une lueur s'allumait. Il ne disait rien, il hochait la tête par moments. Puis, quand l'autre se tut :

— Sans doute... on pourrait voir...

Et, se tournant vers un groupe voisin, composé de Clorinde, de son mari et de M. de Plouguern :

— Monsieur Delestang, donnez-nous donc votre avis... J'ai gardé le meilleur souvenir de ma visite à votre ferme-modèle de la Chamade.

Delestang s'approcha. Mais le cercle qui se formait autour de l'empereur, dut reculer jusque dans l'embrasure d'une fenêtre. Madame de Combelot, en valsant, à demi pâmée entre les bras de M. La Rouquette, venait d'envelopper, d'un frôlement de sa longue traîne, les bas de soie de Sa Majesté. Au piano, M. de Combelot goûtait la musique qu'il faisait; il tournait plus vite, il balançait sa belle tête correcte; et, par moments, il abaissait un

regard sur la caisse de l'instrument, comme surpris des sons graves, que certains tours de la manivelle ramenaient.

— J'ai eu le bonheur d'obtenir des veaux superbes cette année, grâce à un nouveau croisement de race, expliquait Delestang. Malheureusement, quand Votre Majesté est venue, les parcs étaient en réparation.

Et l'empereur parla culture, élevage, engrais, lentement, par monosyllabes. Depuis sa visite à la Chamade, il tenait Delestang en grande estime. Il louait surtout celui-ci d'avoir tenté pour le personnel de sa ferme un essai de vie en commun, avec tout un système de partage de certains bénéfices et de caisse de retraite. Lorsqu'ils causaient ensemble, ils avaient des communautés d'idées, des coins d'humanitairerie qui les faisaient se comprendre à demi-mot.

— Monsieur Rougon vous a parlé de son projet? demanda l'empereur.

— Oh! un projet superbe, répondit Delestang. On pourrait tenter en grand des expériences...

Il montra un véritable enthousiasme. La race porcine le préoccupait; les beaux types se perdaient en France. Puis, il laissa entendre qu'il étudiait un nouvel aménagement des prairies artificielles. Mais il faudrait d'immenses terrains Si Rougon réussissait, il irait là-bas appliquer son procédé. Et, brusquement, il s'arrêta : il venait d'apercevoir sa femme qui le regardait d'un regard fixe. Depuis qu'il approuvait le projet de Rougon, elle pinçait les lèvres, furieuse, toute pâle.

— Mon ami, murmura-t-elle, en lui montrant le piano.

M. de Combelot, les doigts rompus, ouvrait la main, qu'il refermait ensuite doucement, pour se délasser. Il allait attaquer une polka, avec le sourire complaisant

d'un martyr, lorsque Delestang courut lui offrir de le remplacer; ce qu'il accepta d'un air poli, comme s'il cédait une place d'honneur. Et Delestang, attaquant la polka, se mit à tourner la manivelle. Mais c'était autre chose. Il n'avait pas le jeu souple, le tour de poignet facile et moëlleux du chambellan.

Rougon, pourtant, voulait obtenir un mot décisif de l'empereur. Celui-ci, très-séduit, lui demandait maintenant s'il ne comptait pas établir là-bas de vastes cités ouvrières; il serait aisé d'accorder à chaque famille un bout de terrain, une petite concession d'eau, des outils; et il promettait même de lui communiquer des plans, le projet d'une de ces cités qu'il avait jeté lui-même sur le papier, avec des maisons uniformes, où tous les besoins étaient prévus.

— Certainement, j'entre tout à fait dans les idées de Votre Majesté, répondit Rougon, que le socialisme nuageux du souverain impatientait. Nous ne pourrons rien faire sans elle... Ainsi, il faudra sans doute exproprier certaines communes. L'utilité publique devra être déclarée. Enfin, j'aurai à m'occuper de la formation d'une société... Un mot de Votre Majesté est nécessaire...

L'œil de l'empereur s'éteignit. Il continuait à hocher la tête. Puis, sourdement, d'une voix à peine distincte, il répéta :

— Nous verrons... nous en causerons...

Et il s'éloigna, traversant de sa marche alourdie la figure d'un quadrille. Rougon fit bonne contenance, comme s'il avait eu la certitude d'une réponse favorable. Clorinde était radieuse. Peu à peu, parmi les hommes graves qui ne dansaient pas, la nouvelle courut que Rougon quittait Paris, qu'il allait se mettre à la tête d'une grande entreprise, dans le Midi. Alors, on vint le féliciter. On lui souriait d'un bout de la galerie à l'autre.

Il ne restait plus trace de l'hostilité du premier moment. Puisqu'il s'exilait de lui-même, on pouvait lui serrer la main, sans courir le risque de se compromettre. Ce fut un véritable soulagement pour beaucoup d'invités. M. La Rouquette, quittant la danse, en parla au chevalier Rusconi, d'un air enchanté d'homme mis à l'aise.

— Il fait bien, il accomplira de grandes choses là-bas, dit-il, Rougon est un homme très-fort; mais, voyez-vous, il manque de tact en politique.

Ensuite, il s'attendrit sur la bonté de l'empereur, qui, selon son expression, « aimait ses vieux serviteurs comme on aime d'anciennes maîtresses ». Il s'acoquinait à eux, il éprouvait des regains de tendresse, après les ruptures les plus éclatantes. S'il avait invité Rougon à Compiègne, c'était sûrement par quelque muette lâcheté de cœur. Et le jeune député cita d'autres faits à l'honneur des bons sentiments de Sa Majesté : quatre cent mille francs donnés pour payer les dettes d'un général ruiné par une danseuse, huit cent mille francs offerts en cadeau de noce à un de ses anciens complices de Strasbourg et de Boulogne, près d'un million dépensé en faveur de la veuve d'un grand fonctionnaire.

— Sa cassette est au pillage, dit-il en terminant. Il ne s'est laissé nommer empereur que pour enrichir ses amis.... Je hausse les épaules, quand j'entends les républicains lui reprocher sa liste civile. Il épuiserait dix listes civiles à faire le bien. C'est un argent qui retourne à la France.

Tout en parlant à demi-voix, M. La Rouquette et le chevalier Rusconi suivaient des yeux l'empereur. Celui-ci achevait de faire le tour de la galerie. Il manœuvrait prudemment au milieu des danseuses, s'avançant muet et seul, dans le vide que le respect ouvrait devant lui. Quand il passait derrière les épaules nues d'une

dame assise, il allongeait un peu le cou, les paupières pincées, avec un regard oblique et plongeant.

— Et une intelligence! dit à voix plus basse le chevalier Rusconi. Un homme extraordinaire!

L'empereur était arrivé près d'eux. Il resta là une minute, morne et hésitant. Puis, il parut vouloir s'approcher de Clorinde, très-gaie en ce moment, très-belle; mais elle le regarda hardiment, elle dut l'effrayer. Il se remit à marcher, la main gauche rejetée et appuyée sur les reins, roulant de l'autre main les bouts cirés de ses moustaches. Et, comme M. Beulin-d'Orchère se trouvait en face de lui, il fit un détour, se rapprocha de biais, en disant :

— Vous ne dansez donc pas, monsieur le président?

Le magistrat avoua qu'il ne savait pas danser, qu'il n'avait jamais dansé de sa vie. Alors, l'empereur reprit, d'une voix encourageante :

— Ça ne fait rien, on danse tout de même.

Ce fut son dernier mot. Il gagna doucement la porte, il disparut.

— N'est-ce pas? un homme extraordinaire? disait M. La Rouquette, qui répétait le mot du chevalier Rusconi. Hein? à l'étranger, on se préoccupe énormément de lui?

Le chevalier, en diplomate discret, répondit par de vagues signes de tête. Pourtant, il convint que toute l'Europe avait les yeux fixés sur l'empereur. Une parole prononcée aux Tuileries ébranlait les trônes voisins.

— C'est un prince qui sait se taire, ajouta-t-il, avec un sourire dont la fine ironie échappa au jeune député.

Tous deux retournèrent galamment auprès des dames. Ils firent des invitations pour le prochain quadrille. Un aide de camp tournait depuis un quart d'heure la mani-

velle du piano. Delestang et M. de Combelot se précipitèrent, offrant de le remplacer. Mais les dames crièrent :

— Monsieur de Combelot, monsieur de Combelot... Il tourne beaucoup mieux !

Le chambellan remercia d'un salut aimable, et tourna, avec une ampleur vraiment magistrale. Ce fut le dernier quadrille. On venait de servir le thé, dans le salon de famille. Néro, qui sortit de derrière un canapé, fut bourré de sandwichs. De petits groupes se formaient, causant d'une façon intime. M. de Plouguern avait emporté une brioche sur le coin d'une console ; il mangeait, buvant de légères gorgées de thé, expliquant à Delestang, avec lequel il partageait sa brioche, comment il avait fini par accepter des invitations à Compiègne, lui dont on connaissait les opinions légitimistes. Mon Dieu ! c'était bien simple : il croyait ne pas pouvoir refuser son concours à un gouvernement qui sauvait la France de l'anarchie. Il s'interrompit pour dire :

— Elle est excellente, cette brioche... Moi, j'avais assez mal dîné, ce soir.

A Compiègne, d'ailleurs, sa verve méchante était toujours en éveil. Il parla de la plupart des femmes présentes, avec une crudité de paroles, dont Delestang rougissait. Il ne respectait que l'impératrice, une sainte ; elle montrait une dévotion exemplaire, elle était légitimiste et aurait sûrement rappelé Henri V, si elle avait pu disposer librement du trône. Pendant un instant, il célébra les douceurs de la religion. Puis, comme il entamait de nouveau une anecdote graveleuse, l'impératrice justement rentra dans ses appartements, suivie de madame de Llorentz. Sur le seuil de la porte, elle fit une grande révérence à l'assemblée. Tout le monde, silencieusement, s'inclina.

Les salons se vidèrent. On causait plus fort. Des poi-

gnées de main s'échangeaient. Quand Delestang chercha sa femme pour monter à leur chambre, il ne la trouva plus. Enfin Rougon, qui l'aidait, finit par la découvrir, assise à côté de M. de Marsy, sur un étroit canapé, au fond de ce petit salon, où madame de Llorentz avait fait au comte une si terrible scène de jalousie, après le dîner. Clorinde riait très-haut. Elle se leva, en apercevant son mari. Elle dit, sans cesser de rire :

— Bonsoir, monsieur le comte... Vous verrez demain, pendant la chasse, si je tiens mon pari.

Rougon la suivit des yeux, tandis que Delestang l'emmenait à son bras. Il aurait voulu les accompagner jusqu'à leur porte, pour lui demander quel était ce pari dont elle parlait ; mais il dut rester là, retenu par M. de Marsy, qui le traitait avec un redoublement de politesse. Quand il fut libre, au lieu de monter se coucher, il profita d'une porte ouverte, il descendit dans le parc. La nuit était très-sombre, une nuit d'octobre, sans une étoile, sans un souffle, noire et morte. Au loin, les hautes futaies mettaient des promontoires de ténèbres. Il avait peine à distinguer devant lui la pâleur des allées. A cent pas de la terrasse, il s'arrêta. Son chapeau à la main, debout dans la nuit, il reçut un instant au visage toute la fraîcheur qui tombait. Ce fut un soulagement, comme un bain de force. Et il s'oublia à regarder sur la façade, à gauche, une fenêtre vivement éclairée ; les autres fenêtres s'éteignaient, elle troua bientôt seule de son flamboiement la masse endormie du château. L'empereur veillait. Brusquement, il crut voir son ombre, une tête énorme, traversée par des bouts de moustaches ; puis, deux autres ombres passèrent, l'une très-grêle, l'autre forte, si large, qu'elle bouchait toute la clarté. Il reconnut nettement, dans cette dernière, la colossale silhouette d'un agent de la police secrète, avec lequel

Sa Majesté s'enfermait pendant des heures, par goût; et l'ombre grêle ayant passé de nouveau, il supposa qu'elle pouvait bien être une ombre de femme. Tout disparut, la fenêtre reprit son éclat tranquille, la fixité de son regard de flamme, perdu dans les profondeurs mystérieuses du parc. Peut-être, maintenant, l'empereur songeait-il au défrichement d'un coin des Landes, à la fondation d'une ville ouvrière, où l'extinction du paupérisme serait tentée en grand. Souvent, il se décidait la nuit. C'était la nuit qu'il signait des décrets, écrivait des manifestes, destituait des ministres. Cependant, peu à peu, Rougon souriait; il se rappelait invinciblement une anecdote, l'empereur en tablier bleu, coiffé d'un bonnet de police fait d'un morceau de journal, collant du papier à trois francs le rouleau dans une pièce de Trianon, pour y loger une maîtresse; et il se l'imaginait, à cette heure, dans la solitude de son cabinet, au milieu du solennel silence, découpant des images qu'il collait à l'aide d'un petit pinceau, très-proprement.

Alors, Rougon, levant les bras, se surprit à dire tout haut :

— Sa bande l'a fait, lui!

Il se hâta de rentrer. Le froid le prenait, surtout aux jambes, que la culotte découvrait jusqu'aux genoux.

Le lendemain, vers neuf heures, Clorinde lui envoya Antonia qu'elle avait amenée, pour demander s'ils pouvaient, son mari et elle, venir déjeuner chez lui. Il s'était fait monter une tasse de chocolat. Il les attendit. Antonia les précéda, apportant le large plateau d'argent sur lequel on leur avait servi, dans leur chambre, deux tasses de café.

— Hein? ce sera plus gai, dit Clorinde en entrant. Vous avez le soleil, de ce côte-ci... Oh! vous êtes beaucoup mieux que nous!

Et elle visita l'appartement. Il se composait d'une antichambre, dans laquelle se trouvait, à droite, la porte d'un cabinet de domestique; au fond, était la chambre à coucher, une vaste pièce tendue d'une cretonne écrue à grosses fleurs rouges, avec un grand lit d'acajou carré et une immense cheminée, où flambaient des troncs d'arbre.

— Parbleu! criait Rougon, il fallait réclamer! Moi, je n'aurais pas accepté un appartement sur la cour. Ah! si l'on courbe l'échine!... Je l'ai dit hier soir à Delestang.

La jeune femme haussa les épaules, en murmurant :

— Lui! il tolérerait qu'on me logeât dans les greniers!

Elle voulut voir jusqu'au cabinet de toilette, dont toute la garniture était en porcelaine de Sèvres, blanc et or, marquée du chiffre impérial. Puis, elle vint devant la fenêtre. Un léger cri de surprise et d'admiration lui échappa. En face d'elle, à des lieues, la forêt de Compiègne emplissait l'horizon de la mer roulante de ses hautes futaies; des cimes monstrueuses moutonnaient, se perdaient dans un balancement ralenti de houle; et, sous le soleil blond de cette matinée d'octobre, c'étaient des mares d'or, des mares de pourpre, une richesse de manteau galonné traînant d'un bord du ciel à l'autre.

— Voyons, déjeunons, dit Clorinde.

Ils débarrassèrent une table, sur laquelle se trouvaient un encrier et un buvard. Ils trouvaient piquant de se passer de leurs domestiques. La jeune femme, très-rieuse, répétait qu'il lui avait semblé le matin se réveiller à l'auberge, une auberge tenue par un prince, au bout d'un long voyage fait en rêve. Ce déjeuner de hasard, sur des plateaux d'argent, la ravissait comme une aventure qui lui serait arrivée dans quelque pays inconnu, tout là-bas, disait-elle. Cependant, Delestang s'émerveil-

lait sur la quantité de bois brûlant dans la cheminée. Il finit par murmurer, les yeux sur les flammes, d'un air absorbé :

— Je me suis laissé conter qu'on brûle pour quinze cents francs de bois par jour au château... Quinze cents francs ! Hein ? Rougon, le chiffre ne vous paraît pas un peu fort ?

Rougon, qui buvait lentement son chocolat, se contenta de hocher la tête. Il était très-préoccupé par la gaieté vive de Clorinde. Ce matin-là, elle semblait s'être levée avec une fièvre extraordinaire de beauté ; elle avait ses grands yeux luisants de combat.

— Quel est donc ce pari dont vous parliez hier soir ? lui demanda-t-il brusquement.

Elle se mit à rire, sans répondre. Et comme il insistait :

— Vous verrez bien, dit-elle.

Alors, peu à peu, il se fâcha, il la traita durement. Ce fut une véritable scène de jalousie, avec des allusions d'abord voilées, qui devinrent bientôt des accusations toutes crues : elle s'était donnée en spectacle, elle avait laissé ses doigts dans ceux de M. de Marsy pendant plus de deux minutes. Delestang, d'un air tranquille, trempait de longues mouillettes dans son café au lait.

— Ah ! si j'étais votre mari ! cria Rougon.

Clorinde s'était levée. Elle se tenait debout derrière Delestang, les deux mains appuyées sur ses épaules.

— Eh bien ! quoi ? si vous étiez mon mari, demanda-t-elle.

Et se penchant vers Delestang, parlant dans ses cheveux, qu'elle soulevait d'un souffle tiède :

— N'est-ce pas, mon ami, il serait bien sage, aussi sage que toi ?

Pour toute réponse, il plia le cou et baisa la main

appuyée sur son épaule gauche. Il regardait Rougon, la face émue et embarrassée, clignant les yeux, voulant lui faire entendre qu'il allait peut-être un peu loin. Rougon faillit l'appeler imbécile. Mais Clorinde ayant fait un signe par-dessus la tête de son mari, il la suivit à la fenêtre, où elle s'accouda. Un instant, elle resta muette, les yeux perdus sur l'immense horizon. Puis elle dit, sans transition :

— Pourquoi voulez-vous quitter Paris? Vous ne m'aimez donc plus?... Écoutez, je serai raisonnable, je suivrai vos conseils, si vous renoncez à vous exiler là-bas dans votre abominable pays.

Lui, à ce marché, devint très-grave. Il mit en avant les grands intérêts auxquels il obéissait. Maintenant, il était impossible qu'il reculât. Et, pendant qu'il parlait, Clorinde cherchait vainement à lire la vérité vraie sur son visage; il semblait très-décidé à partir.

— C'est bon, vous ne m'aimez plus, reprit-elle. Alors, je suis bien maîtresse d'agir à ma guise... Vous verrez.

Elle quitta la fenêtre sans contrariété, retrouvant son rire. Delestang, que le feu continuait à intéresser, cherchait à déterminer le nombre approximatif des cheminées du château. Mais elle l'interrompit, car elle avait tout juste le temps de s'habiller, si elle ne voulait pas manquer la chasse. Rougon les accompagna jusque dans le corridor, un large couloir de couvent, garni d'une moquette verte. Clorinde, en s'en allant, s'amusa à lire de porte en porte les noms des invités, écrits sur de petites pancartes encadrées de minces filets de bois. Puis, tout au bout, elle se retourna; et, croyant voir Rougon perplexe, comme près de la rappeler, elle s'arrêta, attendit quelques secondes, l'air souriant. Il rentra chez lui, il ferma sa porte d'une main brutale.

Le déjeuner fut avancé, ce matin-là. Dans la galerie

des Cartes, on causa beaucoup du temps, qui était excellent pour une chasse à courre : une poussière diffuse de soleil, un air blond et vif, immobile comme une eau dormante. Les voitures de la cour partirent du château un peu avant midi. Le rendez-vous était au Puits-du-Roi, vaste carrefour en pleine forêt. La vénerie impériale attendait là depuis une heure, les piqueurs à cheval, en culotte de drap rouge, avec le grand chapeau galonné en bataille, les valets de chiens, chaussés de souliers noirs à boucles d'argent, pour courir à l'aise au milieu des taillis; et les voitures des invités venus des châteaux voisins, alignées correctement, formaient un demi-cercle, en face de la meute tenue par les valets; tandis que des groupes de dames et de chasseurs en uniforme faisaient au centre un sujet de tableau ancien, une chasse sous Louis XV, ressuscitée dans l'air blond. L'empereur et l'impératrice ne suivirent pas la chasse. Aussitôt après l'attaque, leurs chars-à-bancs tournèrent dans une allée et revinrent au château. Beaucoup de personnes les imitèrent. Rougon avait d'abord essayé d'accompagner Clorinde; mais elle lançait son cheval si follement, qu'il perdit du terrain et se décida à rentrer de dépit, furieux de la voir galoper côte à côte avec M. de Marsy, au fond d'une avenue, très-loin.

Vers cinq heures et demie, Rougon fut prié de descendre prendre le thé, dans les petits appartements de l'impératrice. C'était une faveur accordée d'ordinaire aux hommes spirituels. Il y avait déjà là M. Beulin-d'Orchère et M. de Plouguern; et ce dernier conta, en termes délicats, une farce très-grosse, qui eut un grand succès de rire. Cependant, les chasseurs rentraient à peine. Madame de Combelot arriva, en affectant une lassitude extrême. Et, comme on lui demandait des nouvelles, elle répondit avec des mots techniques :

— Oh! l'animal s'est fait battre pendant plus de quatre heures... Imaginez qu'il a débûché un instant en plaine. Il avait repris un peu d'air... Enfin, il est allé se laisser prendre à la mare Rouge. Un hallali superbe!

Le chevalier Rusconi donna un autre détail, d'un air inquiet.

— Le cheval de madame Delestang s'est emporté... Elle a disparu du côté de la route de Pierrefonds. On n'a pas encore de ses nouvelles.

Alors, on l'accabla de questions. L'impératrice paraissait désolée. Il raconta que Clorinde avait suivi tout le temps d'un train d'enfer. Son allure enthousiasmait les veneurs les plus accomplis. Puis, brusquement, son cheval s'était dérobé dans une allée latérale.

— Oui, ajouta M. La Rouquette, qui brûlait de placer un mot, elle avait cravaché cette pauvre bête avec une violence!... Monsieur de Marsy s'est élancé derrière elle pour lui porter secours. Il n'a pas reparu non plus.

Madame de Llorentz, assise derrière Sa Majesté, se leva. Elle crut qu'on la regardait en souriant. Elle devint toute blême. Maintenant, la conversation roulait sur les dangers qu'on courait à la chasse. Un jour, le cerf, réfugié dans la cour d'une ferme, s'était retourné si terriblement contre les chiens, qu'une dame avait eu une jambe cassée, au milieu de la bagarre. Puis, on fit des suppositions. Si M. de Marsy était parvenu à maîtriser le cheval de madame Delestang, peut-être avaient-ils mis pied à terre tous les deux, pour se reposer quelques minutes; les abris, des huttes, des hangars, des pavillons, abondaient dans la forêt. Et il sembla à madame de Llorentz que les sourires redoublaient, tandis qu'on guettait du coin de l'œil sa fureur jalouse. Rougon se taisait, battant fiévreusement une marche sur ses genoux, du bout des doigts.

— Bah ! quand ils passeraient la nuit dehors ! dit entre ses dents M. de Plouguern.

L'impératrice avait donné des ordres pour que Clorinde fût invitée à venir prendre le thé, si elle rentrait. Tout d'un coup, il y eut de légères exclamations. La jeune femme était sur le seuil de la porte, le teint vif, souriante, triomphante. Elle remercia Sa Majesté de l'intérêt qu'elle lui témoignait. Et, d'un air tranquille :

— Mon Dieu ! je suis désolée. On a eu tort de s'inquiéter... J'avais fait avec monsieur de Marsy le pari d'arriver la première à la mort du cerf. Sans ce maudit cheval...

Puis, elle ajouta gaiement :

— Nous n'avons perdu ni l'un ni l'autre, voilà tout.

Mais elle dut raconter l'aventure plus au long. Elle n'éprouva pas la moindre gêne. Après dix minutes d'un galop furieux, son cheval s'était abattu, sans qu'elle eût aucun mal. Alors, comme elle chancelait un peu d'émotion, M. de Marsy l'avait fait entrer un instant sous un hangar.

— Nous avions deviné! cria M. La Rouquette. Vous dites sous un hangar ?... Moi, j'avais dit dans un pavillon.

— Vous deviez être bien mal là-dessous, ajouta méchamment M. de Plouguern.

Clorinde, sans cesser de sourire, répondit avec une lenteur heureuse :

— Non, je vous assure. Il y avait de la paille. Je me suis assise... Un grand hangar plein de toiles d'araignée. La nuit tombait. C'était très-drôle.

Et, regardant en face madame de Llorentz, elle continua, d'une voix plus traînante encore, qui donnait aux mots une valeur particulière :

— Monsieur de Marsy a été très-bon pour moi.

Depuis que la jeune femme racontait son accident, madame de Llorentz appuyait violemment deux doigts de sa main contre ses lèvres. Aux derniers détails, elle ferma les yeux, comme prise d'un vertige de colère. Elle resta là encore une minute; puis, ne se contenant plus, elle sortit. M. de Plouguern, très-intrigué, se glissa derrière elle. Clorinde, qui la guettait, eut un geste involontaire de victoire.

La conversation changea. M. Beulin-d'Orchère parlait d'un procès scandaleux dont l'opinion se préoccupait beaucoup; il s'agissait d'une demande en séparation, fondée sur l'impuissance du mari; et il rapportait certains faits avec des phrases si décentes de magistrat, que madame de Combelot ne comprenant pas, demandait des explications. Le chevalier Rusconi plut énormément en chantant à demi-voix des chansons populaires du Piémont, des vers d'amour, dont il donnait ensuite la traduction française. Au milieu d'une de ces chansons, Delestang entra; il revenait de la forêt, où il battait les routes depuis deux heures, à la recherche de sa femme; on sourit de l'étrange figure qu'il avait. Cependant, l'impératrice semblait prise tout d'un coup d'une vive amitié pour Clorinde. Elle l'avait fait asseoir à son côté, elle causait chevaux avec elle. Pyrame, le cheval monté par la jeune femme pendant la chasse, était d'un galop très-dur; et elle disait que, le lendemain, elle lui ferait donner César.

Rougon, dès l'arrivée de Clorinde, s'était approché d'une fenêtre, en affectant d'être très-intéressé par des lumières qui s'allumaient au loin, à gauche du parc. Personne ainsi ne put voir les légers tressaillements de sa face. Il demeura longtemps debout, devant la nuit. Enfin il se retournait, l'air impassible, lorsque M. de Plouguern, qui rentrait, s'approcha de lui, souffla à

son oreille d'une voix enfiévrée de curieux satisfait :

— Oh! une scène épouvantable... Vous avez vu, je l'ai suivie. Elle a justement rencontré Marsy au bout des couloirs. Ils sont entrés dans une chambre. Là, j'ai entendu Marsy lui dire carrément qu'elle l'assommait... Elle est repartie comme une folle, en se dirigeant vers le cabinet de l'empereur... Ma foi, oui, je crois qu'elle est allée mettre sur le bureau de l'empereur les fameuses lettres...

A ce moment, madame de Llorentz reparut. Elle était toute blanche, les cheveux envolés sur les tempes, l'haleine courte. Elle reprit sa place derrière l'impératrice, avec le calme désespéré d'un patient qui vient de pratiquer sur lui-même quelque terrible opération dont il peut mourir.

— Pour sûr, elle a lâché les lettres, répéta M. de Plouguern, en l'examinant.

Et, comme Rougon semblait ne pas le comprendre, il alla se pencher derrière Clorinde, lui racontant l'histoire. Elle l'écoutait ravie, les yeux allumés d'une joie luisante. Ce fut seulement au sortir des petits appartements de l'impératrice, quand vint l'heure du dîner, que Clorinde parut apercevoir Rougon. Elle lui prit le bras, elle lui dit, tandis que Delestang marchait derrière eux :

— Eh bien! vous avez vu... Si vous aviez été gentil ce matin, je n'aurais pas failli me casser les jambes.

Le soir, il y eut une curée froide aux flambeaux, dans la cour du palais. En quittant la salle à manger, le cortége des invités, au lieu de revenir immédiatement à la galerie des Cartes, se dispersa dans les salons de la façade, dont les fenêtres furent ouvertes toutes grandes. L'empereur prit place sur le balcon central, où une vingtaine de personnes purent le suivre.

En bas, de la grille au vestibule, deux files de valets de

pied en grande livrée, les cheveux poudrés, ménageaient une large allée. Chacun d'eux tenait une longue pique, au bout de laquelle flambaient des étoupes, dans des gobelets remplis d'esprit de vin. Ces hautes flammes vertes dansaient en l'air, comme flottantes et suspendues, tachant la nuit sans l'éclairer, ne tirant du noir que la double rangée des gilets écarlates qu'elles rendaient violâtres. Des deux côtés de la cour, une foule s'entassait, des bourgeois de Compiègne avec leurs dames, des visages blafards grouillant dans l'ombre, d'où par moments un reflet des étoupes faisait sortir quelque tête abominable, une face vert-de-grisée de petit rentier. Puis, au milieu, devant le perron, les débris du cerf, en tas sur le pavé, étaient recouverts de la peau de l'animal, étalée, la tête en avant; tandis que, à l'autre bout, contre la grille, la meute attendait, entourée des piqueurs. Là, des valets de chiens en habit vert, avec de grands bas de coton blanc, agitaient des torches. Une vive clarté rougeâtre, traversée de fumées dont la suie roulait vers la ville, mettait, dans une lueur de fournaise, les chiens serrés les uns contre les autres, soufflant fortement, les gueules ouvertes.

L'empereur resta debout. Par instants, un éclat brusque des torches montrait sa face vague, impénétrable. Clorinde, pendant tout le dîner, avait épié chacun de ses gestes, sans surprendre en lui qu'une fatigue morne, l'humeur chagrine d'un malade souffrant en silence. Une seule fois, elle crut le voir regarder M. de Marsy obliquement, de son regard gris que ses paupières éteignaient. Au bord du balcon, il demeurait maussade, un peu voûté, tordant sa moustache; pendant que, derrière lui, les invités se haussaient, pour voir.

— Allez, Firmin! dit-il, comme impatienté.

Les piqueurs sonnaient la *Royale*. Les chiens don-

naient de la voix, hurlaient, le cou tendu, dressés à demi sur leurs pattes de derrière, dans un élan d'effroyable vacarme. Tout d'un coup, au moment où un valet montrait la tête du cerf à la meute affolée, Firmin, le maître d'équipage, placé sur le perron, abaissa son fouet; et la meute, qui attendait ce signal, traversa la cour en trois bonds, les flancs haletant d'une rage d'appétit. Mais Firmin avait relevé son fouet. Les chiens, arrêtés à quelque distance du cerf, s'aplatirent un instant sur le pavé, l'échine secouée de frissons, la gueule cassée d'aboiements de désir. Et ils durent reculer, ils retournèrent se ranger à l'autre bout, près de la grille.

— Oh! les pauvres bêtes! dit madame de Combelot, d'un air de compassion langoureuse.

— Superbe! cria M. La Rouquette.

Le chevalier Rusconi applaudissait. Des dames se penchaient, très-excitées, avec de petits battements aux coins des lèvres, le cœur tout gonflé du besoin de voir les chiens manger. On ne leur donnait pas leurs os tout de suite; c'était très-émotionnant.

— Non, non, pas encore, murmuraient des voix grasses.

Cependant, Firmin, à deux reprises, avait levé et baissé son fouet. La meute écumait, exaspérée. A la troisième fois, le maître d'équipage ne releva pas le fouet. Le valet s'était sauvé, en emportant la peau et la tête du cerf. Les chiens se ruèrent, se vautrèrent sur les débris; leurs abois furieux s'apaisaient dans un grognement sourd, un tremblement convulsif de jouissance. Des os craquaient. Alors, sur le balcon, aux fenêtres, ce fut une satisfaction; les dames avaient des sourires aigus, en serrant leurs dents blanches; les hommes soufflaient, les yeux vifs, les doigts occupés à tordre quelque curedents apporté de la salle à manger. Dans la cour, il y eut

comme une soudaine apothéose ; les piqueurs sonnaient les fanfares; les valets de chiens secouaient les torches; des flammes de Bengale brûlaient, sanglantes, incendiant la nuit, baignant les têtes placides des bourgeois de Compiègne, entassés sur les côtés, d'une pluie rouge, à larges gouttes.

L'empereur, tout de suite, tourna le dos. Et comme Rougon se trouvait à côté de lui, il parut sortir de la profonde rêverie qui le tenait maussade depuis le dîner.

— Monsieur Rougon, dit-il, j'ai songé à votre affaire... Il y a des obstacles, beaucoup d'obstacles.

Il s'arrêta, il ouvrit les lèvres, les referma. Puis, s'en allant, il dit encore :

— Il faut rester à Paris, monsieur Rougon.

Clorinde, qui entendit, eut un geste vif de triomphe. Le mot de l'empereur ayant couru, tous les visages redevinrent graves et anxieux, pendant que Rougon traversait lentement les groupes, se dirigeant vers la galerie des Cartes.

Et, en bas, les chiens achevaient leurs os. Ils se coulaient furieusement les uns sous les autres, pour arriver au milieu du tas. C'était une nappe d'échines mouvantes, les blanches, les noires, se poussant, s'allongeant, s'étalant comme une mare vivante, dans un ronflement vorace. Les mâchoires se hâtaient, mangeaient vite, avec la fièvre de tout manger. De courtes querelles se terminaient par un hurlement. Un gros braque, une bête superbe, fâché d'être trop au bord, recula et s'élança d'un bond au milieu de la bande. Il fit son trou, il but un lambeau des entrailles du cerf.

FIN DU TOME PREMIER

